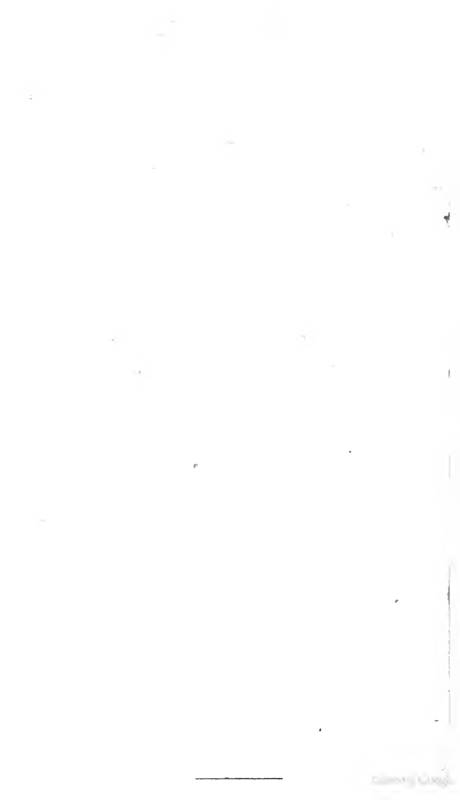






LES LACUNES DE LA PHILOSOPHIE.

LES
LACUNES
DE LA
PHILOSOPHIE.

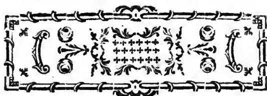






A AMSTERDAM;
Et se trouve, à PARIS,
Chez { CLOUSIER, Imprimeur-Libraire, rue de Sorbonne.
BELIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves.

M. DCC. LXXXIII.



DISCOURS
PRÉLIMINAIRE.

LORSQU'ON ſe préſente en public, on peut, ou faire bonne contenance & en impoſer par ſa maſſe & ſon volume, ou échapper à la faveur de ſa petiteſſe. Je ſuis malgré moi dans ce dernier cas. Je ſens tout le prix des honneurs de l'*in-folio*. Ils attirent le reſpect du public, & diſpenſent de la peine d'être lu & critiqué. Je n'ai à lui offrir en ce moment qu'une mince bro-

chure. Des raiſons qu'il lui importe peu de connoître, m'ont empêché d'aſpirer plus haut & de continuer le foible écrit qu'il va lire, s'il veut en courir les hazards. Je lui donne toujours ces Fragmens en attendant. Ils ſont tirés d'un ouvrage conſidérable dont je vais lui rendre compte autant que la foibleſſe actuelle de ma tête pourra me le permettre. Je l'ai intitulé *Du Moi humain ou de l'Egoïſme & de la Vertu.* Je l'ai diviſé en trois parties ou plutôt en trois Points de Vue. 1°. *Point de Vue Moral :* 2°. *Point de Vue Politique :* 3°. *Point de Vue Métaphyſique.* Chaque point de vue comprend un certain nombre de méditations dont les

titres de quelques-unes ſont à la fin de cet écrit.

Il eſt des ſujets qui appartenant également aux trois Points de Vue, ſe retrouvent dans tous & s'y reproduiſent ſous le jour qui leur eſt propre. Tels ſont l'analyſe de l'Egoïſme & de la Vertu, les grandes queſtions de l'intérêt, de la conſcience, du luxe, &c. &c. reſtées juſqu'à préſent indéciſes, & les incertitudes de la Philoſophie ſur ces objets importants.

Les deux premiers Points de Vue ſeront ſceptiques & critiques. Je ne me ferai aucun ſcrupule d'y paſſer tour à tour du ſérieux à la plaiſanterie. Ce ne ſera que dans le troiſième que

je donnerai la ſolution des Problêmes que j'aurai laiſſé indéterminés dans les deux premiers. J'ai recherché dans ceux-ci les différens ſens des mots *Egoïſme* & *Vertu*, & je tâche dans le troiſième d'en découvrir le véritable.

L'on n'eſt parvenu à tirer la Phyſique du long ſommeil de l'enfance où elle étoit depuis trois mille ans, qu'en obſervant & qu'en ſoumettant les corps à l'expérience. C'eſt à-peu-près ainſi que je traiterai la Morale. Les deux premières Parties formeront une Morale expérimentale, elles ſeront comme une ſuite d'expériences ſur l'Egoïſme & la Vertu. La troiſième Partie offrira la Morale

rationelle ou ſyſtématique. Je ſuivrai la méthode analytique dans les deux premiers Points de Vue & la Sinthétique dans le troiſième. Des principes généraux, j'y deſcendrai aux différentes queſtions agitées dans les premiers, pour leur fixer une place dans le ſyſtême. J'ai fait uſage dans ce troiſième Point de Vue de tous les ſecours que j'ai pû me ménager. Je me ſuis aidé quelquefois de la Phyſiologie, ſur-tout de celle des nerfs, & j'ai oſé même approcher de ces ſujets obſcurs la lumière délicate de l'analyſe mathématique.

Je pourrois pour faire valoir mon travail, parler de la quantité prodigieuſe d'Ecrits, de Traités

& d'Eſſais que nous avons ſur l'Homme, ſur la Morale, les Paſſions, le Bonheur, & en relever par-là l'extrême difficulté: mais je ſerois un Charlatan, & j'eſpere que le Lecteur ne verra d'un bout à l'autre de cet ouvrage que de la candeur. J'aime mieux lui avouer ſans détour que ce ſujet ne me paroît pas épuiſé, & que je vois la poſſibilité de lui préſenter de nouveau ſur ces matières ſi rebattues trois volumes intéreſſans & dignes de ſon attention.

Il reſte dans les régions ſi fréquentées de la Morale & de la Vertu, des terres inconnues où l'on n'a point encore abordé. J'ai oſé les reconnoître. J'y ai

trouvé des conceptions nouvelles dont j'ai dû étudier & les formes & la langue. Auſſi ai-je peu fait mention de la plupart des Méditations du Point de Vue métaphyſique. Les titres même n'en ſeroient pas entendus, ou paroîtroient bizarres avant d'en avoir la clef.

Je ne fus point long-tems à méditer ſur l'Égoïſme, que je m'apperçus que cette idée tenoit à tout. Je vis que la Morale priſe dans ſon ſens le plus général, dépendoit toute entière de la réponſe à faire à cette queſtion, qu'eſt-ce que l'Egoïſme? J'analyſai cette notion. Je la ſuivis dans toutes ſes ramifications. Après d'innombrables circuits

(peut-être m'abusai-je) je crus entrevoir un principe tout neuf, une chaîne de conséquences lumineuses qui en dépendoient, un nouvel ordre de vérités. Ce principe fécond auquel je suis remonté par l'analyse est antérieur à tous les principes connus. Il est de la plus grande simplicité. Il me donne lui seul la clef de tout le systême de l'humanité. Et si en effet, j'osois me flatter d'avoir fait dans la troisième Partie de cet ouvrage quelques découvertes, je ne m'abuserois point en disant qu'elles donneroient une face nouvelle à la Morale, à la Politique & à la Métaphysique.

Pourquoi prendre la plume

pour ne répéter à un public éclairé, que ce qu'il ſait déja, ou qu'il peut voir mieux traité dans les écrits originaux ? On ne nous donne plus que des Livres faits d'après d'autres Livres. Pourquoi écrire quand on n'a rien de neuf à dire ? Il y a long-tems, il eſt vrai, qu'on s'écrie que tout eſt dit. On s'en plaignoit déja il y a cent ans. On ſe lamentoit que les Anciens ne nous euſſent rien laiſſé à dire. C'eſt peu connoître les reſſources de l'eſprit humain, le développement ſucceſſif & la progreſſion indéfinie dont il eſt ſuſceptible. Les Philoſophes qui nous ont précédés, nous auroient-ils donc condamnés à un ſilence éternel ?

Nous auroient-ils ravis la douce eſpérance d'être utiles auſſi à la poſtérité ?

Egoïſme eſt le nom nouveau d'une bien ancienne maladie de l'eſpece humaine. Il vient comme on le voit du pronom perſonnel *Ego*, dont la langue Françoiſe a fait un ſubſtantif & un adjectif *Egoïſme*, *Egoïſte*. Ces deux expreſſions lui ſont propres, & on n'en trouve l'équivalent dans aucune langue ni ancienne ni moderne.

Un mot n'eſt qu'un mot pour le vulgaire. Il eſt quelque choſe de plus pour l'homme qui réfléchit & qui obſerve. Il annonce quelquefois une révolution prochaine ou dans les mœurs (1)

ou dans les connoiſſances humaines.

Un mot nouveau s'introduit dans une langue. Il paſſe de bouche en bouche, & flotte longtems incertain entre des acceptions diverſes. Le génie ſaiſit ce mot, l'échauffe de ſes méditations, & en voit éclore des poſſibilités nouvelles. C'eſt ainſi que Newton attacha un grand ſens au mot attraction, Colomb à celui d'Antipode. Puiſſe le haſard qui fait comme l'on ſait les frais de preſque toutes les découvertes, avoir été pour moi, ce que le génie fut pour ces grands Hommes! Puiſſe-t-il m'avoir fait découvrir le véritable ſens du mot Egoïſme!

Ce hafard qui fe mêle à tant de chofes, qui influe fur tant d'évènemens, préfide auffi quelquefois à la fucceffion des idées & à leurs diverfes combinaifons. Je croirois en avoir été bien fervi, s'il m'avoit mis fur la voie de balancer les deux idées d'Egoïfme & de Vertu l'une par l'autre. Je l'avoue, j'aurois la fimplicité de regarder le titre feul de cet ouvrage comme une découverte, en tant que j'ai le premier préfenté l'Egoïfme & la Vertu dans un rapport d'oppofition. Mon ouvrage en entier n'eft que le développement de mon titre & de cette oppofition.

J'ai regardé le *Moi humain* com-

me la racine commune de l'*Egoïſme & de la Vertu*, & en cela je me ſuis un peu détourné du ſens & de l'acception reçue de *Moi humain*.

Dans un moment où l'on ne parle que de Vertu, où l'on cherche à la faire naître, où l'on fonde des prix pour la Vertu, où tout retentit du nom de la Vertu ; il peut être intéreſſant de reconnoître ce qu'elle eſt, de chercher à s'en faire une idée plus diſtincte. Cette grande & ſublime notion qui remplit & anime elle ſeule toute la ſcience de la Morale, eſt couverte pour nous d'un voile que toute la ſubtilité de la Philoſophie n'a pu percer encore. La notion de Vertu eſt

exactement à la Morale, ce que la notion de force ou de puissance est à la Méchanique. Nous avons une Méchanique sans savoir ce que c'est que la force, comme nous avons une Morale sans savoir ce que c'est que la Vertu. Et c'est ici que brille éminemment l'empreinte divine de l'esprit humain. Circonscrit de toutes parts, par des limites qu'il ne sauroit franchir; il semble que le point qui lui marque sa foiblesse est celui dont il se plaît à s'élancer pour montrer son audace & déployer toute sa vigueur & son activité.

Pour déterminer la position d'un pole, il faut reconnoître le pole opposé. Ce globe n'a été

un peu connu & l'Aſtronomie n'a fait quelques progrès, que depuis la découverte des antipodes. L'Egoïſme eſt l'antipode de la Vertu. En oppoſant ces deux idées l'une à l'autre, on parvient à les déterminer merveilleuſement l'une par l'autre. On verra combien ſous cet apperçu, elles deviennent fécondes, & les ſolutions naturelles, qu'elles fourniſſent des queſtions les plus épineuſes de la Morale. De l'oppoſition & du choc de ces deux idées ſi nébuleuſes, j'ai vu ſortir des étincelles, & jaillir des ſillons de lumière qui les éclairent elles-mêmes, & répandent le plus grand jour ſur les queſtions non moins obſcures

de l'intérêt, de la conſcience, du luxe, &c.

Ce rapport d'oppoſition m'a conduit à une définition toute neuve de ces deux propriétés de l'ame humaine. J'ai dit, *l'Egoïſme & la Vertu tendent également à la félicité, l'une en abjurant tout intérêt perſonnel, l'autre en s'y concentrant tout entier.* Je croirois avoir ainſi donné à ces deux idées, un caractère de préciſion & de clarté dont elles ont été bien éloignées juſqu'à préſent. Mais dans ce ſens élevé & philoſophique, l'Egoïſme & la Vertu me paroiſſent comme les deux poles du monde moral. Ce ſont deux points oppoſés & placés dans le ciel pour éclairer

& juger les actions de la terre. Ils ſont marqués ſur la *ſphère* des actions humaines pour ſervir de règle ; mais ils n'ont pas plus de réalité ici-bas, que les lignes & les points que la Géographie trace ſur nos *globes terreſtres* pour s'orienter, juger de la déclinaiſon de l'aſtre qui meſure nos jours & apprécier la marche du tems qui nous détruit. S'il eſt affligeant de penſer qu'il n'eſt point ſur cette terre d'homme vraiment bon, on ſe conſole en ſongeant qu'il n'y en a point non plus d'abſolument méchant. Ces qualités priſes dans un ſens abſolu, ne peuvent convenir à un être auſſi foible que l'homme. Le jeu

délicat de ſes organes, la mobilité de ſes nerfs, leur vibratilité, le flux & reflux du fluide nerveux, l'action & réaction de cette multitude innombrable de reſſorts qui échappent à la vue, la tyrannie que tout cet appareil immenſe exerce ſur la penſée, excluent totalement de cet être fragile, les idées abſolües de bonté & de méchanceté.

La Vertu & l'Egoïſme, outre leur obſcurité, ſe reſſemblent quelquefois ſi parfaitement qu'on les confond & qu'on les prend l'un pour l'autre. Leurs apparences trompeuſes égarent alors bien plus qu'elles ne dirigent. Semblables à ces conſtellations équi-

voques, que le Pilote inquiet ne voit pendant la nuit qu'à travers des nuages. Delà les méprises & les incertitudes des Moralistes. Delà les naufrages auxquels on se trouve exposé sur l'Océan moral, sur ces mers agitées par les passions humaines, soulevées & battues également par les efforts de la tyrannie & la résistance de la liberté, par les tempêtes du crime & le souffle généreux de la Vertu.

Tout est ténébreux dans l'homme, le physique en échappe à nos sens & le moral à notre intelligence. L'Egoïsme & la Vertu sont motifs ou actions, tantôt des causes & tantôt des effets; nouvelle source d'obscurités.

Considérés comme principes d'actions, l'Egoïsme produit souvent tous les effets de la Vertu, & la Vertu tous les effets de l'Egoïsme. Ne seroit-ce point en partie, ce qui rend l'étude du cœur humain, de la Morale & des passions, si compliquée, si scabreuse, si difficile? Ne resteroit-il donc plus rien d'utile à découvrir sur ces matières? Quoi! la recherche du bonheur est inhérente au cœur de l'homme, & nous avons trois cents opinions sur le bonheur. J'ai compté à-peu-près autant de définitions de la Vertu. Or, s'il est difficile de marcher à la félicité hors du sentier de la Vertu: comment la sagesse se démêlera-t-elle de

cette multitude de routes? Comment ſe tirera-t-elle de ce labyrinthe? Nous ſommes complets dit-on ſur la Morale : plus que complets certainement. Mais la richeſſe en ce genre eſt indigence & il ne nous manque peut-être pour être heureux & parvenir à ce but deſiré, que d'avoir deux cents quatre-vingt-dix-neuf routes de moins.

La Morale eſt comme un grand procès amplement; volumineuſement inſtruit depuis quatre mille ans & qui n'eſt point encore jugé. C'eſt en parcourant les pièces de ce procès; c'eſt en me promenant dans les vaſtes archives, où ſe trouvent ammoncelés ces titres de la

folie & de la sagacité humaines, que j'ai rencontré des documens plus précieux encore que ceux que je cherchois, de nouvelles preuves de l'existence d'un premier être intelligent & de l'immortalité de l'ame.

Jusqu'à ce moment, je l'avoue, j'admettois ces vérités parce qu'elles nous sont enseignées par la révélation. Les raisons d'y croire dénuées de cet appui divin, ne me paroissoient pas péremptoires. J'admirois, sans en être subjugué, les efforts de Clarke & de Rousseau. La lumière naturelle ne me sembloit jetter sur cette suprême espérance qu'un jour foible & incertain. J'ai tâché dans la partie métaphysi-

que de cet ouvrage de l'élever au rang d'une démonſtration, non du genre de celles qu'on peut appeller relatives, parce qu'elles n'opérent pas ſur tous les eſprits, le même degré de conviction, mais de la nature des démonſtrations géométriques qui ſont abſolues, générales & qui emportent néceſſairement avec ſoi l'aſſentiment de tous les hommes. J'oſerois croire que Clarke & Rouſſeau n'ont point embraſſé un aſſez grand enſemble & que de plus, ils ont ſéparé ce qu'il falloit unir. Du point de vue beaucoup plus élevé où je me ſuis placé, l'exiſtence d'un Dieu & l'immortalité de l'ame, ne m'ont paru former qu'une ſeule

& même vérité. Une pareille démonſtration ſeroit ſans contredit le plus beau préſent que la Philoſophie puiſſe faire aux hommes. Heureux celui qui en aura la gloire. Y aſpirer eſt légitime. Y prétendre ſeroit orgueil.

A meſure que fuyent dans le paſſé, les tems où Dieu lui-même environné de prodiges, parloit aux hommes, où ſa préſence immédiate s'annonçoit par les convulſions de la nature. A meſure que cette voix s'affoiblit en s'éloignant: il eſt utile d'apprendre à reconnoître une autre voix, moins bruyante il eſt vrai, moins impoſante, mais égale uniforme & continue. Celle-ci parvient de l'Eternel à nous par le *milieu* de

la

la raïson humaine. Bien-loin de recevoir du-tems aucune altération, il ſemble au contraire que l'exercice des facultés intellectuelles toujours plus vigoureux, fortifie ſon timbre & ajoute à ſon intenſité. Cette vigueur eſt due à la Philoſophie. Elle nourrit l'eſprit au défaut de l'aliment du ciel. Elle ſupplée la manne du déſert, reçoit l'homme en ſévrage & lui apprend à ſe paſſer de miracle pour être homme de bien. La Philoſophie eſt l'inſtituteur de la penſée. Elle eſt à l'entendement ce que les Maîtres d'exercice ſont au corps. Elle lui apprend à faire uſage de ſes forces, à déployer des ſuites d'idées ſelon de juſtes pro-

portions. Elle eſt en un mot l'art de diriger les mouvemens de l'intelligence humaine ſur les rapports éternels des choſes.

C'eſt ſur-tout dans ce ſiècle où l'on attaque avec tant d'audace les fondemens d'une révélation, qu'il ſeroit très-précieux d'en trouver d'inébranlables à la Religion naturelle. Cependant vains & impuiſſans efforts ! L'ouvrage de Dieu ſuccomberoit-il ſous la main de l'impie? La foi Chrétienne doit étendre un jour ſes rameaux ſur toute la face de la terre. L'Évangile nous l'annonce. Nous n'en pouvons douter. Rome moderne la Métropole de cette Foi, en perdant chaque jour du terrein, conſerve encore cette eſ-

pérance. C'eſt ainſi, que Rome ancienne (ſi l'on oſe comparer le profane avec le ſacré) preſſée de tous côtés & réduite autrefois à ſes ſeules murailles, ne renonçoit point à l'empire du monde (2).

Une partie de mes preuves métaphyſiques ne feront pas à la portée de tout le monde. J'en donnerai des réſultats très-clairs, & j'en ferai voir les applications. Elles auront cela de commun avec une multitude de magnifiques théorêmes de la Géométrie ſublime, qui pour n'être démontrés qu'à un petit nombre d'initiés, n'en ſont pas moins certains. Le commun des hommes ne forme aucun doute ſur les vérités mathématiques. Il

les croit ſur parole. Ces vérités n'influent pas moins ſur pluſieurs arts qui leur doivent leur perfection, & ſur pluſieurs ſciences qu'elles éclairent, ou dont elles ſont les fondemens. L'immortalité de l'ame & l'exiſtence d'un Dieu ſont peut-être à la Légiſlation & à la Morale, ce que l'Aſtronomie eſt à la Navigation. Le Pilote ſans connoître les ſavantes théories ſur leſquelles ſon art eſt fondé, dirige ſon vaiſſeau, parcourt ſans héſiter la ſurface des mers & les ſillonne en tout ſens ſur l'un & ſur l'autre hémiſphère.

C'eſt ſur la Métaphyſique qui s'occupe de cette exiſtence & de cette immortalité, que ſont fondés, la gloire, l'eſpérance

& le bonheur de l'homme. La plus ſolide baſe de la Vertu repoſe ſur les principes que fournit cette ſcience. Je ſais néanmoins de quel œil, elle eſt regardée par le ſiècle préſent, & le travers qu'ont pris contre cette ſcience d'excellens eſprits. Je l'ai partagé pendant long-tems. En effet lorſqu'on conſidére la paix du monde troublée par la Métaphyſique, les hommes s'égorger pour des diſputes ſorties de ſon ſein, l'Univers mis en feu par la Métaphyſique : elle ne ſe préſente plus que ſous un aſpect hideux. On la voit avec un mépris mêlé d'indignation ſe perdre dans des abſtractions, s'occuper de queſtions oiſeuſes ou

insolubles, confondre & brouiller les idées, au lieu de les lier & de les ordonner; troubler les cerveaux, & déranger les têtes qu'elle devroit régler. De quoi l'homme n'a-t-il pas abusé? Souvent l'abus précède en lui l'usage. Telle est la marche invariable que lui prescrit sa nature supérieure d'être perfectible & libre. La brute, use & n'abuse jamais. Il est difficile de résister aux impressions sinistres que causent tant d'écarts, tant d'abus qu'on croit inséparables de la Métaphysique. Les meilleurs esprits la prennent en horreur. Les hommes sensibles & humains la détestent. C'est alors la vertu ellemême, qui repousse le socle

éternel de ſa ſtatue, défiguré & enſéveli ſous les haillons barbares de la ſcholaſtique & autour duquel l'ignorance, ou un ſavoir bien plus funeſte, avoit laiſſé germer une foule de plantes vénéneuſes. Qu'arrive-t-il alors? On ſe jette dans l'excès oppoſé. On ne rêve plus que Phyſique, qu'expérience. On ne veut plus croire à rien qu'à ce qu'on touche, & tous les rapports que les ſens ne peuvent pas vérifier ſont rejettés.

De part & d'autre cependant les inconvéniens ſont à-peu-près les mêmes. C'eſt le vaiſſeau qu'un coup de vent a jetté ſur le côté. Près d'être englouti dans l'abîme, on s'agite, on s'occupe

des moyens d'échapper au danger. La frayeur qui précipite tout & ne raisonne rien se hâte de reverser les canons & la charge sur le côté opposé. Le navire bientôt s'incline en sens contraire, & se retrouve exposé au même péril, dont on venoit de le tirer. O homme! te verra-t-on toujours ne sortir d'un excès que pour retomber dans un autre? N'as-tu donc que le choix entre des délires également funestes? Passeras-tu sans cesse de la fièvre brûlante du Fanatisme, à la glace & au frisson de l'Athéisme? Il est une ligne intermédiaire, un point également distant de l'un & de l'autre de ces extrêmes: ce point est lumineux. Il brille de

tout l'éclat de la vérité. Les ombres s'étendent & s'allongent à mesure qu'on s'en éloigne. C'eſt ſur cette ligne : c'eſt ſur ce méridien que tout ſage, tous les jours, devroit régler ſes opinions & remonter ſon ame.

Diſons-le donc hardiment : la Métaphyſique contenue dans de juſtes limites, eſt la première & la plus importante des ſciences. Toutes les autres diminuent de certitude, à meſure qu'elles s'en appuyent moins, ou qu'elles s'en éloignent. L'évidence mathématique elle-même eſt toute fondée ſur des évidences métaphyſiques. Eh ! qu'eſt-ce que l'Univers entier & tous ſes phénomènes, que des perceptions mé-

taphyſiques de notre ame? C'eſt de la Métaphyſique que l'homme emprunte toute ſa dignité. Elle ſeule peut l'annoblir, lui révéler ſes titres, & le ſouſtraire à la baſſeſſe du néant. Elle ſeule donne des ſolutions plauſibles du problême de ſon exiſtence. Elle ſeule en fixant un terme à ſes misères, lui préſente au-delà, un avenir riant.

Je ne la reconnois plus aſſiſe derrière des nuages, myſtérieuſe & ſombre, ſemant le fanatiſme avec des argumens, armée de peines, & lançant ſes foudres, ou verſant ſes pavots ſur les malheureux humains.

La vertu, je le ſens, s'évanouit au-devant de la rigueur

des châtimens ou de l'amorce des récompenſes (3). Mais auſſi ſa noble fierté dédaigne d'animer une combinaiſon abjecte & paſſagère. Elle eſt trop élevée pour venir habiter un ver immonde, qui, ſur un morceau de fange, rampe & s'agite pour peu d'inſtans, jette ſur cette fange le triſte éclat de quelques ondulations & finit par s'y incorporer. Non la vertu ne ſait point s'arranger ſur nos vains ſyſtêmes, ni ſe plier à nos combinaiſons. Elle ne peut, quoiqu'on faſſe, être portée par le néant. Elle n'aime à déployer ſon vol que ſur les ailes de l'Eternité.

Je n'offrirai point à mes Lecteurs (je dois les raſſurer) une

métaphyſique obſcure & contentieuſe. Elle ſera fondée ſur des faits & des obſervations. A quelques portions près de mes démonſtrations dont j'ai parlé plus haut, & que j'aurai ſoin de traduire ; j'animerai mes abſtractions ; je leur donnerai autant qu'il me ſera poſſible du corps & de la vie. Ce ne ſera point une Métaphyſique aride & décharnée. Je tâcherai de la parer des couleurs de la Poéſie & de l'Eloquence. Je n'oublierai point, en m'élevant à ſes plus ſublimes méditations, qu'on ne parvient point à l'entendement, ſans paſſer par les yeux & les oreilles ; & qu'il faut, ſi l'on veut être lu, récréer les uns par des

images, & charmer les autres par le nombre & l'harmonie.

J'ai peine à reconnoître pour Philoſophes ces Ecrivains abſtraits, qui m'uſent le cerveau à pénétrer le ſens obſcur de leurs penſées, & dont le mérite ne ſe laiſſe appercevoir qu'à travers une diction confuſe embarraſſée. Ils croient être profonds, & ils ne ſont que creux. L'eſprit ne ſauroit ſe nourrir de ce que le goût ou l'oreille repouſſe. Platon, à ſes rêveries près, ne fut le premier Philoſophe de ſon ſiècle, que parce qu'il fut celui qui s'exprima avec le plus de grace, de feu, d'imagination & d'harmonie. On avoit trop longtems ſéparé dans la recherche de

la vérité, des moyens qui s'entr'aident merveilleusement. Il appartenoit à la Philosophie moderne de les réunir, d'être à la fois éloquente, harmonieuse & profonde.

La Morale (dont la Politique n'est qu'une branche) éclairée par la Métaphysique, est non-seulement la science la plus intéressante à l'homme : elle est encore la science de lui-même. Ainsi on peut en réunissant ces deux sens, l'appeller par excellence, la science de l'homme.

J'ai parcouru les Ecrits des Philosophes sur ce sujet important. J'ai vu peu d'accord, point d'ensemble, de magnifiques apperçus, de grandes incertitudes,

des vérités précieuſes, de fréquentes contradictions, & de vaſtes Lacunes à remplir. Eſpérer entrevoir & douter, voilà l'hiſtoire de l'homme privé des ſecours de la Révélation.

La Morale auroit beſoin qu'un penſeur intrépide lui rendît le même ſervice, que l'illuſtre Cook a rendu à la Navigation. Il a dit : les paſſages du Nord ſont-ils poſſibles ou impoſſibles ? L'autre ſe demandera ; la théorie de la Morale eſt-elle démontrable ou non ? Elle a auſſi ſes terres auſtrales à découvrir, ce ſont ſes premiers principes (4). Mais Cook en ne trouvant point ce qu'il cherchoit a beaucoup mérité du genre humain. Si le Pen-

feur n'étoit pas plus heureux que le Navigateur, feroit-il du moins auffi utile? Grande queftion à décider. Pour la réfoudre, il y auroit entr'eux cette différence à obferver. L'on croit à un homme qui la fonde à la main fouille dans le fond des mers. Celui qui defcendant au fond de fon ame, affureroit qu'il en a pénétré tous les replis, ne jouiroit pas du même privilége. Ces replis font innombrables & recèlent dans leurs détours cachés, des générations d'idées à naître, qui peuvent convertir des doutes en certitudes & diffiper bien des obfcurités. Qu'eft-ce que le monde matériel auprès d'une feule penfée? Ici la

réalité eſt au-deſſous de ſon image. Ce globe eſt fini. Les mers ſont commenſurables, & l'eſprit humain ne l'eſt pas. Qui en effet oſeroit en poſer les bornes? Qui oſeroit lui dire, là eſt le terme que tu ne franchiras pas. Circonſcrit par l'immenſité des choſes; jouiſſant ſeul dans l'Univers de la faculté diſtinctive d'appercevoir; l'eſprit humain ne reconnoît d'autre limite que l'infini.

Il n'en eſt pas moins vrai que ces principes & cette théorie ou n'exiſtent pas, ou ne doivent pas être cherchés ailleurs que dans l'entendement humain. L'Univers moral eſt tout entier dans la tête de l'homme.

En attendant que ce génie puissant paroisse & ouvre la carriere, j'ai osé l'entrevoir, & prenant la science de l'homme où la Philosophie l'a laissée; j'ai essayé d'en reculer les bornes & d'en remplir quelques Lacunes.

Plusieurs Modernes ont rabaissé la Morale en lui donnant pour base une espece d'instinct qu'ils ont appellé *Sens Moral*, sens purement factice, & le produit de l'opinion, de l'habitude, des préjugés & de l'éducation. J'ai cherché au contraire à l'élever à la dignité de science. La Morale seroit bien avancée, bien près d'être une science exacte, si l'on avoit de la vertu,

de cette propriété caractériſtique de l'homme, une idée claire & diſtincte. Ce que j'ai cherché eſt à l'inſtinct de la vertu, ce que ſont des principes lumineux à une routine aveugle. Trouver une théorie à la Morale; dire ce que c'eſt que la vertu, c'eſt preſque deviner le mot de l'énigme humaine. C'eſt ſoulever le voile qui cache à notre foible raiſon l'origine de l'homme, ſa nature & ſa deſtination. J'ai tout ramené dans mon troiſième Point de vue à cet aſpect ſi élevé, ſi riche & ſi intéreſſant.

En jettant un coup-d'œil ſur les incertitudes de la Philoſophie, dont j'ai renvoyé la no-

menclature à la fin de cet Essai: on s'étonnera peut-être du grand nombre de matières que j'ai traitées. On me fera honneur ou de plus de science, ou de plus de présomption qu'il ne m'en appartient. J'ai suivi une marche fort simple. Dans les deux premieres Parties, guidé par le hasard, j'ai erré au milieu de ces incertitudes, cherchant à les reconnoître. Dans la troisième, je me suis placé sur les hauteurs de la Métaphysique & de ce point-de vue élevé, j'ai contemplé ces deux sciences si imparfaites de la Morale & de la Politique. C'est delà qu'abrégeant mon travail, & le simplifiant; j'ai promené sur cette

multitude de ſujets un ſeul & unique principe. Les ſolutions, ſous ce principe, m'ont paru ſe multiplier en nombre preſqu'égal à celui des incertitudes.

Engagez-vous dans les ſinuoſités & dans les replis tortueux des rues d'une Ville immenſe : elle vous paroît un labyrinthe inextricable. Vous ne rencontrez qu'embarras, obſcurités : tout vous arrête. Prenez votre eſſor. Montez ſur une tour élevée, & regardez la Ville à vue d'oiſeau. Les iſſues ſe multiplient. Les incertitudes ceſſent. Vous en ſaiſiſſez l'enſemble. L'image nette & diſtincte s'en peint en raccourci dans vos yeux. Vous

en levez le deſſein avec facilité. J'ai parcouru la grande Ville a pied, dans les deux diviſions Morale & Politique. Je l'ai conſidérée à vue d'oiſeau dans la diviſion Métaphyſique. Voilà naïvement l'hiſtoire de mon Ouvrage.

Un des illuſtres Philoſophes de ce ſiècle, a prononcé qu'il ne reſtoit plus rien de neuf à propoſer ſur les matières que j'ai traitées, que des choſes dangereuſes; mais je ſoupçonnerois que ce grand Ecrivain avoit moins en ce moment la vue courte que le regard malin (5).

Nous ſommes riches en Morale. Les matériaux abondent

avec profuſion. C'eſt un ſuperbe édifice à conſtruire, qui attend peut-être encore plus la main du tems pour s'élever que celle du génie. Ce ſont les fondemens qui manquent. C'eſt la voûte propre à ſupporter l'édifice qui reſte à faire. Elle doit avoir; ſi j'oſe haſarder cette figure; pour pierres, *des vertus;* pour ciment *le bonheur.* La clef de la voûte, d'où dépend toute ſa ſolidité, eſt très-difficile à placer. Cette clef, c'eſt l'*amour de ſoi* qui crée les vertus ou les détruit & qui eſt tout à la fois, le principe & le tombeau de la félicité.

L'on a beaucoup agité la queſtion ſi l'homme étoit un être

ſimple ou double. Pourquoi s'occuper de cette queſtion, puiſqu'elle eſt inſoluble. D'illuſtres Philoſophes tels que Monteſquieu, Helvetius, Rouſſeau, ſe ſont exercés ſur le principe des actions humaines. Ils l'ont vu ſimple. Je le vois double. Cette duplicité m'a mené très-loin. Si leurs lumières m'ont éclairé, leurs erreurs m'ont encore plus inſtruit. C'eſt en m'en détournant que j'ai apperçu les premiers traits de ce deſſein ſublime & neuf ſous lequel m'eſt apparu l'homme moral.

Conſidérer l'homme ſous l'influence de ſes mobiles. Chercher à le ſurprendre pour ainſi dire

par

par les resſorts qui le meuvent. Trouver dans ces mobiles, les titres de ſa grandeur, le principe de ſes devoirs & le gage de ſa félicité. Tirer de ces resſorts de nouvelles inductions, & comme un nouveau jour ſur ſon origine & ſa deſtination. Introduire à leur aide dans la priſon obſcure où ſa penſée eſt renfermée, un rayon d'éternité, eſt une entrepriſe toute neuve digne de la plus haute Philoſophie, mais d'un poids très-diſproportionné à ma foibleſſe.

Déclarer d'avance que ce ſujet eſt encore le plus beau, le plus grand, le plus vaſte qu'elle puiſſe ſe propoſer : c'eſt presque s'impoſer l'obligation d'y

répondre. Du moins; c'eſt s'ôter toute excuſe. Je ſens toute l'étendue de ma témérité. Toutefois, on en a vu d'heureuſes. Les prétextes ont trop ſouvent ſervi de refuge à la médiocrité. C'eſt en les abjurant qu'on parvient à multiplier ſes forces. Des aſyles détruits ſont devenus plus d'une fois les inſtrumens de la victoire. S'ôter tout eſpoir de retraite, c'eſt s'en ouvrir la route; & lorſqu'on eſt animé de la paſſion d'être utile, il faut ſans doute des talens; mais il faut encore plus d'énergie. Cette noble paſſion élève l'ame, enflamme le courage & tient lieu toute ſeule & de talent & de génie.

Lequel vaut le mieux de rester par ſes ouvrages au-deſſous de ſon ſiècle, ou de le devancer comme fit Montagne. Dans le ſecond cas, on n'eſt pas entendu. Dans le premier, on l'eſt, on eſt jugé, apprécié, compris, & Montagne ne le fut point par ſes Contemporains. S'il eſt humiliant de ne pouvoir s'élever à la hauteur de ſon ſiècle : il eſt douloureux de n'être priſé à ſa valeur que quand on a ceſſé d'être. C'eſt pourtant là le cas de plus d'un homme de génie qui s'eſt épris de cette fumée qu'on appelle gloire, de cette fumée qui fuit l'homme vivant & qui ne ſe plaît à ombrager que ſon cadavre.

Mais ſi Montagne enjamba par ſon génie ſur les ſiècles à venir, je ſens que j'aurai bien de la peine d'atteindre à la portée du mien. Il n'y eut jamais autant de Lecteurs éclairés. Les Diſciples font aujourd'hui trembler les Maîtres. Ce qui me raſſure un peu, c'eſt que ſi les Lecteurs ſont devenus nombreux, les Livres ſont devenus bien rares. Entre pluſieurs cauſes que j'en connois, je n'en citerai qu'une. On eſt devenu d'une ſenſibilité exceſſive. On eſt avide de renommée, & l'on veut être impunément médiocre ou mauvais. La délicateſſe nerveuſe de l'amour-propre des Auteurs, ne peut plus ſupporter les traits

de la critique. On s'eſt vu forcé de lui ôter ſes armes. C'eſt un malheur. Un Ariſtarque ſévère, inéxorable, dans ſes fonctions ou publiques ou privées, eſt un préſent du ciel, le créateur même du mérite & l'ami le plus sûr. Sous la rigueur de ſes retranchemens, croiſſent & germent les penſées élevées ou profondes & les formes divines. Sa faulx impitoyable tranche les chardons, la cuſcute & les jets paraſites, & laiſſe à découvert la plante qui nourrit, & celle dont l'éclat charme & réjouit nos yeux. Loin de lui la ſatyre, les perſonalités & le ton du libelle. Nous avons vu de nos jours la Critique peſante, inſoutenable, prendre cette forme

odieuse, se dégrader par de plates injures & déchirer l'Auteur pour dénigrer l'ouvrage. Il en est des Ecrivains comme des Acteurs. Les louanges précoces & prodiguées sont le fléau de leur talent. Le sifflet les réveille. L'éloge les endort & les étouffe sous des monceaux de fleurs. On peut douter que les Contes Moraux, les Incas eussent été écrits; & que sur-tout Bélisaire eut jamais vu le jour, si Aristomene & Denis le tyran n'eussent été poignardés par Fréron. C'est assez dire le cas que je fais de ces belles productions.

Les Fragmens qu'on va lire excepté l'*Idée générale de cet ouvrage*, sont mes premiers essais. Je ne

n'étois point encore élevé à la hauteur de mon sujet, & je ne l'avois point embrassé dans toute son étendue. Ces Fragmens ne sont donc pas choisis, ni les meilleurs, tant s'en faut. Mais ils sont à-peu-près écrits, le reste n'est que pensé. Ils sont mes premières réponses à la question qu'est-ce que l'Egoïsme ? On s'appercevra aisément que ces réponses ne sont en grande partie que bégayées. La plupart sont même aujourd'hui un hors d'œuvre à mon ouvrage & n'y seront pas employées.

Mon premier travail a été de méditer tout mon ouvrage avant que de l'écrire. Je l'ai jetté en entier, ainsi pensé, sur le pa-

pier. C'eſt une maſſe informe à laquelle manque le coloris de l'expreſſion : un vrai chaos, qui attend l'eſprit de vie que j'ai perdu, pour s'animer. Je commençois à l'écrire lorſque j'ai été forcé de le quitter. Enſorte que je prête complettement le flanc au ridicule de n'avoir à donner au public en ce moment, qu'un ouvrage qui eſt à peine commencé (6).

Si je ne m'étois interdit les excuſes, & ne les avois proſcrites, j'en devrois, j'en ferois à mon Lecteur, ſur cette ſuite découſue de penſées diſparates, qui réunies, s'offrent moins ſous la forme d'un Diſcours préliminaire, que ſous l'aſpect un peu

ſauvage de matériaux bruts & entaſſés ſans ordre. Ces matériaux ſont le ſupplément de l'*idée générale* que je n'ai pu finir. L'on peut conſidérer ce Diſcours tel qu'il eſt, comme une eſpece de Proſpectus de mon ouvrage, & les Fragmens qui le ſuivent comme des eſſais que je haſarde pour ſonder le goût du public & preſſentir ſon jugement. Je le prie de ne point juger à la rigueur ce que j'écris en ce moment. Je ferois prudemment d'implorer de même ſon indulgence pour tout le reſte, mais il ne faut pas demander tout à la fois. Je ne lui dirai point encore que je ſuis étranger. Je l'oublierai peut-être moi-même,

& François par le cœur, je croirai l'être par le ſtile.

Au ſurplus j'attache peu d'importance à ce petit Ecrit. Je l'abandonne à la cenſure du public. Il n'eſt que l'annonce de l'ouvrage que je prépare. C'eſt dans celui-ci que je me montrerai jaloux de mériter ſon ſuffrage, que perſonne ne reſpecte & n'ambitionne plus que moi.

Défenſeur de l'exiſtence d'un premier être, & de l'éternité du principe penſant: confondu dans la foule & ſectateur des opinions communes; je ne peux point aſpirer aux honneurs du bûcher, ni m'élever dans la région du feu pour échapper à la cenſure. Hélas! que de Livres

n'ont été lus qu'à la lueur des flammes qui les ont consumés! Calanus fixa sur son bûcher les yeux de l'armée d'Alexandre & de la Grèce entière. S'il fût mort dans son lit, personne n'y eût pris garde. Que d'ouvrages eussent de même silencieusement expiré sous la presse, auxquels on n'eut jamais songé, sans le tocsin de l'incendie!

---

(1) Le changement qui s'est fait dans les mœurs de la nation, depuis que les mots *Egoïsme*, *Egoïste* sont dans toutes les bouches, est très-remarquable. Je l'ai développé avec étendue dans la Méditation *de l'Egoïsme & de la Vertu considérés dans quatre époques mémorables, le Stoïcisme, le Christianisme, la Che-*

valerie & la Philosophie monarchique.

(2) Rome l'obtint en effet par sa persévérance.

(3) Ce n'est ici qu'une manière abrégée de rendre ma pensée. On sent bien que je ne veux dire autre chose, sinon que la Vertu perd de son mérite, lorsqu'elle n'a pour mobile que la rigueur des châtimens, &c. &c.

(4) Nous reconnoissons pour fondement inébranlable à la Morale, d'abord la Révélation, à laquelle nous ne touchons pas : ensuite la loi Naturelle, c'est-à-dire, cette loi écrite dans nos cœurs par la Nature. Elle est l'impulsion même du sentiment : guide infaillible & sûr. Il ne s'agit donc ici que des principes secondaires auxquels nous avons cherché de donner une évidence rigoureuse & métaphysique.

I.

(5) *Jean-Jacques Rouſſeau.*

Ce regard étoit dirigé contre les Philoſophes. On ſait aſſez qu'il n'étoit pas de leurs amis. Son cœur ne renfermoit cependant ni fiel, ni amertume. Né pour aimer, il l'eût été, il eût aimé lui-même, ſi ſon étoile ne l'eût ſoumis à une conjonction fatale, qui fortifiant en lui une diſpoſition naturelle au ſoupçon & à la défiance, le détacha peu-à-peu de ſes amis, de ſes ſemblables, l'iſola par degré & finit par entourer ſon imagination de monſtres & par créer à ſa crédulité un peuple d'ennemis.

Quand on penſe à la réalité du modèle qu'il eut ſans ceſſe ſous les yeux, dont il reçut toutes les impreſſions, au pied duquel il dépoſa ce caractère républicain & fier; & au beau idéal qu'il avoit dans la tête, à Julie, à

Sophie tirées d'après ce type raviſſant. Lorſqu'on réfléchit à ce contraſte, on reſte confondu. Mais s'il fut dupe des femmes & ne les connut pas; il fut coquet avec la renommée, la connut bien, lui ſurprit ſon ſecret. Sa froideur ſimulée l'excita & la tint éveillée. Il ſut ſe cacher à propos pour ſe faire chercher, attirer les regards par un cyniſme adroit, décrier avec art ce qu'il faiſoit le mieux, & déprimer les lettres auxquelles il devoit tout. S'il eût ſuivi la gloire, elle l'eût fui peut-être; il s'en fit ſuivre en la fuyant. C'eſt dans ſes retraites que réſidoit une partie de ſa force. Semblable aux Parthes, c'eſt en fuyant ſes ennemis comme la gloire, qu'il les battoit. Il les accabloit de ſes ſuccès en leur tournant le dos.

Il écrivit en homme & s'affligea comme un enfant. Il s'emportoit

moins qu'il ne se dépitoit. Sa colère & ses momens d'humeur ressembloient à cet âge, en avoient l'innocence & les graces naïves. Ce fut un véritable enfant. Il en eut les joies vives & les chagrins bruyans, mais un enfant vigoureux, qui nourri du lait de la Philosophie, prit plaisir toute sa vie à battre sa nourrice.

Il se calomnia lui-même dans ses trop naïves confessions. Pourquoi les écrivit-il ? Cet ouvrage semble prouver que si, comme on l'a dit, il n'y a point de Héros pour son valet-de-chambre, il est difficile de conserver la taille d'un grand homme devant son Confesseur.

Une imagination ardente & de profondes méditations désorganisèrent sa tête avant le tems. Il eut le malheur de se survivre à lui-même. Il existoit encore & déja sa raison n'étoit plus.

I I.

La Botanique & le Tombeau.

Il aima les champs, la ſolitude ; comme tous les hommes ſenſibles, enclins à la rêverie & qui ont reçu de la nature cette teinte de mélancolie, unie d'ordinaire à la pénétration & au génie. Cette diſpoſition favorable & funeſte, eſt pour eux une ſource également féconde en raviſſemens & en peines vives & profondes. La Botanique, cette ſcience de l'homme champêtre, qui emprunte des bois, des rochers, des ruiſſeaux & des prés, un intérêt touchant qu'elle leur rend à ſon tour, charma les loiſirs & les ennuis des dernières années de ſa vie.

Il eſt placé au milieu de tout ce qu'il aima le mieux. La Botanique déploie ſur l'herbier vivant qui l'environne, toutes ſes richeſſes. Des

eaux tranſparentes refléchiſſent ſon ſarcophage. L'Aſtrantia & la Reine des prés croiſſent autour de ſon tombeau. Un ſouffle léger y agite les feuilles tremblantes du peuplier : & des platanes prêtent leurs ombres favorables à ſon dernier aſyle. Il ſemble que la nature qu'il anima par ſes vives deſcriptions, ait voulu à ſon tour, tout animer autour de lui. Le Roſſignol ſeul, trouble le calme de ces ſilentieuſes retraites. Il ne manque point au Printems, par ſes chants, par ſes amours, de venir rendre un double hommage à l'Auteur de Julie & du Devin.

La France entière, accourant aux lieux où ſa cendre repoſe, aura pu conſoler ſon ombre déſolée. Il aura vu juſqu'à ſa Souveraine venir dépoſer ſur ſa tombe l'orgueil du diadême, y rêver, y ſoupirer peut-être. Si l'Anglois magnanime, dans les

honneurs funèbres qu'il rend à ſes grands Hommes, les place à côté de ſes Rois : le François par ſes acclamations, par ſa vive ſenſibilité, place les ſiens au rang des Dieux. Une larme de Marie-Antoinette vaut une apothéoſe.

III.

Le retour de la Paix.

Cette douce paix que les humains ont tant de peine à trouver dans leur ame & à fixer dans leurs cités, habite ſa dernière retraite. Exilée depuis long-tems du milieu des vivans & reléguée chez les morts, elle vient enfin de nous être rendue. Jamais, depuis la naiſſance du globe, elle ne s'avança en un cortége plus magnifique, plus impoſant. Elle s'annonce aux hommes & vient répondre à leurs vœux, accompagnée de la Juſtice, de la Bienfaiſance & de l'égalité. Elle

commence ſa nouvelle carrière ſous les heureux auſpices de la liberté donnée à la moitié du monde. La France en enrichiſſant l'Amérique de ce bien précieux, ineſtimable, ne garde pour elle que le ſentiment délicieux de l'avoir fait. S'occuper du bonheur d'un peuple nombreux *en abjurant tout intérêt perſonnel*, eſt un effort de vertu dont elle vient de fournir un exemple. C'eſt un phénomène moral que j'avois relégué dans les cieux: un Roi juſte & humain vient de l'évoquer ſur la terre. Il a donné l'exiſtence à mon idée de la vertu & imprimé le ſceau de la réalité à ma définition. Qu'il eſt beau, qu'il eſt grand d'être Roi, lorſqu'on ſait élever ſon ame à la hauteur de ſa puiſſance, & qu'on n'eſt le premier homme de ſon empire, que pour en être le meilleur.

Le Prince le plus fort eſt toujours

le plus juste, comme la Politique la plus sûre est toujours la plus droite. Sa cause propre devient celle de tous. Si l'on échappe à ses armes, on est vaincu par sa modération. Ce caractère de grandeur se transmet à ceux qui sous ses ordres, veillent au salut de la Patrie. Pour vous, Nation rivale & réconciliée, qui chérissez la liberté dans l'ancien Monde & la proscriviez dans le Nouveau, vous, dont la constitution n'a point eu de modèle & n'aura pas d'imitateur : qui êtes à la fois des Agricoles industrieux, d'intrépides Navigateurs & des Marchands avides : qui réunissez le savoir d'Athènes & la fierté de Sparte à l'avarice de Carthage. Vos Héros tiennent du mélange de ces qualités disparates & mixtes. Nous avons vu l'un d'eux, moissonnant des lauriers, ravissant des dépouilles, cueillir des palmes d'une main &

ſoulever de l'autre un butin illicite, ſe couvrir à la fois de gloire & de malédiction. Mais les malédictions paſſent, les rapines s'oublient & le grand Homme reſte. La poſtérité ne ſe ſouviendra que des Ides d'Avril. Elle célébrera de même les noms des d'*Eſtaing*, des *Bouillé*, des *Suffren*, des *La Fayette*, & n'aura rien à oublier, car ces noms ſont François.

IV.

La Métaphyſique & le Commerce.

Vous enfin à qui contre tant d'ennemis, il n'eſt reſté pour défenſeur que le *moi* ſublime de Médée. Dites, de quels enchantemens comparables aux ſiens, vous êtes vous ſervis ? où réſide le principe magique de votre réſiſtance ? Dans une idole, forgée au milieu de votre Iſle ſur les débris des anciennes. Cette idole, c'eſt le Commerce, dont la magie

donne aux Empires la consistance illusoire, éphémère & brillante des palais de la Féerie. C'est à cette magie que vous devez des succès trompeurs qui vous exposent au danger de succomber sous le double poids de vos trophées & de vos dettes.

L'idole du Commerce s'est élevée sur les ruines de la Métaphysique. Celle-ci fait travailler la tête; l'autre met en jeu des mains avides. L'une aggrandissoit l'ame, l'autre la replie sur des biens vils & périssables. L'une soupire après la vérité, l'autre est altérée d'or. Celle-ci sème chez les Européens le noir soupçon, les jalousies & la haine. La Métaphysique, il est vrai, en s'égarant à la poursuite de la vérité ou de son simulacre a causé bien des maux. Elle a produit autrefois la Scholastique. Ce monstre posthume désavoué par Aristote & sorti de son cadavre, a frappé

de vertige une partie de la terre & ſuivi du Fanatiſme l'a ravagée par le fer & le feu. Mais le Commerce a vomi de ſon ſein l'Avarice. Ce monſtre fait aujourd'hui le tour du globe, traînant après ſoi la Diſcorde. Il déſunit l'Europe. Il en fait heurter avec fureur les parties déſaſſemblées & des milliers d'hommes reſtent enſévelis ou écraſés ſous ce funeſte choc. Ainſi des cultes imposteurs ſuccèdent à d'autres cultes. Ainſi les malheureux humains ſont condamnés à ſe traîner ſans ceſſe, autour d'un cercle vicieux d'erreurs, d'illuſions & de calamités. L'on ne ſe bat plus pour des queſtions inintelligibles, on s'égorge pour des exportations. Nos guerres ne ſont plus que des guerres de Commerce. Les Nations de l'Europe élèvent à cette nouvelle idole, à ce Commerce ſi vanté, un autel travaillé des mains

du Luxe & ſoutenu par la Cupidité. L'Egoïſme en eſt le Grand-Prêtre & le Sacrificateur. Au pied de ce formidable Autel, coule à grands flots bien plus de ſang, que n'en ont jamais fait répandre les querelles Religieuſes & les diſputes de la Métaphyſique (1).

(6) Il ne faut pourtant pas croire que tous les Livres terminés par le mot *fin* ſoient pour cela des ouvrages finis.

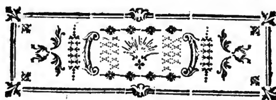
Si quelque Lecteur ſévère moins diſpoſé à ſe payer de mes raiſons,

(1) Le Commerce devroit unir les peuples par le lien commun d'une utilité réciproque, effacer les antipathies nationales, & ces nuances diſtinctives & fatales qui en colorent les enſeignes. Il devroit de tous les hommes faire un peuple de freres. Mais on abuſe du Commerce comme on avoit abuſé de la Métaphyſique, & l'un & l'autre ſont devenus ſucceſſivement deux fléaux de l'humanité.

me

me pressoit & me disoit. Pourquoi ne pas attendre d'avoir quelque chose d'entier pour le donner au public ? Je lui répondrois: C'est pour ce public que j'ai détruit ma santé. Peu lui importe sans doute. Mais s'il m'en fait si peu de gré; ne me doit-il pas du moins quelqu'indulgence? La tête est un instrument dont on n'abuse point impunément. Le métier de penser ne va plus à nos frêles constitutions. Aussi a-t-on raison de s'en dispenser aujourd'hui le plus qu'on peut; de le trouver trop rude, trop pénible & même un peu gothique. Je lui dirois que j'ai besoin de faire diversion à mes maux; de sortir de moi-même; que la distraction m'est ordonnée; que la publication d'un ouvrage pour moi qui n'ai jamais écrit, en est une fort salutaire. Que je publie cette rapsodie comme on prend un remède; que je ne la pro-

pose point par souscription pour n'attrapper personne : que si on ne l'achète point, j'en chaufferai mes bains. Qu'il y auroit de la cruauté à dénier à un pauvre malade, un remède innocent & même si fort à la mode, qu'on ne peut guères plus se dispenser pour se montrer, de faire un Livre, que de porter à sa ceinture une boutique d'Horloger. Qu'au surplus, je suis mort spirituellement; que je ne ressusciterai peut-être plus : & qu'en cet état, j'ai le droit de désarmer la haine, & d'être traité comme un cadavre dont l'odeur comme l'on sait, ne blessa jamais le nez d'un ennemi.



IDÉE

GÉNÉRALE

DE CET OUVRAGE.



SECTION PREMIERE.

Comment d'un mot, on fait un Livre.

EN écrivant ſur l'Egoïſme peut-on parler de ſoi ? C'eſt ici un premier doute qui ſera ſuivi d'un grand nombre d'autres. Heureux s'ils nous conduiſent à quelques certitudes. On ſent bien qu'à cette queſtion, on peut également ré-

pondre oui & non. J'uſerai de la liberté que me donne ce doute, & je ſupplie le Lecteur de me pardonner ſi je l'entretiens un inſtant de moi-même. Il le peut avec d'autant moins de ſcrupule, que ce que j'ai à en dire ſe rapporte en entier au ſujet que je traite.

Parmi le grand nombre d'excellentes productions, dont la Philoſophie a étonné & enrichi ce ſiècle, il en eſt une qui nous manque & qui ſerviroit merveilleuſement à la recherche de la vérité, à l'hiſtoire des ſciences & à la connoiſſance de l'eſprit-humain; c'eſt celle qui nous dévoileroit l'artifice & les procédés de l'entendement dans la conſtruction d'un Livre, & ſur-tout d'un Livre ſyſtématique, tel que *l'Eſprit des Loix*, *l'Emile*, *l'ouvrage de l'Eſprit*, & quelques autres.

Mais leurs Auteurs, plus jaloux de ſurprendre notre admiration que de mériter notre reconnoiſſance, nous ont dérobé la ſuite des penſées qui les ont conduits à leurs principes. Ils ſe ſont, comme Newton, ſervi de l'analyſe, & ils nous ont voilé leur marche par la ſynthèſe. Il ſerait infiniment curieux & encore plus utile de connoître comment les mots *Loi*, *Education*, *Eſprit*, ou les idées que ces mots repréſentent, jettés comme autant de germes dans des cerveaux diſpoſés à produire, y ont excité une fermentation qui n'a ceſſé qu'au moment où le Livre a reçu de la preſſe une vie publique & le beau droit de multiplier & d'étendre l'exiſtence de ſon Auteur Il ſeroit très-intéreſſant de rechercher comment un mot, porté ſouvent

par le hasard dans la tête d'un homme de génie, y réveille successivement plusieurs idées éparses auparavant & isolées. Par quel méchanisme admirable ces idées se liant à d'autres, & variant sous mille aspects divers la forme de leur arrangement, viennent enfin par l'ordre & la distribution que leur donne l'entendement, à former ces assemblages neufs & ces vastes systêmes qui nous ravissent, nous instruisent & nous étonnent. Ces mots ont été pour ces hommes comme l'étincelle portée sur un monceau de poudre.

La forme systématique est séduisante, je le sens; on a peine à s'en défendre. Dans la carrière qui s'offre à parcourir, l'esprit aime à s'aider des principes, à partir d'un point fixe & à se reposer sur des divisions méthodi-

ques. Tel le Voyageur qui, d'une Ville à l'autre, se délasse à compter sur sa route les colonnes milliaires. Je ne connois cependant que la Géométrie où cette méthode soit sans inconvénient. La vérité s'y trouve sous la garde de l'algèbre, qui oppose au sophisme un front redoutable. Dans toute autre science, cette manie de généraliser, de poser des principes avant qu'une suite d'observations constantes nous ait assuré de leur parfaite évidence, fait les grandes réputations comme elle perpétue nos erreurs.

Lorsque des Ecrivains systêmatiques ont établi leurs suppositions, c'en est fait, on peut s'attendre d'avance que tout va y être plié & ramené de gré ou de force. On ne revient pas en arriere. On ne veut point avoir

médité des années en pure perte. Tous les objets feront vus déformais à travers deux ou trois idées dominantes. Ils vont en recevoir une teinte uniforme & ceux qui ne pourront en prendre la couleur feront mis de côté. Ce ne feroit pas la partie la moins inftructive de leurs ouvrages, que celle qui tiendroit compte de toutes les objections qu'ils fe font faites & auxquelles ils n'ont point pu répondre. Nous ignorons tout ce que leurs principes leur ont coûté, à quel prix nous en jouiffons ! Combien de victimes ils leur ont immolé ! Ah, fi nous pouvions appercevoir la route qui les y a conduits, nous la verrions peut-être jonchée d'une foule d'obfervations & d'idées importunes qui ont été impitoyablement facrifiées à une hy-

pothèse chérie. Non que je veuille porter la moindre atteinte au mérite éminent & à la gloire de ces hommes immortels, non que je prétende insinuer que nous ne leur ayons les plus grandes obligations; mais seulement que ces obligations seroient supérieures encore, si après nous avoir produit leurs systêmes, ils nous en avoient révélé les côtés foibles que personne ne connoissoit mieux qu'eux. On voit avec regret les efforts de tête & l'industrie qui ont été dépensés à soutenir ces portions chancelantes: ces efforts eussent été mieux employés dans des discussions impartiales & dans de nouvelles recherches qui auroient avancé de quelques pas la science dont ils s'occupoient. Mais en échange on ne voit

point ſans admiration à combien de vérités précieuſes, de magnifiques apperçus ſont parvenus ces grands Hommes, en nous voilant leur route & en partant quelquefois de données illuſoires.

Il eſt dans les conceptions humaines plus d'un détour peut-être, plus d'un circuit qui demanderoit encore à être éclairé des lumieres de la Philoſophie. C'eſt, par exemple, un phénomène fort extraordinaire & qui donneroit lieu à des recherches utiles à la fois & profondes; que des conſéquences légitimement déduites d'une ſuppoſition fauſſe ſoient ſouvent des vérités, & que des principes certains puiſſent ou ne mener nulle part ou conduire à des erreurs palpables. Ne ſeroit-ce point en partie que

le principe le plus faux recèle quelquefois une face cachée dont un génie perçant voit le rapport avec une vérité lointaine? Il saisit cette face, il sait en profiter & en tirer parti, tandis que dans l'énoncé le plus incontestable, il se rencontre des côtés problématiques qui fourvoyent du droit chemin un esprit à courte vue. Ou peut-être encore, en est-il des cerveaux comme des terres, il s'en trouve d'une nature si excellente que la semence de l'erreur y fructifie au profit de la vérité, comme il en est d'autres si ingrats que la vérité même n'y produit que des épines & d'inutiles ronces.

On a dit que l'histoire ne devoit point faire deviner la patrie de l'Historien, je dirois que la Philosophie ne doit laisser apper-

cevoir aucune trace de secte ni de parti. Pour faire dans ce genre un ouvrage vraiment profitable, il faudroit examiner toutes les opinions dans le silence des préjugés, calculer leurs divers degrés de probabilités, balancer les unes par les autres & les peser au poids de la raison & de la vérité.

Ce que les Ecrivains qui m'ont précédé n'ont point fait, je l'entreprends pour le sujet que je traite. Ne pouvant, comme eux, me recommander par de rares talens; je tâcherai du moins d'intéresser par ma candeur & par ma bonne-foi. Je vais mettre mon lecteur dans ma confidence, je ne lui cacherai rien, je ne lui dissimulerai aucune des difficultés qui se sont présentées à mon esprit. Je ne me placerai

point ſeul dans la tribune, je m'y éleverai inſenſiblement avec lui. Je le ferai paſſer par toute la ſuite des méditations qui m'ont conduit à mes principes : ſi je me trompe, je ne tromperai perſonne ; j'aurai fourni tous les moyens de reconnoître mes erreurs. Bien-loin que les principes à la tête de l'ouvrage dominent ſur les idées ; renvoyés à la fin, ils leur ſeront aſſujettis ; ils ne ſeront point les tyrans d'un ſyſtême, ils n'en ſeront, s'il m'eſt poſſible, que les appuis & le ſoutien. La partie ſyſtématique ſe trouvera de cette ſorte n'être que la conſéquence & le dernier développement des méditations précédentes. Je vais donc apprendre à mon Lecteur comment d'un mot on fait un Livre, comment le ſeul mot

Egoïſme a produit tout cet écrit ; je ne ferai point le Livre ſeul, nous le ferons enſemble. Mais pour cet effet, il faut qu'il me permette de me reprendre au moment où j'étois auſſi-loin qu'on peut l'être de la penſée d'écrire ; le mot Egoïſme n'avoit point encore ſonné à mes oreilles.

Las de ce flux & reflux perpétuels d'opinions contradictoires, dont les hommes & les livres ne ceſſoient de me bercer. Las de l'eſprit tracaſſier des cercles & de la morgue des petits talens. Las de chercher la vérité dans les livres & le bonheur dans le monde. Las de les pourſuivre l'un & l'autre ſans les atteindre, je pris le parti, il y a quelques années, de m'éloigner de la Société, de recourir à de nouveaux eſſais, & ſur-tout de faire con-

noiſſance avec moi-même. Je fermai mes livres, je leur ſubſtituai le calcul & le compas, je me livrai à la méditation; je ne me trompai point: je trouvai la vérité dans la Géométrie, la paix dans la retraite & le bonheur dans la vie domeſtique. Je voyois croître mes enfans, je plantois des melons d'Ormus, j'élevois des pigeons & je taillois mes arbres. Si j'avois été un homme célèbre j'aurois fait quelque choſe de plus biſarre pour être remarqué. J'aurois pu ſubſtituer les fuſeaux d'une femme à la plume d'un illuſtre Ecrivain, & fixer les yeux de l'univers ſur une main accoutumée à tracer des chef-d'œuvres & maintenant réduite à faire des lacets; mais il n'eſt rien de tel pour être ſage que d'être obſcur. Mes jours

s'écouloient ainſi purs & ſereins & je creis que j'en aurois atteint le dernier, ſans m'en appercevoir, lorſque les papiers publics offrirent à ma vue les *funeſtes effets de l'Egoïſme*, *ſujet d'Eloquence propoſé par l'Académie de Beſançon.* Je ne ſais quelle impreſſion fit ſur moi cette annonce. J'y revenois involontairement. Des mouvemens inconnus s'élevèrent audedans de moi & vinrent tout-à-coup troubler le calme dont je jouiſſois. Que dirai-je enfin? je fus aſſailli pour la première fois de la penſée d'écrire. Cette contagion perça ma ſolitude & m'atteignit. Je n'annonçois auparavant aucune vocation. Sevère pour moi-même, indulgent pour les autres, je trouvois excellent tout ce que je liſois, & déteſtable tout ce que j'écrivois.

Ce n'eſt pas à ce prix que l'on devient Auteur, quoique peut-être je ne fiſſe en cela que me rendre juſtice. Enhardi cependant par l'exemple, j'aurois pu, comme bien d'autres, paſſer ſur le foible inconvénient de n'avoir à donner au public qu'un méchant livre. Mais les Philoſophes de Genêve & de Ferney vivoient & Buffon écrivoit. La voix de ces Géans me glaçoit de frayeur & me rendoit muet. Je n'ai jamais écrit & je m'en glorifie, c'eſt un mérite aſſez rare aujourd'hui pour qu'on puiſſe en tirer vanité. Faire un livre c'eſt le métier de tout le monde. Se taire c'eſt ſe tirer de la foule. Je cherchois donc à me réſiſter, mais je luttois contre ma deſtinée : un aſcendant plus fort m'entraînoit & me ramenoit tou-

jours à ce Programme. Occupé d'un problême, je rêvois à l'Egoïſme. Cette idée me pourſuivoit, m'obſédoit, m'agitoit, me plaçoit malgré moi ſur le trépied & agiſſoit ſur ma tête comme la vapeur divine ſur l'eſprit de la Pythie. Je ſaiſis le premier moment lucide pour me demander qu'eſt-ce que l'Egoïſme ? Je fus d'abord un peu ſurpris de ne pouvoir répondre tout de ſuite à cette queſtion d'une maniere claire & nette. Je l'attribuai à un reſte de la vapeur : mais mon étonnement augmenta bien davantage lorſque je m'apperçus que plus je méditois ce mot, plus mes réponſes devenoient ambigües, incertaines, & participoient à l'obſcurité de l'oracle. Chaque jour je m'interterrogeois avec auſſi peu de ſuc-

cès, je ne pouvois ni éclaircir ce ſujet ni le perdre de vue, ni approcher de cette idée ni la fuir. Les jours & les mois s'écouloient & ce ſujet avoit été doublement couronné à Beſançon, traité, débattu, diſcuté à Paris : tout le monde y avoit dit ſon mot ſur ce mot, que je n'avois point encore ſatisfait à cette premiere queſtion ni trouvé le premier mot de la réponſe. J'admirois la pénéttation & la fécondité de nos beaux eſprits & j'enrageois de me trouver ſi bête. Dans mon dépit je m'en pris à la Géométrie. Je lui attribuai ma ſtupidité, je la mis ſur ſon compte. Je lui reprochai cette démarche lourde & peſante qui la rendoit incapable de s'élancer au bout de la carriere, & de frapper rapidement

au but comme nos Atalantes modernes. Je voulois l'abandonner, mais je fis ce que font les Amans, je boudois une Maitresse chérie & je revins à elle. Je repris insensiblement ma premiere sérénité & j'oubliai de nouveau dans son commerce & mes disgraces & l'Egoïsme & l'univers.

Cette sérénité ne devoit pas durer. L'idée d'Egoïsme fermentoit encore dans ma tête, mais foiblement, elle s'y seroit vraisemblablement éteinte pour jamais, si un souffle nouveau plus puissant que le premier, ne fût venu la rallumer. Une annonce plus dangereuse pour mon repos m'attendoit. Il n'étoit question dans le premier Programme que de la gloire de bien dire, il s'agissoit dans celui

ci (1) d'une gloire plus touchante, celle de contribuer au bien de ses semblables en publiant un écrit estimable & utile. A ce défi d'utilité, je me sentis ranimer. Ce cri *au plus utile* me réveilla, cette lice ouverte au courage de dire quelques vérités à mon siècle me fit trouver des forces. On peut dans la première jeunesse se passionner pour l'Eloquence & des couronnes Acadé-

(1) C'est le Prix extraordinaire proposé par l'Académie Françoise, pour l'Ouvrage qui paroîtra dans la présente année 1782, le plus utile & le mieux écrit: il seroit très à souhaiter pour le maintien ou la restauration du Goût & le progrès des Lettres & des Sciences, que toutes les Académies de l'Europe adoptassent ce plan, & que les Prix qu'elles sont dans l'usage de donner fussent promis de même aux meilleurs Livres de l'année.

miques. On peut ne rêver que trophées & victoires. Mais il est un autre âge où l'on ne prise son existence que par le bien qu'on fait ou qu'on a fait ; où l'on jette les yeux plus volontiers derriere soi que devant soi, & où considérant la carrière qu'on a déja parcourue, on aime mieux la voir semée de travaux utiles que de palmes & de lauriers. Ouï, il est une situation de l'ame, un état de la tête, où l'on s'écrie sans effort & sans charlatanisme, qu'est-ce dans tous les sens qu'une double & triple couronne auprès d'une simple vertu ?

Tout le monde connoît l'empire absolu que prennent sur l'ame les sciences exactes, & combien il est difficile de s'en détacher lorsqu'on s'en est laissé charmer.

Elles ne souffrent aucun partage, règnent avec violence & remplissent toute la capacité de la tête. Il me falloit un motif aussi puissant pour rompre le charme & m'occuper de ce nouveau sujet, que celui de payer, s'il m'est possible, à la société, le tribut d'utilité que tout homme lui doit. Mais, pourra-t-on me dire, on peut vous tenir compte de votre bonne volonté, on ne vous félicitera pas de votre adresse, elle ne brille pas dans votre choix. Quoi, écrire à la fin du dix-huitième siècle sur l'Egoïsme & la Vertu! Fit-on jamais choix d'un sujet plus rebattu, & par conséquent plus difficile & plus ingrat? Songez-vous que nous sommes complets sur la morale? songez-vous au goût dédaigneux & à la satiété du siècle? Qu'espérez-vous nous

dire de neuf sur l'Egoïsme & la Vertu?

Ces objections méritent une réponse. Avant de la faire, il ne sera point hors de propos, ni étranger à mon sujet, de jetter un coup-d'œil sur l'état actuel des Lettres en Europe, & surtout en France.





SECTION DEUXIEME.

Les Caravanes & le Désert.

UNE révolution qui se fait autour de nous, qui nous entraîne, & dans laquelle nous sommes comme plongés, ne nous est pas sensible : le solitaire y plonge moins & la voit mieux. Le moment actuel a l'air comme étonné de l'éclat prodigieux qu'ont jetté les Lettres dans le siècle dernier, & la Philosophie dans les deux tiers de celui-ci. Ou plutôt nous paroissons sortir d'un grand festin, & digérer en silence chacun dans notre coin tant de productions merveilleuses. Le domaine de la Philosophie, à qui nous les devions sur-tout : ce domaine

jadis ſi riche & ſi fertile, eſt devenu tout-à-coup un déſert. On n'y voyage plus. Les routes en ſont peu ſûres ; elles ſont infeſtées d'Arabes. Si de loin en loin on voit encore quelques Voyageurs imprudens, oſer s'y expoſer ſeuls, ils y ſont auſſitôt détrouſſés. Il eſt vrai que le bien dont on les dépouille rarement leur appartient, & que le brigandage qu'on exerce ſur eux n'eſt en cela qu'un acte de juſtice. Ces Arabes, à cela près qu'il faut qu'on vive, ſont d'ailleurs d'aſſez bon naturel ; ils volent le voleur, mais ils ne le tuent point. Au reſte (on eſt toujours méchant), on dit que c'eſt moins par humanité, que par impuiſſance de donner la mort à qui n'a point de vie. La ſtérilité de ce déſert augmente chaque jour, rien n'y pouſſe,

pouſſe, & cependant (chose étonnante!) les Arabes qui s'en ſont emparés y vivent à merveille. Ils s'y multiplient & s'y reproduiſent en beaucoup plus grand nombre que lorſqu'il étoit couvert des plus riches moiſſons. Comme il eſt toujours déſagréable de ſe voir dépouiller, même du bien d'autrui, on a pris le parti depuis quelques années de n'y voyager qu'en caravanes. Les Auteurs s'aſſocient pour traverſer le déſert. Ils n'y marchent qu'en troupes. Ils s'y ſoutiennent par le nombre & l'épaiſſeur des Volumes. Ils traînent à leur ſuite des Œuvres & des Typographies univerſelles, de vaſtes compilations; & retranchés derrière des Dictionnaires, ils font face aux Arabes, dont les traits viennent tomber ſans force, & s'émouſſer contre

ces masses énormes, qu'ils n'entament seulement pas. On dit même aujourd'hui qu'ils n'attaquent plus les caravanes. Elles se sont arrangées. Ils en reçoivent des tributs, ou ils y sont intéressés, & ils accordent des escortes. Le désert une fois traversé, la fortune des entrepreneurs est faite, ou à peu près. La caravane nous apporte ces immenses collections, dont la masse & le poids viennent briser les portes de nos Bibliothèques trop foibles pour leur résister. Elles en prennent possession, & s'y étalent, non pour y être lues, mais pour y rester dans un profond repos, jusqu'au moment où la mort assez injuste pour nous ravir jusqu'à nos propriétés, les transporte à un nouveau propriétaire. Car il est à remarquer qu'on ne lit guère aujourd'hui ce qu'on

achète, & qu'il eſt rare qu'on achète ce qu'on lit. On l'emprunte, on le loue, ou même on ne lit pas du tout, ce qui eſt encore plus court. Tout change, tout paſſe, plus en France qu'ailleurs. On avoit aſſez longtems étudié par les yeux; il étoit juſte d'y faire participer les autres ſens. En ce moment, on s'approche curieuſement de la nature, on la queſtionne, on l'interroge, on la tourne, on la flaire en tout ſens: on l'étudie par le nez. On ſe plaît à s'enivrer de ſes vapeurs, on apprécie leurs diverſes nuances. Sous les noms impoſans & d'*air fixe* & de *gas*, on tient compte de toutes ſes exhalaiſons. Les nerfs olfactoires ſont maintenant au premier rang. C'eſt par le nez, ſiége du *méphitiſme*, que l'on domine ſur ſon

ſiècle, & qui ne ſait odorer la nature n'eſt plus digne d'être admis à ſes ſecrets. Cette nouvelle manière d'étudier n'eſt point ſans inconvénient. L'*aſphyxie* eſt devenue parmi nous une maladie fort commune, c'eſt le mal de l'Etat comme la *colique des Peintres* ou celle du *Poitou*. Depuis dix ans l'on peut dire même que nous ſommes tous plus ou moins frappés d'aſphyxie. Je doute fort que tout l'alkali volatil fluor des Pharmacies de Paris puiſſe nous en guérir. Si l'on eſſayoit de quelques pages de Candide. C'eſt une idée que je propoſe. Je ne ſuis point encore aſſez adepte pour prononcer.

De l'odorat l'on paſſe au goût. Ces deux ſens ſe touchent. L'un ne peut être ſavant ſans que l'autre s'en reſſente. Ce dernier ſens,

dont l'exercice eſt beaucoup plus ancien en France, & dont le rang diſtingué lui a toujours valu le droit de tenir des Miniſtres dans les cuiſines étrangères, s'étoit laiſſé, on ne ſait comment, ſupplanter par ſon voiſin; mais depuis quelque tems il ſe relève & remonte à ſa première dignité; & déja, quelque reſpectable & nombreuſe que ſoit *la famille des Gas* : la *race des Acides* & la *race des Sels* ne le lui cédent point. Quelle ſcène mouvante que celle de la vie ! Avec quelle rapidité tous les objets s'y ſuivent & s'y ſuccèdent ! Ce mouvement en France eſt bien plus ſenſible qu'ailleurs. Il reſſemble au flux & au reflux de ſes parterres. On ſe porte en foule ſelon une direction donnée, l'inſtant d'après on revient ſur ſes pas. C'eſt qu'il

eſt rare que perſonne y marche d'un mouvement qui lui ſoit propre, c'eſt ordinairement d'un mouvement commun. L'on a trouvé le ſecret d'y tripler la durée de la vie, ſi en effet la durée n'eſt pour nous qu'une ſucceſſion d'évènemens & d'idées. La nation paroît en ce moment raſſemblée au fond d'un alambic, l'eſprit recteur eſt le principe qui l'anime: juſqu'aux femmes oublient leur teint délicat & vont affronter le méphitiſme des fourneaux. Un chiffon d'ailleurs ſuccède à un chiffon, un travers à un travers, un Miniſtre à un Miniſtre. Les pieds il y a trois ſiecles avoient trois pieds de long. Tout-à-coup la meſure des pieds a paſſé ſur les têtes. Celles de nos femmes ne finiſſent plus. On diroit qu'on a ſoûtiré le dedans pour garnir le

deſſus. L'on couroit il y a trente ans après la Phthiſie que la Société royale pourſuit aujourd'hui criminellement : tout le monde vouloit lui reſſembler. Les voix étoient devenues grêles, les corps fluets, le dos des Marquis étoit rond & les poitrines reſſerrées. Il n'y a que le cœur du François, qui, bravant la mobilité de la mode, a toujours conſervé ſon antique & grande dimenſion. Il ſçut dans tous les temps aimer ſes Rois, s'immoler pour l'honneur, mourir pour la patrie; il ſçait vaincre aujourd'hui ſous d'Eſtaing (1). La fureur du changement eſt ſi grande en France, qu'il n'eſt pas juſqu'à l'ame qu'on n'y déplace (2).

(1) Ceci a été écrit peu de tems après la priſe de la Grenade.

(2) Le mot *ame* peut ſe prendre en bien

L'ame depuis des ſiècles vivoit en paix dans la glande pinéale, que ne l'y laiſſoit-on ? Ne gouvernoit-elle pas bien du tems de nos peres ? Son adminiſtration étoit ſavante & point diſpendieuſe. On apportoit en foule à l'Imprimerie Royale (1) des écrits chauds & piquants. Tout fleuriſſoit. La Chymie moderne a paru, tout a changé de face. L'ame s'eſt vue changée en une eſpèce de phoſphore, & logée entre le goût & l'odorat.

Là, elle vit mal à l'aiſe & nous

---

des ſens. Par exemple, l'ame d'un Royaume eſt ſouvent un grand Miniſtre des Finances.

(1) Selon le ſens qu'on attachera au mot *ame*, on pourra lire auſſi *Tréſor royal*. On ſe ſouviendra auſſi-tôt d'un homme rare, ſur la tête duquel, les deux ſens viennent ſe réunir, & à qui ce Tréſor & les preſſes doivent également.

coûte fort cher. Les Chymistes ne l'y nourrissent que d'acides & de sels; ils en épuisent la nature. Passe encore pour l'acide, mais pour le sel, qu'ils nous en laissent un peu & ne s'emparent pas de tout. Sa rareté est devenue si grande, que même les Libraires commencent à s'en passer. Ils pourroient, il est vrai, en tirer de l'Attique. Mais l'Attique est bien loin. Bien plus loin que du tems de la Fontaine & de Boileau. Les frais seroient considérables. Ils sont assurés sans ces frais du débit. La denrée leur reviendroit plus cher & ils ne la vendroient pas mieux.

Quant à l'acide: c'est autre chose. Sa rareté est un peu plus douteuse. Au grand nombre de productions qui nous font grincer les dents, on pourroit

croire que la race n'en eſt pas épuiſée, & que la cornue des Chymiſtes n'a point encore tout abſorbé.

Revenons au déſert. L'eſprit de finance qui frappe de ſtérilité tout ce qu'il touche s'y eſt gliſſé pour la perpétuer. La Gloire & le Calcul furent toujours brouillés enſemble. On fabrique des livres à Paris, comme des étoffes à Tours & à Lyon. La pauvreté a tenu quelquefois lieu de verve. Mais ce n'eſt point aujourd'hui l'indigence qui inſpire des vers. La Cupidité dicte des Proſpectus, l'Ignorance remplit ces cannevas, & la Sottiſe les ſouſcrit. Sur les confins du déſert, une troupe de taupes creuſent & s'enfoncent ſous terre, en ſillonnent les couches horiſontales ou inclinées, & ſe traînent en tâtonnant d'une

expérience à l'autre, ſans voir jamais d'enſemble. Elles jouiſſent en ſecret de la nuit & du ſilence qui couvrent le déſert. La nuit eſt favorable à leurs travaux, & leurs travaux ne feroient aucun bruit, ſans le ſilence. Il reſte encore ſur pied dans ce déſert, pluſieurs Peupliers ſuperbes que le tems a reſpecté. Tomberont-ils auſſi ? Sommes-nous menacés de nouveaux deuils ? Hélas ! ſommes-nous deſtinés à ne compter nos jours que par nos pertes ? Ne naît on plus ? ne fait-on que mourir ? Mais que parlai-je & de morts & de deuils ? le génie meurt-il ? Chantons plutôt des hymnes. La mort ne convient qu'au vulgaire. Le grand homme ſe ſurvit dans nos penſées & dans nos cœurs. Il prend ſon vol vers l'immortalité.



SECTION TROISIEME.

Les Torts de la Philosophie ou Apologie des Miracles.

NE nous passionnons point cependant. La Philosophie a* ses avantages, elle a ses beaux côtés. Qu'elle reçoive à cet égard le tribut légitime de nos hommages & de notre reconnoissance. Mais j'ai promis de l'impartialité, de la candeur. Convenons aussi de bonne foi qu'elle est chagrine & incommode. Si elle paroît favorable au bonheur des hommes, elle se montre aussi souvent par trop inéxorable sur leurs plaisirs. Est-il, par exemple, un plus doux passetems, plus innocent que les miracles. Ils sont du goût de tous les peuples. Ils réunirent dans tous les

tems leurs vœux & leurs ſuffrages. Rien n'eſt plus naturel. Ils s'écartent de la marche peſante de la raiſon, & nous ſortent un peu du train accoutumé des choſes & de la froide monotonie des évènemens. Par-tout où cette ſévère Philoſophie ſe montre, elle pourſuit, déſole, démaſque les prodiges au grand ſcandale des inſoucians qui croient à la joie & qui aiment à rire. C'eſt de ſa part un travers obſtiné dont on ne put jamais la guérir. Et cependant des inclinations ſi générales; qu'on voit toutes les nations en remontant depuis le bienheureux Paris juſqu'aux Magiciens de Pharaon céder à leurs douces pentes; méritoient de ſa part plus d'indulgence. De toutes parts on lit dans ſes domaines l'auſtère affiche qui défend aux faiſeurs de preſ-

tiges, aux ſaltinbanques, de ſe montrer. N'eſt-ce point condamner les hommes à ne plus ſe réjouir. Quelqu'envie qu'on ait de l'excuſer, ce ſont là des torts qu'on ne peut ſe diſſimuler. Auſſi la plupart des gens qui avec raiſon n'aiment pas toûjours à raiſonner, n'ont point vu ſans une ſecrète ſatisfaction ce domaine ſe convertir en déſert. L'on commençoit à être las de bâiller au ſon de ces phraſes ſi rebattues: *bien général, utilité publique, amour de l'humanité.* A meſure que le déſert s'eſt formé, ces phraſes n'ont point ceſſé d'être employées, mais dans un ſens tout nouveau, très-plaiſant & qui n'a pas le ſens commun. L'on a vu auſſi-tôt entrer dans le déſert, avec les Arabes & les Caravanes, les Jongleurs, les Trembleurs, les Thau-

maturges, les Exorciſtes, les Magiciens, les Sorciers, les Aſtrologues, les Chiromanciers, les Hydroſcopes, & à leur ſuite, l'Amuſement, la Gaieté, le Ridicule. L'on a reſpiré enfin. L'on a pu ſe jouer, s'ébattre, ſe délaſſer de la contrainte d'admirer ſans ceſſe ces chef-d'œuvres d'une fière raiſon dont la Philoſophie ſe glorifie : raiſon aujourd'hui plus traitable, qu'un preſtige ſéduit, qu'un ſpaſme trouble & confond, & qui s'effraye d'une baguette en mouvement. Car, quoiqu'on en diſe, l'admiration eſt toujours pénible, il eſt plus doux de rire. Pour peu que nous parcourions le déſert, les ſujets ne nous en manqueront pas.

On y diſtingue d'abord un Médecin merveilleux, d'origine Egyptienne, né du tems des Pyrami-

des, Comte oriental ou à dormir debout comme bien d'autres : baptisé depuis 60 ans, exerçant son art long-tems auparavant, Théoricien depuis quelques jours, comme il en est tant, & Praticien depuis des siècles, ce qui est un peu plus rare : ne prenant rien, guérissant peu, donnant de l'or à ses malades, mais sous forme potable, & le gardant pour lui sous sa forme solide : soutenant par cet or la vertu de ses médicamens, & tenant en réserve des *pierres philosophales* pour en lapider la Philosophie qui oseroit douter de ces miracles.

L'on remarque plus loin le monument d'une contradiction de la Philosophie. Elle se pique d'ouvrir les yeux à la lumière, & on la voit proscrire avec inconséquence, un homme, qui, dans

la rue des Moineaux, vivoit paisiblement du métier de rendre la vue à des aveugles. Qui sçait, s'il n'y entroit point aussi un peu de ce qu'on appelle *jalousie de métier.* Quoiqu'il en soit, elle fit conduire le Prophête aux Quinze-vingts pour lui fournir de quoi professer utilement son art. Le Prophête ne tint point ce qu'il avoit promis : il n'opéra aucune guérison, il fut chassé; on lui fit tort. Les Quinze-vingts vivoient alors tout auprès du Palais Royal. Ignoroit-on que l'air des cours & d'un Palais rend le mal plus rébelle, nuit à l'effet des remèdes, & que ces sortes de cures ne réussissent presque jamais dans le voisinage des Princes.

En avançant un peu, on découvre avec plaisir un tréteau plus réjouissant que celui du Pro-

phête. Un Enchanteur y domine. D'un regard facétieux, il diſſipe la triſteſſe des mélancoliques, & procédant par *intenſion* & *rémiſſion*, il diſtribue la ſanté par les deux conducteurs magiques ou *magnétiques* de la vue & de l'attouchement. Des vaporeux rient, geſticulent & chantent autour de ce tréteau. Le *Magnétiſme animal* y commande à leurs ſenſations & appaiſe le mouvement tumultueux de leurs nerfs indociles. Il y foule aux pieds les formules antiques, & y ſecoue avec mépris les Aphoriſmes vermoulus & les vieux lambeaux d'Hypocrate. Des remèdes auſſi frais qu'élégants y opérent chaque jour mille merveilles. Des infirmes doivent leur guériſon à des ſons, des odeurs & des titillations. On ne s'étoit point en-

core avisé d'ouvrir un cours de Médecine par des concerto d'harmonika. Dans tous les tems les inventeurs furent persécutés ; celui-ci devoit l'être & il le fut. Des Médecins en foule viennent assaillir son tréteau & troubler par leurs clameurs la plus innocente des parades. On ne la quitte point sans s'écrier encore tout bas, *jalousie de métier*. Soyons justes cependant, l'on peut être jaloux à moins. La Faculté qui n'a jamais sçu tuer ses malades sans les affliger mortellement, ne peut guères voir sans un secret dépit un Médecin qui chatouillant avec art les siens, ou les fixant d'un air comique, ne les délivre de leurs maux ou de la vie, qu'en les faisant mourir de rire.

A quelques pas de-là, l'on apperçoit sans peine un nez énor-

me, grossi par l'exercice, & le plus savant de son siecle. Il a tiré sur ses deux voisins désormais inutiles, un rideau qu'il faisoit autrefois profession de soulever, & s'est donné la cataracte pour flairer avec plus de profondeur. Semblable à cet ancien Docteur, qui s'étoit privé de la vue, pour n'être pas troublé dans ses méditations. Ce nez courbé sous le poids d'une ample lunette stércorale, se traîne gravement de fosse en fosse, qu'il fait successivement découvrir, en s'écriant, non sans naziller un peu : *qu'on dise après cela que tout est découvert. Il déchire péniblement le voile* qui lui *cachoit la vérité* tombée au fond d'une tinette. Aussi intrépide que docte; le plus fétide des miasmes, put bien lui faire faire la grimace,

mais non le faire reculer. Aguerri par dix ans de fouilles périlleuſes, il n'attaqua jamais une *moffete* ſans en demeurer vainqueur. Ce nez dans les combats ſe fait ſuivre & ſoutenir par l'illuſtre *Maille*, armé de la *vertu ſublime anti-ſceptique* de ſes trois cens vinaigres. Auſſi dévot qu'Enée, mais moins modeſte, il invoque les Dieux; il ſe met à genoux, en toiſant l'étendue du ſervice ineffable que les *races préſentes & futures vont recevoir de lui.* Victime de ſon *amour pour l'humanité*, il va ſe dévouer, il ſe ſigne, & s'aſpergeant d'eau-roſe ou de *lavande*, il s'élance dans les gouffres infects. C'eſt-là qu'infatigable dans ſes travaux, il ſe propoſe, bravant la *néphrétique*, de percer dans les *vannes* des routes libres & sûres, & de chaſſer par

d'amples projections de vinaigre les monstres méphitiques qui en défendent l'entrée. Tels Hercule, ou Théfée, brûlant d'une flamme héroïque, purgeoient la terre des brigands qui l'infestoient ; tel notre Héros par la vigueur de ses *acides*, enchaîne sur la surface des *gadoues* & force à la neutralité l'*alcalescence* redoutable des *moffetes*. C'est ainsi que le Nord est parvenu à *neutraliser* sur les mers l'orgueil Anglois, en lui oppofant le *phlogistique* réuni de sa poudre à canon.

Un nez plus fin non moins utile, mais plus adroit, rit en voyant son confrere, barbouillé de la lie fécale, qui publie aux nez d'alentour ses découvertes & ses exploits. Physicien plus instruit, portant sa vue au-delà de son nez, il n'aime point à

pêcher en eau si trouble. Il fuit en bouchant ses narines, ces congestions bourbeuses. Il exerce sur la nature un empire plus brillant. Il parcourt le désert une verge à la main, en fait jaillir des sources; s'électrise par elles & se donne généreusement la fièvre pour arroser les prés d'autrui. Doué d'un odorat subtil & de fibres mobiles, il va flairant sous terre un fluide sans odeur: marquant son cours par ses trémoussemens, & tout chargé de l'or que lui procure ses syncopes, il n'en tremble pas moins à la présence des métaux. Au parti qu'il sait tirer de ce qu'il sent, on ne peut, sans absurdité, lui disputer ses sensations. Déja un Géomètre graduoit la baguette, calculoit le miracle, lorsque la Patrone de

Paris, qui eſt en poſſeſſion d'arroſer nos campagnes en tems de ſéchereſſe, eſt venue au ſecours de la Philoſophie en déroute. Elle n'a point permis qu'un Quaker & ſon grimoire évoquaſſent de la terre, des eaux que ſa Châſſe nous fait deſcendre du ciel avec tant d'abondance.

Tous ces nez mémorables, bien plus induſtrieux que n'ont jamais été nos yeux, viennent d'établir, d'une extrémité à l'autre du déſert, des ſignaux (1) odorans. Par leurs moyens, les grandes découvertes de la fin de ce ſiècle, ſe trouvent à l'inſ-

(1) Il n'a été queſtion pendant quelque-tems dans les papiers publics, que des moyens de s'entendre & de communiquer par des ſignaux quelconques, d'un bout du Royaume à l'autre.

tant répandues & ſenties. Des *moffetes* perchées ſur les différens *airs*, de fabrique moderne, volent d'un nez à l'autre, & leur portent avec une rapidité incroyable, toutes les nouvelles exhalaiſons, que lâche avec bruit ou ſans bruit, la nombreuſe famille des *Gas*.

Sur un rocher élevé & qui domine le déſert, la Mode contemple, avec ſatisfaction, ces divers ſpectacles. Là, au bruit des grelots de la Folie, on la voit ſe ſuſpendre à ſa roue mobile, l'agiter en tournant & graver, par la rapidité de ſon mouvement, le caractère national, en l'effaçant ſans ceſſe. Du haut de cette roue, elle ſourit à tous ces charlatans, à condition qu'ils paſſeront bien vîte, pour être remplacés par d'autres.

Tout-à-coup une douce langueur ſuccède à la joie folle & bruyante des parades. Les vapeurs méphitiques ſe diſſipent. On ſent l'air s'embaumer des plus délicieux parfums, & porter à l'ame, avec les ſons raviſſans d'une harmonie toute céleſte, le trouble, les tendres émotions. L'on s'étonne d'un ſi prompt changement, lorſque l'on apperçoit ſur la colline voiſine, la cohorte brillante des plus jolies femmes de Paris. On ne ſait, en les voyant armées, ſi l'on doit frémir ou ſoupirer. Les graces ont tracé le deſſein de leurs évolutions. La volupté eſt la tactique ſéduiſante qui ordonne leurs divers mouvemens. Cette troupe élégante & légère s'avance, traînant entre ſes files des Harpes & des Pianos. On accourt,

on s'empresse, inquiet de cette apparition. Est-ce à la raison qu'elles en veulent ? Est-ce aux prodiges qu'elles viennent déclarer la guerre ? Ni l'un, ni l'autre. De jolies femmes, sous les armes, voient la Philosophie de trop loin, & les miracles de trop près, pour qu'on puisse leur prêter ce dessein. Est-ce pour protéger la Mode & confirmer ses jugemens ? Cette conjecture seroit plus vraisemblable ; mais un soin tout autrement important les occupe. Quelle que soit l'opinion générale qu'on ait de l'attachement des femmes pour la Mode. Quelle que soit la magie des illusions qu'elles en empruntent : ses inclinations versatiles & ses caprices n'ont pas pour elles autant d'attraits qu'on le suppose. Ce ne sont

pas ſes déciſions changeantes quelles aiment en elle, ni ſes arrêts ſur la grace & le goût toujours révoqués le lendemain. Le rapport ſecret qui les unit porte ſur d'autres fondemens. Les femmes tiennent à la Mode par un point fixe qui échappe au vulgaire. Elles lui tiennent par ſa conſtance invariable, à tout ſoumettre en France à leur empire. C'eſt le principe ſur qui repoſe cette conſtance qu'elles viennent ſoutenir. Ce n'eſt pas moins que leur culte attaqué dans ſa ſource, quelles viennent défendre. Elles contemplent avec effroi le *Magnétiſme animal* prêt à ſuccomber ſous les efforts que la Faculté dirige contre lui. Auſſitôt elles marchent en colonnes preſſées à ſon ſecours, & balançant fierèment leurs plumes me-

naçantes, elles dédoublent leur rang autour de son tréteau, attaqué par les Médecins. Les plus jeunes d'entr'eux, ne leur opposent qu'une foible résistance; & les anciens se retirent, plus déses-pérés de ne pouvoir leur faire face & soutenir leur choc, que de la victoire prochaine du *Magnétisme*. C'est alors que la plus jolie & la plus jeune se détache, & désirant mêler le raisonnement & la persuasion à la puissance irrésistible de la beauté, harangue ainsi la Faculté.

MESSIEURS,

»Le Magnétisme animal n'est, ni une imposture, ni un art mensonger; il n'est que la nature elle-même, & agissant comme elle par des moyens qui vous sont

inconnus. C'eſt en nous qu'elle en plaça le ſiége, elle nous deſtina à en être les organes. Monſieur Meſmer eſt notre affilié, nous lui avons révelé nos ſecrets, nous le prenons ſous notre protection. S'il agit par la vue, nous raviſſons par nos regards. S'il guérit en touchant, qui ne ſçait combien de maux nous guériſſons, ou nous donnons par le ſimple contact? Nous opérons tous les jours, par la vue & par l'attouchement, des cures merveilleuſes. C'eſt par nos yeux, c'eſt de nos mains, que nous ourdiſſons la trame de vos douleurs & de vos félicités. Nous lui avons abandonné toutes les maladies qui bleſſeroient notre odorat ou nos yeux délicats, ou qui préſenteroient au duvet de nos doigts veloutés, des aſpérités trop rebu-

tantes. Nous lui avons cédé, par accord, les vieilles vaporeuſes & tous les hypocondres au-deſſus de trente à quarante ans; & nous nous ſommes réſervé la guériſon des jeunes & tendres mélancoliques. Nous procédons, comme lui, par *intenſion* & *rémiſſion*. Nous exaltons ou relâchons alternativement vos nerfs, & nous commandons bien mieux que lui à leurs portions les plus précieuſes. Nous en calmons les mouvemens déſordonnés. Nous leur cauſons les plus douces oſcillations. Nous tenons ſuſpendu ſur vos muſcles, le ſpaſme ou la paralyſie (1), & c'eſt ici que M. Meſmer ne peut méconnoître ſes maîtres. Nous

(1) Toures les maladies nerveuſes peuvent ſe réduire à ces deux, dit Tiſſot dans ſon traité des Nerfs.

portons à notre gré bien autrement que lui le feu, le trouble ou la langueur, dans toutes vos ſenſations. Nous obtenons ſur vos aſſemblages nerveux, par les deux conducteurs de nos yeux & du toucher, le même empire que nos mains potelées exercent ſur les claviers de nos Piano, dont ſonHarmonika n'eſt que le dérivé. Et quant à l'imagination qui a ſi bien ſervi les miracles du Magnétiſme, l'on ſait aſſez que nous lui devons les trois quarts de nos charmes & de nos perfections. Vos frémiſſemens & vos palpitations, ne ſont que des effets de notre *Magnétiſme.* C'eſt à lui que viennent aboutir les *métaſtaſes* & les *ſimpathies nerveuſes*, qui ſont à la fois les délices & le tourment de votre vie. C'eſt à lui qu'eſt dûe cette variété de pro-

diges, que nous opérons ſur le ſyſtême de vos nerfs. Nous régnons ſur vos ſens, nous maîtriſons toutes vos ſenſations. Vous leur êtes ſoumis. Ce qui vous commande nous obéit. Des rameaux nerveux ſont les fils déliés qui vous mènent & que nous faiſons mouvoir, & vos grandes ames ne ſont pour nous que des enfans que nous tenons par leur moyen à la liſière. Le *maraſme* & l'*atrophie* ſont à nos ordres. Ils ſavent quelquefois nous venger de vos mépris & des inſultes que votre force fait à notre foibleſſe. Nous vous énervons quand il nous plaît, ou vous rempliſſons de courage. C'eſt nous qui faiſons les Therſites ou les Héros. C'eſt de l'une de nous que l'ame de Maurice recevoit ſon impulſion, ſon audace hé-

roïque. C'étoit l'une de nous qui, par ſon bras, battoit l'Anglois, au champ de Fontenoy. Ignorez-vous, Meſſieurs, que vous chariez du fer dans vos veines, nous de l'aimant (1). Le fluide magnétique qui circule dans les nôtres, donne à notre ſang la propriété d'attirer le vôtre. Un fluide martial coule dans les vaiſſeaux de l'homme. C'eſt à ce fluide qu'il doit ſes trophées enſanglantés, ſes odieuſes victoires que nous ne lui envions pas. Mais c'eſt par notre *Magnétiſme* que nous renverſons à nos pieds ce ſuperbe vainqueur. Heureux ſi, eſclave toujours ſoumis, il ne s'échappoit pas quelquefois de nos chaînes, pour voler à de nouveaux

(1) C'eſt une des grandes découvertes de la Chymie moderne.

massacres. Hommes cruels ! la nature en vous armant de fer, en nous donnant ce qui l'attire, vous indiquoit assez les meurtres innocens que vous pouviez commettre & auxquels vous deviez vous borner. La guerre n'est pour vous qu'un goût contre nature, qu'un plaisir monstrueux. J'espère vous avoir convaincu, Messieurs, que le Magnétisme est une propriété de notre sexe, dont M. Mesmer ne jouit que par émanation. Nous vous abandonnons les *Nez*, les *Gas*, les *Miasmes*, les *Prestiges* & les *Devins*; mais respectez le *Magnétisme animal*. Vous attaquer à lui, c'ést faire injure à nos attraits ; c'est vouloir renverser nos autels. Vous ne pouvez le détruire sans nous anéantir. Cette propriété de notre sexe est beaucoup plus sensible en

France, qu'ailleurs. C'eſt la crainte que ce *Magnétiſme* inſpira, qui nous y fit autrefois exclure de la couronne. Mais c'eſt bien vainement qu'on crut par-là s'y ſouſtraire à notre empire. Nous ne fûmes éloignées du trône, que pour être miſes en poſſeſſion du ſceptre, pour y gouverner à jamais, & pour y régner ſans partage & ſans interruption. Vous paroiſſez ſurpris, Meſſieurs, vous reſtés interdits. Nous n'exagérons point cependant, nous ne cherchons pas même à nous prévaloir de tous nos avantages. Nous pourrions les étendre bien plus loin, & conteſter à Newton même, ſes plus belles découvertes. Nous attirons & repouſſons, pour attirer encore mieux. Nous ſavons tenir dans un juſte équilibre deux, trois amans : ne les

laisser ni s'approcher ni fuir. N'est-ce point là son fameux systême de la gravitation ? Il l'a démontré à force de génie & de calcul, & il se trouve établi tout naturellement dans toutes nos têtes (1) «.

---

(1) J'ai fait cette Section au fort d'une violente affection nerveuse qui m'a brusquement arraché à mon travail. Toute application sérieuse, toute espece de méditation & de contention d'esprit m'ayant été sévérement défendue : un Médecin que je consultois, me conseilla de faire diversion aux idées fâcheuses qui m'obsédoient, en m'égayant sur les faiseurs de miracles, & de les mettre à la suite de la Section précédente, dont je lui avois parlé, comme s'y ajustant assez bien. Ensorte que cette troisième Section toute entière est le produit de ma docilité aux ordonnances de la Médecine. Je serois peut-être inexcusable autrement, d'avoir accumulé tant de mauvaises plaisanteries & de leur avoir choisi cette place ;



SECTION QUATRIEME.

L'Eclypse & les Convois funèbres.

JE réponds maintenant aux objections. La satiété est grande, sans doute. Elle convient à des

---

mais en général, cette introduction à mon ouvrage, a moins reçu la forme que je voulois lui faire prendre, que celle que j'ai pû lui donner. Tout sera réparé, élagué, trié & assorti avec plus de soin, lorsque je publierai l'ouvrage. Ce n'est point ici un livre que je prétends donner au public, ce n'en est que le plan suivi de quelques-uns des feuillets qui doivent le composer. Ce n'est point un tableau que je présente, mais seulement son ordonnance générale & quelques études détachées.

Quant à ce que ces plaisanteries peuvent avoir d'épigrammatique, il y auroit de la mauvaise humeur à me les reprocher. On

hommes nourris aussi long-tems de chef-d'œuvres en tout genre.

---

sent bien que c'est l'imagination seule qui se joue. Elles ne font que glisser sur la superficie de l'esprit, & ne passent point audelà, le cœur n'y a point de part. Au surplus les Charlatans sont des espèces de plantes, qui croissent naturellement sur le terrein de la sottise humaine. Il est du devoir de la Philosophie de sarcler ce terrein autant qu'elle le peut. Et pour parler sans figure. Les Charlatans (& quel est l'homme d'esprit & de talent qui ne l'est pas un peu) ont calculé tout cela. Ce sont des hommes qui préférent une existence merveilleuse, mais passagere, à l'existence plus longue du mérite qui se produit sans l'appareil des prodiges : qui se plaisent à réunir sur quelques points de leur durée, les jouissances de gloire & quelquefois d'argent d'une vie entiere. Ils commencent par être divinisés, ils finissent par être hués ; c'est-là leur sort, ils doivent s'y attendre. J'en conclus qu'il faut tolérer tout le monde, les Charlatans, leurs dupes & ceux qui en rient. Si on re-

Il faut être, j'en conviens, aussi intrépide pour écrire à la fin du 18e. siècle sur des sujets philosophiques, & sur-tout de philosophie morale, que pour prendre le commandement d'une armée après Turenne, ou habiter la rue Neuve des Petits-Champs, & y rendre des comptes après le *Compte rendu.* Tel livre de morale qui a valu, il y a cent ans, une grande réputation à son Auteur, ne feroit pas ouvert aujourd'hui. Qui liroit maintenant la Placette, Nicolle ou Barbeyrac? Tout dépend du moment où l'on naît. Il est sur-tout une étoile pour les Ecrivains. L'influence en

---

tranchoit de la Société ces trois espèces d'hommes, je ne sais pas trop si on n'y erreroit point, comme dans les déserts du Mississipi & de la Louisiane.

eſt frappante. Cette étoile nous préſente en ce moment un côté bien malin. Nous ſommes maltraités par ſon aſpect. Convenons auſſi que nous le méritons. La foi antique a diſparu d'au milieu de nous. L'on ne croit plus, pas même à l'Aſtrologie. Pour moi j'y crois, & ne puis m'empêcher d'admirer la planette fortunée d'un homme deſtiné à tenir éveillés la renommée de ſon ſiècle & ſes contemporains par des ouvrages qui devoient endormir le ſiècle ſuivant & toute ſa poſtérité. On peut encore ſe conſoler d'endormir quand on eſt mort, mais endormir de ſon vivant ! Hélas, c'eſt notre lot, à nous tous Ecrivains foibles & médiocres, qui prodiguons des pavots à nos lecteurs;

nous reſſemblons à cet homme, au bonheur près.

Aſtres propices, aſtres contraires, qui pourroit vous méconnoître ? Je vous vois ſuſpendus ſur la naiſſance de deux hommes que vous avez conduits à la célébrité, comme à la mort, par des routes bien oppoſées. Tous deux ont diſparu, preſqu'au même moment & dans les mêmes lieux. Des évènemens extraordinaires marquèrent ce moment. Un perſonnage ne meurt point ſans des ſignes. C'eſt bien pis, quand ils ſont deux, & qu'ils ſont deux ſans être amis. Pluſieurs prodiges *inuſités* ſuivirent leur départ. La terre ne trembla point, mais elle fut d'un *bout à l'autre conſternée, alarmée.* Il n'y eut point d'éclipſes de ſoleil, mais il y eut éclipſe totale

de jugement. Toutes les têtes, plus ou moins, furent dans l'ombre. Le mot *calamité* voloit de bouche en bouche. On se le repoussoit, on se le renvoyoit de l'un à l'autre parti. Chacun y attachoit son sens & l'appliquoit à la vie de l'un ou à la mort de l'autre. Les rites étrangers, les coutumes lointaines furent tout-à-coup transportés au milieu de Paris. On y vit, pour la premiere fois, des *pleureurs soudoyés*, accompagner les corps & gémir tour à tour sur la naissance ou sur la mort de tous les deux. On déifioit l'un, pendant que l'autre étoit maudit. On rioit, on s'affligeoit, on entendoit dans le lointain une musique douce & plaintive, interrompue, quelquefois, par des imprécations & des injures. C'étoient des dissonances qui avoient

leur effet. Elles tenoient lieu de faux-bourdon ou de l'âpre & mordant coup d'archet, tel qu'on le distingue dans les chœurs d'Iphigénie.

Les deux convois funèbres se rencontrèrent & on en vint aux mains. On ne peut se dissimuler que le convoi du corps le mieux renté fut le vainqueur, & l'autre le vaincu. Dans ce siècle de finance & de luxe, l'or, quoiqu'on puisse faire, est toujours très-utile. Il fortifie la renommée, lui sert souvent de porte-voix. Il sert à battre l'ennemi, donne des loges à l'Opéra & plus d'un riche a cru dans l'yvresse qu'il cause, qu'il pouvoit quelquefois procurer à l'ame en paradis, les bonnes places.

Que dirai-je du fond de la querelle ? Les anges n'ont que des

vertus, les démons que des vices. Ils eurent des vertus & des vices, parce qu'ils étoient des hommes, & je ne connois rien de plus fou que de métamorphoser certains hommes en monstres, si ce n'est peut-être d'en convertir quelques autres en dieux. L'un finit sa carrière brillante & théâtrale par une mort simple & sans faste ; l'autre termina sa vie austère par un coup de théâtre.

Nous ne sommes pas à la fin des prodiges. Que des hommes se divisent, se haïssent, cherchent à nuire, c'est le moindre de tous. Mais après s'être querellés bien follement, il restoit à faire une paix extravagante, & on l'a faite. On ne s'est réuni que pour être un peu plus absurde. Du délire des altercations, on a passé à l'imbécillité des réconcilia-

tions ; & l'on s'eſt enfin accordé à les regarder comme deux Philoſophes du premier ordre, de grands Peintres de la nature humaine, & des hommes divins qui méritoient de nous des hommages & des adorations ! Des hommages ! à qui ? à des génies qui nous anéantiſſent, à des génies qui font tomber à l'Ecrivain ou au lecteur la plume ou le livre des mains. Peut-on être plus ſtupide que de fléchir les genoux devant des idoles qui nous écraſent ? Je crois voir de malheureux Indiens ſe précipiter avec joie, ſous les roues du charriot de la divinité de Jagrenate. Allez, troupe inſenſée, livrez-vous à ce culte imbécille. Pour moi, je me ſépare de vous. Je rétracte mes éloges. J'abjure mon idolatrie. Je renverſe les autels que je leur avois dreſſé & j'abbats leurs images.

Je ne les vois plus que comme deux Divinités malfaiſantes, qui ne nous ont fait jouir d'une abondance & trompeuſe & perfide, que pour nous faire éprouver enſuite toutes les horreurs de la diſette. Bien loin que la ſatiété qu'ils ont cauſée, & qui paroît d'abord un antidote à la diſette, puiſſe les excuſer : cette ſatiété portant beaucoup moins ſur le ſentiment douloureux de la faim que ſur la difficulté de le ſatiſfaire, n'eſt de leur part qu'un rafinement de cruauté. Je ne fais donc pas plus de grace à l'un qu'à l'autre. Je les réunis dans le même anathême, & je dis ſans détour, que ce ſont deux monſtres qu'il eût fallu étouffer dans le berceau. J'en dirois bien autant de quelques autres génies tout auſſi malfaiſans, mais les

monſtres reſpirent. J'attends que l'hideuſe mort ait porté à ſon comble la terreur qu'ils m'inſpirent pour leur déclarer la même guerre ; car il y a ſans doute moins de gloire à combattre des vivans qu'on craint moins que des trépaſſés qu'on redoute davantage ; & rien n'eſt plus généreux, plus intrépide même, que de s'attaquer aux morts, ſur-tout quand on croit aux manes, & qu'on a peur des revenans.

En quoi doit donc conſiſter aujourd'hui l'adreſſe d'un Ecrivain ? A fuir ces hommes dangereux, à s'abſtenir des routes qu'ils ont battues, de peur de les y rencontrer ; à chercher quelque ſentier ſolitaire & déſert, où ne pouvant être comparé à perſonne, il ne ſoit en vue qu'avec lui-même. Je n'uſerai point de

de cette adresse, je ne connoîtrai point cette timide prudence. Tant de circonspection ne s'allia jamais avec un généreux dessein. Les Spartiates qui, sous Léonidas, se dévouoient au salut de la Grèce, ne choisissoient point l'endroit des Thermopiles le moins exposé. Je connois le défilé scabreux où je m'engage, tous les dangers qui m'y attendent; & néanmoins j'oserai, oui j'oserai traiter encore de la morale & parler de vices & de vertus. J'oserai soupçonner qu'il reste encore quelques découvertes à faire dans l'ame humaine, où tout semble avoir été vu. J'oserai même lutter quelquefois contre ces Athlètes redoutables; & si je suis vaincu, ce ne sera point sans rendre des combats & sans leur vendre cher, s'il m'est possible,

& leur victoire & ma défaite.

Mais qui se soucie de morale aujourd'hui ? A voir cette indifférence, on croiroit que les questions les plus intéressantes au bonheur des hommes, sont suffisament éclaircies & débattues. La morale considérée comme ordonnant des mœurs, imposant des obligations, prescrivant des devoirs, paroît chagrine & incommode. Elle effraie un siècle plongé dans les délices du luxe & de la mollesse, dans l'indolence & dans l'oisiveté. Tristes délices, mille fois plus effrayantes pour le bonheur que toute l'austérité de la morale.

....

....

A entendre nos Ecrivains politiques s'occuper de la félicité des Etats, on diroit que les

nations ont une ame en commun capable de goûter le bonheur, pendant que chaque individu, mécontent de son sort, se désole & gémit. On ne rêve que félicité publique & l'on ne fut jamais si morne. Des rentiers par milliers, célibataires par état, dissertent en bâillant sur la population. Un ris forcé & convulsif erre par moment sur les lèvres; tandis que le plomb de l'ennui en affaissant les cœurs, allonge les visages.

Grands & riches de la terre qui la plupart oisifs n'avez d'autre existence que d'attendre sa fin, hommes frivoles & dissipés, le secret du bonheur ne vous est pas connu. Demandez-le au petit nombre de Sages qui vivent à l'écart & savent s'occuper. Pour l'homme heureux le

travail eſt le plaiſir, l'amuſement n'eſt que la peine........

....

....





DU MOI HUMAIN,

OU

DE L'ÉGOISME,

ET

DE LA VERTU.



POINT DE VUE MORAL.

MÉDITATION PREMIERE.

De l'Egoïſme & de l'amour de ſoi, conſidérés dans leurs différences & dans leurs rapports avec le bonheur.

SECTION PREMIERE.

Nec poteſt quiſquam beatè degere, qui ſe tantùm intuetur. Sen.

L'HOMME d'un état inconnu paſſe à la vie. Il reſpire.

Modifié par tout ce qui l'entoure, il ne se sent que pour la peine ou le plaisir. Pourroit-il balancer ? La matière brute peut être indifférente au mouvement ou au repos : mais la première sensation établit aussi-tôt entre l'homme & lui-même une union intime. Il fait effort pour atteindre le bien, pour écarter le mal. Légitimes efforts ; union sainte ; qu'échauffe & couvre de ses ailes la nature bienfaisante.

Quelle est la cause sans cesse agissante qui déploie toutes ses facultés, & les dirige vers ce but unique ? Quelle est cette force motrice qui l'y détermine si impérieusement ? C'est l'amour de soi, & cet amour est bon ; il est l'ouvrage de la nature. C'est elle qui a tracé cette ligne de rigueur que tous les êtres sensibles sont

forcés de parcourir ſans pouvoir s'en écarter. On peut donc regarder cette tendance au bien-être comme une propriété inhérente aux corps organiſés. O Newton! par quelle inſpiration ſoudaine devinas-tu le ſyſtême de l'univers? Qui te révéla la loi ſimple & féconde de l'attraction. Tu dis, & la révolution des aſtres, les orbites parcourus, obéirent à ton hypothèſe. L'univers parut s'y aſſeoir majeſtueuſement, & révéler aux yeux de l'homme étonné ſes profondeurs. Si deſcendant de la hauteur de tes calculs, tu te fuſſes rapproché de la terre & des êtres qui l'habitent; ou plutôt, ſi des propriétés de la matière tu te fuſſes élevé dans un monde intellectuel, tu aurois peut-être vû dans la gravitation une loi univerſelle

de la nature. Tout ce qui eſt moral dans les corps tend au bonheur : comme tout ce qui eſt phyſique en eux, gravite vers un centre. Et ſi on oſoit haſarder la loi ſelon laquelle cette gravitation a lieu, on diroit qu'elle eſt en raiſon directe de la ſenſibilité des organes, & en raiſon inverſe de la diſtance morale où chaque objet de nos deſirs eſt de nous.

Mais hélas! que nous ſert une tendance ſi vivement ſentie? Il eſt une autre force qui agit en ſens contraire & rend cette tendance vaine : une force répulſive qui nous éloigne ſans ceſſe de la fin où nous pouſſe l'amour de nous-même. Cette force, c'eſt l'Egoïſme.

L'amour de ſoi & l'Egoïſme entre leſquels une vue ſuperficielle ſeroit tentée de trouver

quelques rapports, différent autant entre eux qu'ils paroiffent fe reffembler davantage. La diftance de l'un à l'autre eft immenfe. L'amour de foi n'eft que l'amour du bien-être, & ne peut pas plus fe féparer de la pratique des vertus & de l'amour de l'humanité, que le but qu'on fe propofe des moyens de l'obtenir. Le véritable amour de foi s'identifie avec la bienfaifance : il n'eft & ne peut être que l'affection pour nos femblables.* L'Egoïfme eft le repli en fens contraire, le retour du cœur fur les chofes qu'il imagine utiles à foi feul. L'Egoïfte n'eft identique qu'à lui-même. S'aimer feul n'eft pas s'aimer : c'eft une véritable contradiction dans les termes. C'eft brifer les liens qui nous retenoient à la vie, pour retomber dans le

vuide & le néant. Le bonheur consiste à nous aimer dans nos semblables ; & la vertu est un vain nom, ou elle n'est pas susceptible elle-même d'une autre définition.

L'Egoïsme est la préférence injuste que l'homme éclairé donne à ses intérêts contre les mouvemens de sa conscience. Il est le souvenir exagéré de ce qui nous est dû, & l'oubli de ce que nous devons. Il est la folie de se croire seul, & de ne songer aux autres que dans le rapport qu'ils peuvent avoir à nos passions & à nos jouissances. Un de ses caracteres distinctifs est d'être dur, insensible & sans pitié. En un mot, il est la profanation du *moi* d'autrui & l'idolatrie du sien.





SECTION SECONDE.

Alteri vivas opportet, si vis tibi vivere. Sen.

SEROIT-CE un crime à l'homme de s'aimer ? Cet amour est la premiere de ses passions & la source de toutes les autres. Seroit-il donc coupable pour avoir des passions ? Non. Les passions sont autant de mouvemens que la nature imprime à l'ame pour l'approcher d'un bien dont elle lui a donné le desir, & qu'il ne manque peut-être à son bonheur que d'entrevoir d'une vue plus saine & plus distincte. S'aimer, c'est être docile à ces mouvemens ; c'est obéir à la nature. Mais céder aux mouvemens de la nature, n'est-ce pas ouvrir son cœur aux dou-

ces émotions qu'y portent avec profuſion les relations d'ami, de citoyen, de père & d'époux? L'amour de ſoi n'eſt donc que la nature elle-même conſidérée dans ſes rapports avec la félicité de l'homme. L'obſervation des loix qui réſultent de ces rapports, c'eſt la vertu : elle eſt toujours entre la nature & le bonheur. La vertu porte donc avec elle ſa récompenſe; & la premiere volupté de l'homme vertueux, c'eſt la vertu.

Nous n'avons qu'à deſcendre en nous-mêmes, nous obſerver, pour être convaincus qu'aimer eſt la vie de l'ame. C'eſt dans ſa force expanſive que réſide le charme ſecret de l'exiſtence. Elle eſt heureuſe parce qu'elle aime. Mais aimer n'eſt autre choſe que s'aſſimiler le bien-être des autres. Et ſi, comme on n'en peut

douter, la capacité d'aimer est la mesure de notre bonheur; plus l'ame a d'énergie, plus elle en est susceptible. Quel doit donc être le sort d'un Egoïste, qui, sans energie, réduit à n'aimer rien, s'isole & se détache de la masse des êtres. Un *moi* de glace a éteint en lui cette douce chaleur qui le rendoit un être & vivant & sensible: tout y est mort. L'amour de soi est l'apanage du Sage: l'Egoïsme celui de la folie & de l'erreur. Dire que le Sage ainsi que l'Egoïste, n'agit & ne peut agir que par un retour sur lui-même, que l'intérêt les détermine l'un & l'autre dans toutes leurs actions: c'est dire une chose très-simple & même triviale. C'est dire qu'ils ne peuvent admettre une volonté ni former un desir sans un motif, ou qu'il n'y a

point d'effet ſans cauſe. C'eſt dire encore que ce motif ou cette cauſe eſt néceſſairement pour tous les deux le plaiſir, ou la maniere d'exiſter qui leur paroît la plus agréable. Mais l'intérêt du ſage eſt le ſeul bien entendu : il eſt l'intérêt même de la vertu, confondu dans ſon cœur avec celui de ſa félicité. Leur motif eſt le même ; mais l'un atteint la fin qu'il ſe propoſe, l'autre s'en éloigne ſans ceſſe. L'Egoïſte prend l'ombre pour le corps ; ſa vie n'eſt qu'une longue ſuite d'erreurs & d'infortunes.

Le ſage s'aime donc dans ſes enfans. C'eſt lui qu'il affectionne dans ſon ami. Il eſt bon citoyen, tendre époux, frère affectionné, fils ſoumis, parce que ce n'eſt qu'ainſi qu'il eſt en paix avec lui-même. En travaillant au bonheur de tout

ce qui l'entoure, c'eſt pour lui qu'il agit. Il ne parcourt le cercle rigoureux de ſes devoirs qu'en ſuivant le penchant qui l'entraîne. Son ſuperflu lui peſe tant qu'il connoît des indigens. Les plus grands ſacrifices l'élèvent à ſes yeux, & lui font contempler ſa propre image avec délice. S'il défend ſes foyers & tombe ſous le fer des ennemis; ſa chûte eſt douce, & ſon dernier ſoupir eſt un vœu pour la patrie. Lorſqu'il paroît renoncer à lui; c'eſt alors même qu'il s'y attache le plus fortement. En un mot, il ſe déteſte vil, & ne ſait ſe chérir que grand & magnanime.

Ah! s'il donnoit jamais accès à l'Egoïſme! S'il laiſſoit remplacer dans ſon ame cet amour éclairé de lui-même! Inſenſé! ſerois-tu las de ton bien-être? L'Egoïſme! C'en

eſt fait, il n'y a plus pour toi, ni enfans, ni épouſe, ni amis, ni parens, ni patrie. Un *moi* morne & funeſte a tout détruit. L'Egoïſme a fait de ton cœur un déſert. Il s'y eſt ſubſtitué à toutes ces douces affections qui le vivifioient. Malheureux! je friſſonne pour toi, tu reſtes ſeul dans la nature. Les ſpectres hideux du vice errent autour de toi ſous des formes qui te ſéduiſent. O ſolitude effrayante! une nuit profonde en remplit la vaſte enceinte. Les lueurs menſongeres du plaiſir y brillent çà & là: tu les pourſuis en vain; elles t'échappent & redoublent en s'évanouiſſant l'horreur des ténèbres qui t'environnent.

Juſqu'ici l'Egoïſme eſt un état d'apathie: mais à cette langueur de l'ame ſuccède ſouvent une

affreuse sensibilité ; & c'est le dernier terme où puisse parvenir l'affection dépravée de l'homme pour lui-même. Le désespoir d'atteindre au bonheur, rend bientôt l'Egoïste ennemi de celui de ses semblables ; & l'envie est un de ses caractères le plus commun. L'ordre des affections de l'ame se renverse. La joie & le chagrin se déplacent ; & changeant de moteurs, se trouvent en contradiction avec leurs causes naturelles. L'Egoïsme devient la détestable joie des misères de nos semblables, & l'odieuse affliction de leur bien-être. Il est alors une passion de soi qui ne se nourrit que de désastres & de revers. Ne cherchez plus le visage serein du Sage, son front radieux a disparu. Incliné maintenant vers la terre, le tourment de la félicité

d'autrui l'a sillonné avant le tems & l'a teint de sa couleur livide. Que sont devenus ces yeux qui par leur éclat refléchissoient l'allégresse publique ? Elle se peint encore dans ceux de l'Egoïste ; mais ce n'est que par la tristesse dont elle les obscurcit. Leurs globes sombres & saillans promènent du fonds de l'antre que l'envie leur a creusé, des regards douloureux & sinistres sur les images de la joie & du bonheur.

J'entends l'horrible vœu de son ame. Je l'entends s'écrier sourdement au-dedans de lui-même. » Que ne puis-je à l'instant de ma mort, éteignant le soleil comme j'éteins mon flambeau quand je me couche, plonger ainsi d'un seul coup dans la nuit du tombeau toute la race humaine « !

Tels sont les fruits funestes de

l'amour dépravé de l'homme pour lui-même : flamme impure & réprouvée par la nature. Cependant nous murmurons contre elle. Comblés de ses faveurs, nous oublions tout ce qu'elle a fait pour nous ; nous l'accusons. Rentrons un moment en nous-mêmes : recueillons-nous ; & dans le silence des passions écoutons sa voix. Elle nous crie de toutes parts.

» O homme ! si je t'avois donné l'amour que tu te portes pour le concentrer sur toi seul, & le goût de la félicité pour ne la trouver qu'en toi-même, je t'aurois fait un être isolé, indépendant : mais je t'ai associé des êtres de ton espèce, pour les servir, pour mériter en retour leur bienveillance, leurs secours & leurs soins. C'est sur tes be-

ſoins ; c'eſt ſur ta dépendance que j'ai élevé l'édifice de tes proſpérités. C'eſt ſur ta dépendance que j'ai fondé le plus noble uſage de ta liberté : celle de faire le bien pour goûter le bonheur. Je n'ai multiplié au tour de toi tant d'intéreſſantes relations, je ne t'ai environné de tant de liens, que pour te dérober à toi-même. Je ne t'ai ſoumis à tes ſemblables, que pour te donner le plus beau des Empires ; pour commander à tes paſſions & regner ſur toi-même. Réduit à toi ſeul, tu n'es rien. Tu n'es grand que par tes forces réunies, & heureux que par l'union qui te fait grand. Tu cherches le plaiſir & il fuit loin de toi. Tu le cherches à travers les obſtacles que t'oppoſent le trouble & les remords.

Eh ! laiſſe treſſaillir tes entrailles ! verſe une larme ſur cet infortuné ! Elle te vaudra une jouiſſance & te ne coûtera aucun remords. Il te tend des mains ſuppliantes. Pourquoi te réſiſtes-tu. Eh ! céde à la pitié ! Il eſt des malheureux ! & tu te plains de l'être !

Les paſſions ſont autant de reſſorts dont j'ai armé ton ame pour la préſerver de la langueur & de l'ennui. J'ai chargé la haîne, l'ingratitude, l'envie, la colère, de t'affliger de mille ſenſations douloureuſes. J'ai ordonné à l'amitié, à l'amour paternel, à la piété filiale, à la reconnoiſſance, de faire couler dans tes veines le baume délicieux de la tendreſſe & de la joie. Tous tes vices ſont des ſupplices. Tous tes plaiſirs ſont des vertus «.



MÉDITATION SECONDE.

De l'Egoïſme conſidéré dans ſes effets extérieurs ſelon l'acception vague & l'idée confuſe qu'y attachent la plupart des hommes.

SECTION PREMIERE.

QU'EST-CE que l'Egoïſme? C'eſt un aſpect du *moi* humain dont les traits jadis fortement prononcés ſe montroient à découvert. (1) Ces traits s'enfoncent

(1) On connoît la franchiſe de l'Egoïſme des Héros d'Homère, leur Jactance, à quel point ils ſont ouvertement pleins d'eux-mêmes & avec quelle force ils font céder toutes les conſidérations de pitié, d'humanité, à leur intérêt particulier, leur orgueil & leur vengeance. Mais ſans re-

dans l'obſcurité à meſure qu'on s'éloigne de l'enfance des ſocié-

---

monter ſi haut, je prends Rome dans les beaux jours de la République. On y voit l'Egoïſme marcher tête levée. Si je choiſiſſois pour exemple Marius, Céſar, Clodius, Catilina, Cethegus & quelques autres, on m'objecteroit avec raiſon que deux ou trois ambitieux & une poignée d'hommes perdus & décriés ne forment point les Mœurs publiques d'une Nation. Je citerai donc en preuve les perſonnages les plus eſtimés de la République, Cicéron, Hortenſius, &c. J'y vois Hortenſius calculant ſur l'or ou le crédit de Verrès, prendre ouvertement ſa défenſe, plaider pour un ſcélérat reconnu, & employer ſes talents à protéger le crime & à le faire abſoudre. J'y vois Cicéron, dans ſes Lettres à ſon ami Atticus, qui ne condamne pas Macer coupable du crime de concuſſion, parce qu'il eſt coupable : c'eſt encore pour lui une affaire de calcul. Il convient mieux à ſes intérêts de capter la bienveillance du peuple en perdant Macer, qu'il ne lui convient de

tés. Des voiles de toutes couleurs les dérobent maintenant

---

s'étayer du crédit de Macer en le ſauvant.

Il ne ſeroit pas difficile pour avoir un Tableau de comparaiſon aſſez fidèle, entre l'Egoïſme des Anciens & le nôtre, d'imaginer la Lettre qu'un Egoïſte, dans les diſpoſitions de Cicéron, écriroit aujourd'hui à ſon Atticus. Il lui diroit : *Macer étoit coupable, j'ai dû le condamner. Il a cherché à me gagner. Il a fait briller à mes yeux ſes grandes alliances, les appuis conſidérables qu'il pouvoit me donner : mais je les ai fermés ſur ſon crédit pour ne voir que ſon crime.* Il ſe garderoit bien de révéler auſſi naïvement que Cicéron ſon vrai motif.

Ces vertueux Romains; livrés au culte excluſif de leur intérêt perſonnel, paroiſſoient ſe jouer également & ouvertement de l'innocence, du crime & de la vertu. Dans un moment où la colere fait ſortir de ſon ame la vérité, écoutez Cicéron, apoſtropher ainſi Numatius qu'il avoit autrefois défendu & ſauvé : *Tu n'étois pas innocent. Mon art en voilant tes forfaits, les a dérobés au regard*

à la

à la vue, & des ombres épaisses en défendent au fond du cœur

---

de tes Juges. (Voyez Plutarque, Vie de Cicéron.) Il écrit à Atticus, que les crimes de Catilina sont plus clairs que le jour, & dans la Lettre suivante il se prépare à le défendre, dans l'espérance qu'il pourra l'engager à s'entendre avec lui dans leur poursuite commune du Consulat. Cicéron si connu pour avoir délivré Rome des fureurs de ce monstre, qui doit à cette délivrance la plus brillante portion de sa renommée, & le beau nom de Père & de Sauveur de la Patrie : Cicéron à la veille de plaider pour Catilina ! Mais il vouloit, à quelque prix que ce fût, s'élever & parvenir au timon des affaires publiques. Une fois Consul, il s'agissoit d'illustrer, d'éterniser son administration : ce même Catilina se présente à lui, il le parcourt avidement, & d'un coup-d'œil il voit ce qu'une telle proie peut valoir à son génie & à sa gloire personnelle. Ce long tissu de crimes aura bien de la peine à lui paroître affreux lorsqu'il le rapproche de la trame superbe dont il va

l'entrée à la lumière. Cet aspect n'est plus qu'une idée fugitive, un Protée qui échappe lorf-

---

les envelopper. L'amour propre enfle voluptueusement son cœur, son sang bouillonne de plaisir & sa tête s'allume. Il voit en germe dans les forfaits de Catilina les beautés neuves & hardies de ses immortelles Oraisons, & les grands mouvemens de l'Eloquence mâle & sublime que ces forfaits vont lui donner l'occasion de déployer. Il calcule sur Catilina comme sur Macer.

L'on peut conclure de ces faits que telles étoient les mœurs publiques à Rome, que lorsqu'il convenoit à l'intérêt particulier d'un personnage de commettre des actions réputées infâmes parmi nous, on le pouvoit sans craindre les flétrissures d'une opinion qui n'y existoit pas. C'étoit comme un droit acquis à la carrière des honneurs. Personne ne pouvoit y trouver à redire, parce que tout Romain en eût usé de même en pareille conjoncture. (*Ceci est tiré de la Méditation sur l'opinion chez les anciens & les modernes.*)

qu'on le croit ſaiſir. Adroit dans ſes déguiſemens, l'Egoïſme emprunte tous les maſques. Comment le reconnoître caché ſous l'intérêt de l'Etat ou de la Religion ? ſous la gloire ou la crainte de Dieu ? ſous les voiles ſpécieux du bien public, d'amour de la liberté, d'affection pour la Patrie, & juſques ſous le manteau de bienveillance univerſelle qu'il a ſurpris à la Philoſophie moderne ? Pour s'occuper de ſoi avec plus de ſécurité, on médite aujourd'hui ſur des rapports généraux qui n'engagent à rien ; & pour ſe diſpenſer de donner dans ſon cœur une place à ſon ami, à ſes enfans, à ſes Concitoyens, on y loge l'univers.

L'Egoïſme eſt un poiſon ſubtil que l'or exalte, que le luxe,

& la molleſſe développent rapidement, & qui s'échappant de toutes les paſſions factices, pénètre dans le cœur, le déprave & le durcit. Tous les vices de l'humanité recèlent de ce venin une portion plus ou moins grande. Il répand à la ſuperficie du cœur un froid de glace pour les malheurs d'autrui, pendant qu'il en embraſe l'intérieur des feux terribles de la cupidité. Tels ces volcans recouverts de neiges & de frimats juſques à leurs ſommets.

L'envie & l'ambition qui ſe déteſtent & ne peuvent ſe quitter, marchent à ſa ſuite. Il eſt le lien qui les unit. Elles tiennent ſous ſes ordres & diſpenſent à ſon gré les paſſions orageuſes. Elles excitent les tempêtes, qui de tout tems ont pro-

duit les crimes & les malheurs du monde. L'ambition s'irrite de ce que lui diſpute l'envie; & l'envie s'afflige de ce que lui ravit l'ambition. L'ambition n'eſt que l'envie active & audacieuſe, & l'envie une ambition négative, impuiſſante & paſſive.

Selon que l'Egoïſme penche vers l'une ou l'autre de ces paſſions, ſa marche eſt éclatante ou ſourde; il imprime de grands mouvemens ou il en reçoit de douloureux & les tranſmet inſidieuſement. Il porte ſes coups dans les ténèbres, ou il opere à découvert les calamités du genre humain. Il eſt tantôt la haine de la proſpérité d'autrui, & tantôt un amour effréné de ſoi-même qu'aucun excès n'étonne. Il eſt, ou une flamme dévo-

rante qui brûle & deſsèche la racine de toutes les vertus, ou un ſoufle glacé qui les tue. En un mot, il eſt le mobile ſecret de toutes les actions qui n'ont pas la vertu pour motif.

C'eſt lui qui fait les *ſecrets* : il en a inventé le mot. C'eſt lui qui a retardé les progrès de l'Art de guérir, en convertiſſant à ſon profit particulier des découvertes & des obſervations que l'humanité ſe fût empreſſée de répandre.

C'eſt lui qui tient la balance dans laquelle le Médecin pèſe les deſtinées de ſes malades avec ſes opinions, & où le poids de la vie d'un homme ſe trouve quelquefois ſi léger, auprès de celui d'un jugement qu'il a porté lorſqu'il eſt conteſté par des rivaux (1).

(1) Long-tems après avoir écrit ceci, j'ai

C'est lui qui double d'airain les entrailles de ces meres dénaturées, lorsque craignant pour leurs plaisirs ou pour leurs charmes, elles repoussent de ce sein dont elles sont idolâtres, la bouche de l'enfant nouveau né qui le cherche.

---

eu besoin moi-même des secours de la Médecine. Je ne saurois assez rendre justice au savoir, à la probité & à la délicatesse des Médecins de Paris que j'ai çu occasion de consulter. Il en est un sur-tout Philosophe & Géomètre, planant au-dessus de son Art : je l'ai vu, avec ce noble désintéressement des grandes ames, repousser mon or comme une insulte, ne vouloir se payer d'une excellente & lumineuse Consultation, qu'en m'enrichissant de nouvelles lumières & qu'en me faisant don d'un Ouvrage précieux sur l'homme, auquel on n'a peut-être désiré un peu plus de clarté, que parce que la foiblesse de nos têtes n'a pu en digérer toute la profondeur.

C'eſt lui qui ſourit au célibat : ce fléau deſtructeur de l'union des époux & de la population : au célibat, qui, conſacré par le libertinage & la luxure donne à l'Etat des Citoyens ſans nom ; ou groſſit le dépôt de ces enfans de la lubricité perdus pour le public, & qui ne paroiſſent un moment à la vie que pour y expier par la douleur la ſouillure de leur origine.

C'eſt lui qui ceint d'un triple acier le cœur de cet Adminiſtrateur infidèle de vivres ou d'hopitaux, qui calcule le nombre & la variété des jouiſſances qu'il peut fonder ſur les ſouffrances & la diſette : qui lui ſuggere ces altérations & ces fraudes qui doivent redoubler les fureurs de l'épidémie & moiſſonner plus d'hommes que le fer de l'ennemi.

Du milieu de ces épargnes homicides s'élèvent les ordres d'Architecture qui décorent sa demeure brillante. L'Inanition, le Marasme & la Fièvre en ont creusé les fondemens, & assis les socles du portique sur les ossemens des Citoyens que sa cupidité a précipité avant le tems dans la nuit du trépas.

C'est de lui que ce Ministre, qui, pour se rendre nécessaire & incliner sur sa personne les regards de son Maître, vient de conseiller une guerre inutile ou injuste, emprunte cet œil sec avec lequel il contemple le spectacle des miseres humaines que son intérêt personnel va faire naître. Cette dépêche qu'il va signer, qui va porter le signal des larmes de la veuve & des cris de l'orphelin: qu'est-elle,

qu'un arrêt de mort prononcé contre une foule d'innocens ? Qu'eſt-elle, que cent mille victimes immolées au *moi* d'un ſeul homme ? Et nous reculons d'effroi & nos cheveux ſe hériſſent, lorſqu'on nous parle de ces Dieux avides de ſang & de ces affreux autels, où des peuples, dans leur pieuſe & ſtupide ſimplicité ont entraîné, malgré leur réſiſtance & leurs gémiſſemens, une Vierge arrachée des bras de ſa mère ou un fils premier né! Et nous ne ſongeons pas que nous portons au-dedans de nous-mêmes une Divinité plus féroce cent fois; & que le plus ſanguinaire des cultes eſt celui de ce *moi* terrible, offert par l'Egoïſme à notre idolatrie.

C'eſt à lui que ſont dédiés ces Temples dont le nombre

s'accroît chaque jour, & où l'opulence ſuſpend au col des Nymphes qui les deſſervent, les dépouilles opimes, conquiſes, non ſur les ennemis de l'Etat, mais ſur les enfans de la Patrie. Edifices modeſtes autrefois, conſacrés au plaiſir, & maintenant à la vanité & à l'ennui. C'eſt-là, que, par une conceſſion récente, ces Nymphes devenues Prêtreſſes de la Mode, en prononcent du haut de leurs balcons les oracles à la Cour, à la Ville & à l'Europe. C'eſt-là que le panache qui ombrage leurs têtes, plus terrible que celui du caſque d'Hector, épouvante les tendres rejettons d'une union légitime & les fait fuir & ſe cacher dans le ſein des mères déſolées. C'eſt-là que le célibataire va perdre de vué la femme qu'il doit pren-

dre, & l'homme marié la femme qu'il a prise. Une seule Prêtresse y absorbe souvent le revenu de plusieurs terres. De riches patrimoines s'y changent en chiffons sous les doigts de la Mode. Elle y est sans cesse occupée à contourner de cent façons bisarres des cheveux, des gases & des plumes. Elle courbe les têtes sous le joug de la futilité, ne donne à tout qu'une existence éphémère & frivole, sourit au vieux nom de Patrie, trouve antique ce qui passe le mois, & rapetissant l'ame, ne connoît rien de grand que le Bonnet du jour.

O Egoïste! c'est envain que s'avancent au-devant de toi tes enfans précédés de leur mère, pleine de modestie & d'appas. C'est envain qu'ils t'entourent &

te preffent de leurs bras réunis. Ils ne fentiront point palpiter ton fein. Ils ne liront point dans le cryftal humide de tes yeux attendris l'émotion qu'ils te caufent. Tu ne connus jamais, ni les tendres étreintes, ni ce frémiffement délicieux, avant-coureur des douces larmes. Le faint nom d'époufe ne réveille en toi que les idées de richeffe & de rentes, & une femme n'eft pour toi qu'une dot. Ce n'eft pas le Citoyen utile, ni le foutien de la Patrie que tu vois dans ton fils : tu ne le confidéres que comme le véhicule de ton orgueil, & le moyen de perpétuer la vanité de ton nom.

C'eft l'Egoïfme qui fe plaît aux moyens ténébreux d'une adminiftration compliquée, & qui redoute autant dans l'Admi-

niſtrateur la probité qui éclaire que le génie qui ſimplifie. C'eſt lui qui tremble au nom ſeul d'un Miniſtre intègre & déſintéreſſé. Le mot qui flatte le plus ſon oreille eſt celui de privilége excluſif après celui de monopole. Il vit d'abus, il en craint les réformes; & toujours prêt à favoriſer les opérations nuiſibles au grand nombre, utiles au petit, c'eſt par lui que s'établiſſent ces proportions ſi exactes entre les obſtacles que rencontre un projet & la grandeur du bien qu'il doit produire.

Ce n'eſt pas toi qui inſpira l'illuſtre Evêque de Cambray. On le ſent. La vertu ſeule a pu dicter le Télémaque. Elle y tranſpire à chaque page comme une douce roſée qui s'inſinue dans

le cœur & le pénètre. Peut-être entras-tu pour quelque chose dans les écrits que publia contre lui un Prélat célèbre & supérieur par son orthodoxie. Du moins faut-il regarder comme un des malheurs de sa vie, que ce grand défenseur de la Foi ait pu persécuter ou haïr le plus touchant des Apôtres de la vertu.

Tu es le démon qui agita ces Ecrivains plus célèbres que grands, dont les Ouvrages respirent la passion, la haine, la partialité & la licence.

Ce n'est pas toi qui rassembla les traits épars & les membres dispersés de ces morts illustres qui ont éclairé l'univers ou servi leur patrie. Quelle Divinité propice les anima & leur souffla la vie une seconde fois? Ils respirent

encore dans les images auguſtes qu'un Philoſophe façonna pour l'admiration de la poſtérité. Le ſecret d'animer ſes modèles ne périt point avec Pygmalion. La vertu le réſervoit au Sage qui modéla Deſcartes, Marc-Aurèle & Sully.

Ce n'eſt pas toi qui donna l'impulſion à ce génie univerſel, que ceux qui le liſent admirent, & ne connoiſſent qu'à demi s'ils ne l'ont point entendu. Dont la converſation a fait naître plus d'un Ouvrage eſtimable. Toujours prêt à ſe dépouiller en faveur de tous ceux qui eurent recours à lui, d'une foule d'idées grandes, neuves & fortes, qu'il ſema avec plus de profuſion encore dans ſes entretiens que dans ſes écrits. Eſprit vaſte & fécond, s'enrichiſ-

ſant de ſa dépenſe, il ſçut allier les hautes ſpéculations de la métaphyſique au touchant déſordre d'une tête pleine de feu, d'images, & d'un cœur qui déborde de ſentimens affectueux & de bonhommie. Entouſiaſte de l'honnête & du beau, il écrivit ſur la vertu comme on doit s'en entretenir dans le Ciel. Il vivra par ſes Ouvrages & par une tradition peut-être ſupérieure ; & il réunira, dans le nom qu'il laiſſera après lui, la gloire d'avoir écrit comme Pythagore ou Platon, & d'avoir converſé comme Socrate.

Il eſt de cet homme célèbre une particularité que je ne dois point paſſer ſous ſilence ; c'eſt que ſa tête, comme ces globes de verre pleins d'eau à travers leſquels les enfans croient

voir un cétacée dans une mouche, eut la propriété de grossir beaucoup les objets. Aussi eut-il le bonheur rare de n'avoir pour amis que des grands Hommes. C'est que nous fûmes presque tous (car je me mets du nombre) le produit de son imagination.

Ce n'est pas toi qui guida dans sa glorieuse carrière, ce Philosophe doux, modeste & bienfaisant : de tous les modernes celui qui mérita le mieux ce nom. Ses contemporains virent avec admiration renaître en lui les trois caractères de la Philosophie antique, la Géométrie, la Musique & l'Eloquence. Il fut en Géométrie le rival d'Archimède, l'émule & le successeur de Newton. Il donna de l'Eloquence, l'exemple & le précepte :

fit paſſer dans ſa langue les profondeurs du Latin de Tacite; & en rendant intelligible par la clarté de ſon génie ce qui ne l'étoit pas, il devint le créateur des découvertes de Rameau. D'une plume rapide, il traça l'eſquiſſe impoſante des connoiſſances humaines. Il en diſpoſa les divers objets & les grouppa dans un ordre lumineux. Il en développa la chaîne immenſe, & d'une main sûre & hardie, il en ſuſpendit le tableau à nos regards enchantés. Il hérita de la touche précieuſe & familière de Plutarque. Il ſçut lire à la fois dans les Aſtres & dans le cœur humain, & ſe délaſſer de calculer & de décrire les ellipſes céleſtes pour crayonner les Hommes. L'amour-propre diſ-

pose à l'ingratitude. L'on se souvient le moins qu'on peut de tout ce qui s'élève au-dessus de la médiocrité. Les talens, les vertus s'effacent promptement de la mémoire des hommes. C'est au génie à les sauver de l'oubli. Il en fixe les traits fugitifs dans des éloges immortels. Personne ne s'acquitta de cet emploi pieux avec plus de grace & plus d'aménité que lui. Mais s'il fut flatteur de s'illustrer assez pour figurer dans ces éloges, il fut plus doux encore de vivre son ami. On put se consoler de ne pas lui survivre. Ses amis en mourant reçurent quelquefois de lui plus que ce qu'ils perdoient. Plus d'un d'entr'eux dut à la sensibilité de son ame ou au prestige de son art, de ne cesser

de vivre que pour commencer d'exister.

C'est toi qui t'oppose au progrès des connoissances. C'est toi qui fait les sophistes & engage tant de disputes, où la vanité du motif est toujours couverte du prétexte de la vérité. C'est toi qui divisant deux célèbres Philosophes de l'Antiquité, épaississoit le nuage sur la fameuse question du souverain bien. L'austérité de la volupté d'Epicure se rapprochoit beaucoup des charmes de la vertu de Zenon, il ne s'agissoit que de s'entendre & l'on eût été d'accord. Mais que seroient devenues & la gloire des Chefs & l'honneur de chacune des Sectes ? Toutes les opinions brillantes, tous les paradoxes pi-

quans fondés ſur cette diverſité trompeuſe de ſens que préſentent des mots différens ſe ſeroient évanouis !





SECTION SECONDE.

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor. Virg.

LORSQUE tu sors des replis ténébreux du cœur où tu te caches pour te montrer au-dehors ; ce n'est pas à la gloire que tu aspires, c'est à la célébrité. La gloire est l'auréole de la vertu, tu ne pourrois y toucher sans la ternir. La vertu suit le bien, tu cours après le bruit.

Quelquefois ta laideur disparoît sous la magie d'un pinceau brillant, & plus d'un Ecrivain a sçu te prêter la physionomie de la vertu, son langage ingénu & ses tendres accens & sa touchante humanité. En cet état tu

ſollicites nos hommages, & nous te les devons. Réprimons un œil profane. Honorons les talens. Le Ciel a ſes remords pour en vanger l'abus. L'hypocrite n'eſt point ſoumis à la juſtice humaine, il ne relève que du Ciel. Mais ſi enflé de tes ſuccès, fier de tes avantages, tu dédaignes d'aſſervir tes traits au moule incommode d'un maſque, & qu'au lieu de le porter ſur ton viſage tu le ſuſpendes à ta plume ou le tiennes à la main, qui pourroit te méconnoître ? Alors tu diſtilleras à la fois le miel & le poiſon. Des écrits eſtimables & licentieux couleront pêle-mêle de ta plume féconde. Tu voudras dominer ſur ton ſiècle, lui donner toutes tes impreſſions, occuper ſeul les cent bouches de la Renommée & régner

gner ſans rivaux. Tu te croiras l'unique foyer de lumière & du goût. Tu prétendras qu'aucune tête humaine ne peut étinceler de quelque feu, qu'en le tenant de toi par communication. Les Ecrivains de ton tems ne ſeront que les conducteurs de ton génie. Tu ne ſouriras à leurs Ouvrages que comme à des effets que tu produis. Leurs talens ne ſeront avoués par toi que comme les ſurabondances du tien, & l'hommage que tu rendras au mérite d'autrui ne ſera que le déguiſement de celui que tu rends au tien même. Tu déteſteras les hommes profonds. Tu pâliras à la vue d'un Géomètre. Tu parleras de tolérance & ſeras un tyran. Malheur à l'imprudent qui oſera heurter tes opinions. Si ſon étoile ne l'a

fait qu'homme de bien, il eſt perdu. Des traits aigus vont le percer. La ſanglante ironie va le couvrir de ridicule aux yeux d'un peuple délicat & frivole, que la diſcuſſion fatigue, que les formes ſéduiſent, que le fonds touche peu & devant qui l'on trouva toujours grace quand on ſut l'amuſer. Trop ſouvent l'Eloquence a raiſon & la Sottiſe a tort. Trop ſouvent les dons du génie couvrent & les vices du cœur & les honteux penchans. C'eſt ainſi que le crime obſcur expire ſous la barre flétriſſante de l'exécuteur, tandis que quelquefois un forfait éclatant fait s'élever juſqu'à l'Apothéoſe.

O Egoïſte ! ta ſenſibilité n'eſt que factice, tes émotions ſont dans ta tête. Tu meſures tes mouvemens ſur leurs degrés

d'utilité. Tu calcules tout, l'estime, le respect, l'amitié & jusqu'à tes amours. Tu places à intérêts tes soins & tes assiduités, & ton cœur gouverné par Barême se répand s'ouvre ou se ferme au gré de tes combinaisons secrètes. Tu suis le vent de la faveur. Semblable au peuple d'Athènes corrompu, avili, tu renverses ou relèves les statues que tu décernes au gré de la victoire & de l'évènement; & prosterné au pied de l'idole du jour, prostituant bassement tes éloges, pour toi le grand Homme d'Etat fut toujours l'homme en place.

Considére cette portion touchante du genre humain, cet âge heureux qui fut le nôtre, que nous brûlons de franchir & dont les joies pures nous fuyent

avec son innocence, à mesure que les années nous en éloignent. Vois ces enfans si favorisés de la nature, si chagrinés par nos institutions. Ils sont à tes genoux. Ils te demandent grace pour leur libérateur. Pourquoi les repousses-tu ? Je t'entends. L'éloquence que ce généreux défenseur déploya te blesse. L'estime qu'il obtint t'importune. Il te toucheroit davantage s'il n'eût jamais ému personne. L'Egoïsme pardonne tout, hors le génie & la vertu.

L'Egoïsme parcourt tous les rangs de la société. Il en est le fléau. On l'y rencontre à chaque pas précédé de l'envie. Il y dresse des embûches à la vertu. Il y persécute sourdement les talens. Il va rodant sans cesse, pour épier les premieres lueurs du mérite &

l'étouffer à ſa naiſſance. Il garde tous les paſſages qui mènent à la fortune & à la gloire. Il en sème toutes les avenues de piéges & d'écueils. Ce cri de douleur que le ſuccès arrache à l'amour-propre, c'eſt dans ſon ame qu'il retentit.

Etranger aux misères d'autrui, ſourd aux gémiſſemens de l'infortune, où prendra-t-il ce feu ſacré, qui, ſous la garde de l'immortalité même, anime les écrits deſtinés à ne s'éteindre jamais? Il s'abuſe s'il croit pouvoir y ſuppléer par ces phoſphores & ces feux ſans chaleur qu'il tire au beſoin de l'imagination. En tournant autour de ce cœur iſolé qui ne bat que pour lui; il pourra, j'en conviens, faire *crépiter* ſa proſe, pétiller une Epigramme, étinceler la pointe

d'un bon mot, ou jaillir au bout de ses sarcasmes quelques traits de lumière. Tels ces feux de Cabinets qu'une boule frottée fait naître pour amuser des enfans & des femmes. Les émotions qu'il cause ne sont que des piquûres. Quand il parle d'humanité, il peut avec art électriser son ame, il n'appartient qu'à la vertu de l'embraser.

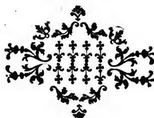
Les lueurs du bel-esprit, les bluettes d'une antithèse prétendroient-elles à l'honneur d'être le flambeau d'un siècle ? On ne les trouve point dans tes écrits, ô Chantre immortel d'Héloïse ! Tu brilles, mais c'est d'un feu céleste. Tes paroles sont autant d'explosions. Tu rappelles à la vie la vertu expirante. Si tu poursuis le vice, tes éclairs font pâlir le méchant, & le coup qui

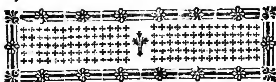
les ſuit tombe & va foudroyer l'iniquité dans le cœur de l'homme coupable. Quelle eſt la cauſe du charme inconcevable qu'on goûte en te liſant? Pourquoi cette larme toujours prête à s'échapper de nos yeux ? Où prends-tu ces ſoupirs qui nous oppreſſent ? Où réſide en toi le foyer de tant d'expreſſions brûlantes ? Dans un cœur ſenſible & vivement ému. C'eſt delà que tu troubles & agites le nôtre ; que tu diſtribues à ton gré la chaleur qui le dilate, ou la détreſſe qui le reſſerre ; que tu te rends maître abſolu de tous ſes mouvemens ; que tu précipites ou ſuſpends notre haleine, comme le Dieu des mers ſoulève ou appaiſe les flots.

Une belle action couverte des ombres du ſilence n'a plus de goût pour l'Egoïſte. Le ſilence

l'effraie & glace au-dedans de lui-même un généreux deffein. Cependant il défendra des opprimés connus. Il sèmera des bienfaits publiés. Il tendra à l'indigence des fecours apperçus. Il faifira avidement comme de bonnes fortunes de renommée les occafions de s'illuftrer dans des caufes d'éclat. Il emploiera les menées, la cabale & l'intrigue pour parvenir au Confulat; mais il fauvera Rome. Il peut donc quelquefois mériter notre eftime & nous forcer à la reconnoiffance. Eteignons alors le flambeau qui éclaireroit au fond de l'ame la turpitude du mobile. Imitons le fils refpectueux de Noé & détournant la vue, jettons un voile indulgent fur la nudité des premiers refforts. Adorons les effets d'un principe

vicieux & rendons hommage à l'homme qui fait le bien sans nous ęnquérir jamais de ses motifs.





DU MOI HUMAIN,

OU

DE L'ÉGOISME

ET

DE LA VERTU.

POINT DE VUE POLITIQUE.

FRAGMENS

Extraits de ce point de vue.

PREMIER FRAGMENT.

LES liens fociaux qui uniffent les membres d'un même Etat entr'eux & au fol qui les a vu naî-

tre, ne reçoivent de force que du lien physique de la propriété. L'inégalité excessive des fortunes, dont l'effet est de resserrer entre les mains d'un petit nombre toutes les richesses d'une Nation, mine & détruit doublement la force d'un Etat. Elle substitue l'idée de l'or à celle de Patrie. Elle multiplie les indigens & remplace des Citoyens par des mercenaires. Elle fait de ceux-ci des êtres isolés, pour qui le premier des besoins étant de vivre, ne tiennent qu'à l'argent qui les fait subsister. La patrie du mercenaire est le pays où l'on paie le mieux. L'Etat ne peut compter sur lui. Il n'y a que la propriété qui élève l'homme au-dessus de l'instinct grossier des premiers besoins, en lui ménageant des loisirs qui annoblis-

ſent ſa raiſon. Cette propriété entretient dans ſon ame une douce chaleur qui fait éclore les vertus. C'eſt alors qu'il rend à la Patrie en force, ce qu'il reçoit d'elle en bien-être. . . . .
. . . .
. . . .

C'eſt peut-être l'opération de la politique la plus importante & la plus délicate que celle d'une juſte répartition des richeſſes. Diviſez les richeſſes. Prévenez les engorgemens de l'or. Favoriſez la libre circulation de ce fluide dangereux qui ne s'entaſſe jamais impunément ſur aucun des points de la ſurface d'un territoire. Les fortunes énormes, ſemblables à ces protubérances du corps humain qui dégénèrent en cancer, finiſſent tôt ou tard par former à l'Etat des plaies

incurables. . . . . :

. . . .

. . . .

C'eſt une certaine proportion entre les fortunes qui établit & fonde les relations & l'union ſociales. Cette proportion doit être telle, que les plus riches ne le ſoient pas aſſez pour acheter l'eſtime qui n'eſt due qu'au mérite ; & que les moins aiſés ne ſoient pas aſſez pauvres pour vendre le reſpect qui n'eſt dû qu'à la vertu Cette proportion eſt rompue auſſi-tôt que les métaux inſtitués pour être la meſure des valeurs phyſiques, le deviennent encore des valeurs morales.





DEUXIEME FRAGMENT.

Ce ne ſont ni les vices qui tiennent ſouvent aux foibleſſes de l'humanité, ni les paſſions qui en font autant la force que la foibleſſe, ni la corruption des mœurs que le luxe accompagne & détermine quelquefois. Ce ne ſont point toutes ces choſes qui portent le caractère d'incompatibilité abſolue avec le maintien de l'ordre ſocial & la paix de ſes membres. L'Egoïſme ſeul jouit de cette affreuſe prérogative. Seul, il détache le Citoyen de la Cité Seul, il le prive du bonheur qui eſt le prix de ſon union Seul, il arrête le jeu de la machine politique en affoibliſſant & détruiſant tous les reſ-

ſorts & en iſolant tous les rouages.

Nous pourrions nous diſpenſer de recourir aux preuves hiſtoriques pour étayer ce qui eſt évident par ſoi-même. Ce n'eſt pas ici une de ces hypothèſes ingénieuſes qui ne peuvent ſe ſoutenir que par les reſſources brillantes de l'imagination, & dont la lumière factice ſe promenant ſur les faits douteux de l'hiſtoire, n'en éclaire que le côté qui lui eſt favorable. C'eſt une vue philoſophique, une vérité auſtère qui réſulte néceſſairement de l'analyſe de l'Egoïſme. Si d'un coup-d'œil rapide nous paſſons en revue les Siècles & les Nations, ce ſera donc moins pour établir cette vérité que pour en préſenter des applications qui puiſſent la rendre plus inſtructive. Nous verrons l'Egoïſ-

me marquer par ſes degrés le déclin de la force dans le Gouvernement & celui de l'affection pour la Patrie dans le cœur des Citoyens; & devenir, pour l'Obſervateur attentif, le thermomètre le plus sûr qui puiſſe lui faire apprécier à travers les ſignes extérieurs de la puiſſance & du bonheur, la foibleſſe réelle d'un Empire & le malheur ſecret de ſes habitans.





TROISIEME FRAGMENT.

NOUS voyons tous les Etats du monde s'élever & décheoir, le patriotifme s'affectionner aux Républiques & déferter les Monarchies. Il eft un peuple fingulier, frivole & fage, léger à la fois & profond, qui fe joue de ces loix générales & qui met en défaut toute la fagacité de la politique. Il jouit feul du privilége glorieux de profeffer l'amour de la Patrie dans une Monarchie. Cet amour en lui fe confond avec celui de fes Monarques. Il tombe & fe relève. Il paffe tour à tour du découragement à l'héroïfme : tout dépend de fes Chefs. Docile au

mouvement que lui donnent ſes Maîtres, on le vit de tout tems rajeunir alternativement & vieillir avec eux, ſe teindre de leurs vices & ſe parer de leurs vertus. Une défaite n'eſt pour lui que le préſage d'un ſuccès. Une bataille perdue fait retrouver dans le patriotiſme & dans le zèle national de quoi remporter dix victoires. Sa deſtinée fut toujours d'abjurer l'Egoïſme dans les vertus de ſes Maîtres. C'eſt dans le cœur de ſes Rois que tout François ſe crée une Patrie ou la retrouve.





QUATRIEME FRAGMENT.

En jettant les yeux derrière nous, nous appercevons d'abord le peuple Romain ; ce peuple le plus imposant de tous. Son origine enveloppée de fables, comme tant d'autres, nous laisse appercevoir cependant, que de tous les brigands qui désoloient la terre à cette époque, ils étoient les plus sensés & les plus systématiques. Ils eurent de commun avec eux, de ne connoître d'autre droit que la force ; mais ils n'eurent pas l'absurdité de dévaster pour conquérir, de ruiner un pays pour l'asservir, & d'en exterminer les habitans pour les retenir sous le joug. Ils ne furent pas assez stupides pour se

croire plus puiſſans en régnant ſur des déſerts. Les Grecs contemporains avoient déja des qualités brillantes, des talens, de l'imagination : mais cette poignée de brigands obſcurs, groſſiers & ignorans qui fonda Rome, paroît avoir eu en partage plus de jugement que tous les Grecs enſemble pendant tout le tems de leur durée. Ils furent auſſi injuſtes que les Grecs, auſſi durs avec leurs voiſins ; mais ils furent du moins ce qu'ils vouloient : ils ſe proposèrent un but ; ils ſe firent un plan ; ils eurent une politique. Pendant que les Grecs livrés à la diſcorde & à la jalouſie s'aſſaſſinoient, s'affoibliſſoient & ſe détruiſoient mutuellement : pendant que jaloux de leur qualité de Citoyen, ils rejettoient du ſein de leurs

Cités des étranges qui auroient pu réparer leurs pertes : les Romains également injustes, mais d'une injustice plus profonde, déroboient à leurs voisins des femmes & des citoyens & le premier usage qu'ils faisoient de la victoire étoit de s'assimiler les vaincus & de s'en fortifier.....

....

....

La base du Gouvernement Romain au milieu de ses vicissitudes, a toujours été l'Egoïsme. Sa marche, ses procédés, sa politique en a tous les caractères. Mais l'Egoïsme d'une Nation toujours dangereux sans doute, n'a pas les mêmes inconvéniens que celui de ses membres. La raison en est sensible. Lorsqu'attentive à ses seuls intérêts, elle se replie sur elle-même, le point

de contact n'eſt pas unique. Il tombe ſur un *moi* collectif compoſé d'autant d'individus qu'il y a de citoyens qui peuvent être unis entre eux. Les principes iniques ſur leſquels elle ſe dirige ne ſont tels que dans leur application extérieure. Ce qui eſt Egoïſme au - dehors devient amour de ſes ſemblables au-dedans ; & il ne lui manque pour être humaine & juſte que d'être ſeule dans l'univers. Tels furent ces Romains dont le nom ſeul réveille l'admiration, le mépris, le reſpect & l'indignation. Ils s'étoient fait des dieux déteſtables qui leur ſouffroient pour leurs voiſins la violence & la rapine ; mais qui ne leur permettoient entre eux que des vertus. La religion du ſerment étoit un frein que la politique avoit em-

prunté du ciel pour contenir ces brigands dans les limites de la juſtice. C'eſt ſous l'influence de l'Egoïſme & de la vertu, de ces deux forces oppoſées & diſcordantes, que s'eſt formé ce peuple merveilleux, qui exagéra toutes les dimenſions de la nature humaine, qui en dépaſſa toutes les ſtatures & qui donna pendant plus de mille ans le ſpectacle au monde des plus grands crimes comme des plus ſublimes vertus.





CINQUIEME FRAGMENT.

L'EGOÏSME ſe renforce à meſure que l'égalité s'altère. Et lorſque l'inégalité eſt portée juſqu'à ſon dernier terme, l'Egoïſme touche au *maximum* de ſa force, comme la ſociété politique à celui de ſa foibleſſe. Car la force de l'Egoïſme particulier, & la force de la ſociété générale, ſont toujours en raiſon inverſe l'une de l'autre. Enfin, ſi l'inégalité ſociale eſt parvenue à cet excès; que de deux hommes égaux aux yeux de la nature, l'un ſoit devenu un inſecte qu'on écraſe impunément & l'autre un dieu, la dépravation & la foibleſſe ſont à leur comble. Nous ne voyons que Rome

Rome où l'Egoïsme soit monté à ce degré d'énormité : mais aussi ses simples citoyens dominoient sur les Rois comme leur cité sur l'univers. C'est alors qu'ils devinrent autant de dieux qui, réunis, eurent des temples, un culte, des sacrifices. L'arêne fut le temple, & les gladiateurs les victimes qui furent immolées à la majesté du peuple Romain. Les combats d'animaux furent dédaignés ; & le sang humain fut seul jugé digne d'être offert à ce peuple dieu qui avoit succédé au fils de Saturne dans le gouvernement de l'univers. Il prit pour ce culte effroyable une telle passion, qu'on n'obtint plus rien de lui qu'en multipliant sous ses yeux le nombre des victimes. L'on ne parvint à le fléchir que par les meur-

tres & le carnage. Rome au fort de cette frénésie sanguinaire, cesse d'être redoutable. Elle n'inspire plus que de l'horreur. Tant il est vrai que tous les êtres ne reçoivent leur force que de la place qu'ils occupent dans l'ordre de la nature. Quand les Dieux se firent hommes, ils ne laisserent voir que foiblesse & turpitude; & ces Romains, ce peuple si grand composé d'hommes, ne fut plus rien quand il fut dieu. On n'a point assez réfléchi sur tout ce que présente de monstrueux le spectacle des gladiateurs, au milieu d'une nation sensible à l'éloquence & à la poësie; polie par les arts, éclairée par ses philosophes....

....

....

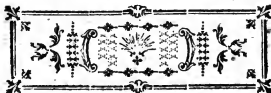
Aussi ne tarda-t-elle pas à pas-

fer de la liberté à l'esclavage. Nous verrons bientôt ces fieres divinités, descendre elles-mêmes dans l'arêne; & de l'objet d'un culte, devenir victimes à leur tour. Ces Chevaliers, ces Sénateurs superbes vont briguer l'honneur honteux de s'égorger pour le plaisir du tyran qui vient de leur donner des fers.

Si dans la suite Rome eut quelques intervalles où elle parut respirer sous quelques Princes philosophes, il semble que c'est pour ressentir plus vivement les horreurs où la replonge le tigre couronné qui succède à un sage. C'est le malheureux qu'on n'arrache à la torture que pour l'y replacer. Il eût été à souhaiter pour ce peuple féroce & sanguinaire par choix, par goût, par réflexion, que le vœu de

Caligula eût pu être exaucé. Il ſouhaitoit que le Peuple Romain n'eût qu'une tête pour la trancher d'un ſeul coup.





DU MOI HUMAIN,

OU

DE L'ÉGOISME,

ET

DE LA VERTU.

POINT DE VUE MÉTAPHYSIQUE

EXTRAIT PREMIER.

De la Méditation ſur le moi *humain & combien la recherche de ce qui conſtitue ce* moi *eſt préférable à celle des idées de* corps *& d'*ame *pour pénétrer dans le ſyſtême moral.*

L'HOMME eſt pour lui-même le plus inconcevable des miſtè-

res. Il a été considéré sous un si grand nombre de faces : il est un problême sur lequel se sont exercés tant de génies subtils & pénétrans : les solutions en sont tellement multipliées, qu'il y auroit de la témérité à se flatter de quelque succès dans de nouvelles recherches. Tout est dit sur cette matière. Tout paroît dit du moins ; & peut-être tout reste à dire. Car il semble que nous sommes destinés à connoître d'autant moins les objets qu'ils sont plus rapprochés de nous. Nous atteignons sans peine aux pleyades & à la voie lactée ; & le *moi* humain, auquel nous paroissons toucher de si près, est un âbîme dont on ne contemple point la profondeur sans frissonner. Entreprendre de saisir l'homme par ce *moi* mystérieux ; c'est l'atta-

quer par le côté le mieux gardé. C'eſt ſe jetter tout au travers des plus grandes difficultés de ce problême, dont la ſolution ſe dérobant à nos efforts, eſt peut-être réſervée aux races futures. Oui, l'obſervation & les faits me conduiſent à ſoupçonner que nous nous tourmentons beaucoup & vainement pour deviner aujourd'hui ce qui nous ſera révélé demain. Le tems, ce ſphinx ailé qui ſe joue de l'obſcurité des enigmes nous emporte rapidement vers cette ſolution enveloppée dans la nuit de l'avenir.

Mais ſi le *moi* humain hériſſé de difficultés eſt le côté de l'homme le mieux gardé, c'eſt que le reſte ſe défend de lui-même. Par ce côté, l'homme offre quelque priſe; par-tout ailleurs, il eſt inattaquable. C'eſt le plus

grand, le plus intéressant des problêmes qu'on n'a cherché à résoudre jusqu'à présent que par ses faces insolubles; & cela devoit être. Les obstacles vagues & confus que présente dans le lointain une question insoluble, effraient beaucoup moins que les difficultés réelles d'un sujet difficile, apperçues d'une vue distincte. L'imagination voit une foule d'issues dans le problême insoluble qu'elle contemple. Elle se sert de l'obscurité pour multiplier ses lueurs, & fait se ménager des jours où il n'y a que ténèbres. Semblable à ces enfans qui des deux mains pressent leurs yeux bouchés pour voir des étincelles.

Nous ne connoissons point la substance en qui le *moi* humain réside. Nous ignorons celle qui agit

ſur nos organes, & celle qui a la conſcience de cette action. Ce qui cauſe l'impreſſion & ce qui la reçoit nous eſt également inconnu ; & cependant *matière*, *ame* & *corps*, ont été de tout tems l'objet de la ſpéculation & du délire humain. Que n'a-t-on pas fait de ces ſubſtances ? On les a ſéparées. On les a réunies. On a épaiſſi l'une & ſubtiliſé l'autre. Leur exiſtence a été miſe alternativement en queſtion. On les a ſucceſſivement détruites & recréées. On s'eſt ſervi de l'une pour animer l'autre. On a privé celle-là d'étendue pour l'accorder à celle-ci, & on ne les a pas moins fait agir phyſiquement l'une ſur l'autre. Tantôt on les a ſouſtraites à toute influence immédiate & réciproque. On a fait marcher l'une à l'occaſion de

l'autre, à peu près comme les deux horloges que l'ingénieux Comus a montré long-tems aux Boulevards : & tantôt on les a dispensées de toute action, en la transportant à un agent suprême. On a donné la vie à la matière pour lui ôter le sentiment. On l'a rendue active en la privant de réflexion. Enfin, au bout de trois mille ans d'étude sur l'*ame*, le *corps* & la *matière* ; ces trois mots échauffés & couvés par les méditations de trois mille penseurs, après avoir subi les laborieuses transformations d'universaux, d'essences, d'atomes, de monades, de natures plastiques, d'entélechie, de formes substantielles, d'hylozoïsme, d'entités & d'éther, nous ont été transmis comme ils avoient été reçus. Ce ne sont

toujours pour nous que trois mots qui expriment trois choſes dont nous n'avons aucune idée diſtincte. L'une eſt un phénomène palpable dont la cauſe reſte inconnue. L'autre un phénomène inviſible qui tient à un principe ignoré, & le corps n'eſt que le phénomène incompréhenſible de l'impénétrabilité.

On s'étonne ſouvent de la lenteur extrême avec laquelle ſe ſuccèdent les découvertes & les vérités les plus ſimples ; mais lorſqu'on penſe à la multitude effroyable de volumes que les hommes ont enfanté ſur ces matières, c'eſt le contraire qui devroit ſurprendre. Si j'avois à définir l'homme moral, je l'appellerois un être intelligent, indifférent aux verités ſimples qui l'éclairent : contempteur du bon

fens qui le fert, admirateur du Charlatan qui le trompe ; ardent pour des futilités ; froid pour ce qui le touche ; avide de miracles ; paſſionné pour le merveilleux ; diſpoſé à ſe proſterner au pied de tout ce qui l'étonne & le confond, & doué de la propriété de méditer, d'écrire & de parler ſans fin ſur des matières inintelligibles.

Puiſque la Phyſique ne nous a point appris ce que c'eſt que les corps, ni la Métaphyſique ce que c'eſt que les eſprits, laiſſons pour un moment de côté & les eſprits & les corps ; & tâchons en éclairant le *moi* humain d'en tirer en retour quelque lumière. Quelque myſtérieux qu'il puiſſe nous paroître, en lui du moins, nous n'en pouvons douter, réſide le principe des mou-

vemens de l'homme. La cause, la nature & la fin de ces mouvemens nous sont aussi distinctivement connues que nous connoissons peu ce qui produit le mouvement des corps. Et lorsque la sagacité de l'esprit humain s'est élevée à la théorie de ses loix générales : lorsqu'à l'aide de quelques principes éloignés & secondaires, elle a créé en moins d'un siècle la science merveilleuse de la méchanique : le premier des arts, celui d'ordonner les mouvemens de l'ame, est encore au berceau. La Dynamique des esprits n'est pas née. Leurs mouvemens impétueux ou nuls plongent l'homme dans une fatale inertie ou l'entraînent dans les plus monstrueux écarts. Il a soumis à l'analyse l'action des corps qui l'environnent ; trouvé les pro-

portions de leur balancement ; déterminé l'effet de leur conflict ; prévu les obstacles qui changent ou modifient leur direction. Les mouvemens seuls du *moi* humain, trop lents ou trop violents, sans règle ni mesure, font le tourment de l'homme & désolent le globe qu'il habite. Ils errent encore au gré du caprice & du hasard. L'ignorance de leurs justes rapports est la source de ses miseres. Il a su se soumettre la force des Agens qui l'entourent, calculer leur ressort, estimer leur résistance. Il les dirige à son usage. Il maîtrise la nature par son génie, & gémit dans ses propres fers.

La Morale & la Politique intimement liées, ne sont & ne peuvent être que la Dynamique des

esprits, ou l'art de diriger les mouvemens de l'ame & de calculer les forces qui l'approchent ou l'éloignent du but de la félicité auquel elle tend essentiellement. L'art d'être heureux sur cette terre n'est encore qu'à son aurore. Cet art ne peut parvenir à quelque perfection sans une théorie lumineuse qui le précède, & cette théorie reste à faire. Nous sommes surchargés d'ouvrages & de traités sur la Morale, & nous n'avons pas encore une morale. Ce n'est que sur les matières obscures & contentieuses que les volumes semblent se multiplier à l'infini. J'entends par Morale, la science du bonheur de l'homme. Elle renferme deux parties ; une spéculative & une pratique. La première doit être une théorie des

mouvemens du *moi* humain ; & la feconde, l'art d'ordonner ces mouvemens & de les faire confpirer à une fin commune. D'où l'on voit que cette fcience embraffe tous les rapports de l'homme tant généraux que particuliers, & toutes les combinaifons dont fa nature d'être moral le rend fufceptible, depuis l'individu jufqu'à la grande Société univerfelle. Politique, Economie, Légiflation, ne font que des branches de cette première des Sciences fi imparfaite jufquà-préfent. Qu'eft-ce en effet que nos Economies qui divifent les Citoyens au lieu de les unir? Qu'eft-ce que nos Légiflations qui ne garantiffent point le foible de l'oppreffion & le livrent fans défenfe à la merci du fort? Qu'eft-ce que notre Politique,

que l'art de tromper le dehors pour fouler le dedans, & de placer l'utilité sur la plus fatale des illusions ? Qu'est-ce que la Police de nos Etats qui ne savent que s'entrechoquer, & où l'on ne cesse de s'égorger ? Qu'est-ce enfin que nos Morales qui font si peu d'heureux & presque point de gens de bien ? Que dirions-nous d'une science de construire des vaisseaux qui presque tous feroient naufrage en s'éloignant du Port ? Nos Morales universelles ressemblent aux Panacées de l'Empirisme qui pour vouloir guérir de tous les maux n'en guérissent aucun. Qu'on ne m'objecte point les obstacles que rencontrent dans nos passions les conseils de la Sagesse ? Les hommes n'ont qu'une passion, c'est celle d'être heu-

reux. La Morale n'a qu'un objet, c'eſt celui de les rendre tels. Ainſi les paſſions de l'homme, bien-loin d'être un obſtacle, concourent au contraire avec la Morale pour l'approcher d'un but dont il paroît s'éloigner toujours davantage. Mais le bonheur que les hommes cherchent n'eſt peut-être pas celui que la Morale leur préſente. En ce cas c'eſt ici une mépriſe. En eſt-il une plus importante à éclaircir?





EXTRAIT SECOND.

De la Méditation sur l'Egoïſme & la Vertu dans leur rapport avec la Langue & la Muſique.

LA ſcience de l'homme peut-elle être portée plus loin ? Peut-on pénétrer plus avant dans les myſtères qui environnent cet être merveilleux ? C'eſt ce que nous apprendra le tems & cette activité de l'entendement humain, nourrie & ſecondée par les découvertes en tout genre qui depuis deux cens ans ſont le prix de ſes efforts.....................
....
....

Quelle que ſoit l'obſcurité qui règne dans les connoiſſances que

nous avons de l'Antiquité : quelque ſupériorité que nous ayons ſur les anciens à tant d'égards ; il ſembleroit néanmoins que l'art de créer des hommes étoit un de leurs ſecrets perdu pour nous, & que ce ſecret tenoit à un autre, leur Muſique. Elle n'eſt plus pour nous qu'un art agréable & frivole. On ſait de quelle importance & de quelle étendue elle étoit parmi eux. Elle occupoit la Scène en même-tems quelle préſidoit au Gouvernement des Cités. Elle embraſſoit à la fois les Drames, les Mathématiques, les Loix, la Politique & la Morale. Elle étoit devenue dans leurs ſavantes mains comme un nouveau reſſort de l'ame. Elle étoit le modérateur & le régulateur des paſſions par leſquelles s'opèrent

le mouvement focial, la fucceffion des évènemens, & ce changement continuel d'apparence & de décoration, qui fait de ce monde une vafte Scène, & de fon hiftoire un grand Drame.

Les idées ne peuvent être rendues fenfibles que par des fons. En écrivant, en imprimant, l'on ne peint jamais que des fons. Et tel étoit le timbre harmonieux de leurs langues, que comme il faut néceffairement tout ramener à une langue & à fes fons, tout avoit pris parmi eux une forme lyrique. La Mufique proprement dite paroiffoit préfider à la pratique de la Morale, & la Géométrie à fa théorie. En fuivant de loin l'analogie d'une pareille diftribution, l'on pourroit en retirer de grands avantages. Par exemple, nous

verrions peut-être moins d'innocens condamnés, moins de procès imperdables perdus, si l'on ne pouvoit parvenir aux Magistratures sans avoir subi un examen sévère sur la Géométrie élémentaire. Des Juges accoutumés à la justesse rigoureuse du raisonnement se laisseroient moins souvent séduire par des sophismes captieux & des paralogismes (1). Ils trouveroient peut-être dans Euclide de quoi rendre la justice plus juste que dans le Brun &

(1) Et j'ajouterois même, se laisseroient moins souvent aveugler par leur cupidité. Le meilleur antidote que je connoisse contre le poison de la vénalité & de la corruption, est l'habitude de raisonner juste. Celui qui préfère l'or à l'estime publique, est à coup sûr un mauvais raisonneur.

Dumoulin. Et les arts de la Musique venant à l'appui d'une saine dialectique pourroient les rendre plus sensibles, plus humains, & leur apprendre à distinguer la voix de l'imposture des accens de la vérité.

Les Anciens n'admettoient point à l'étude de la Sagesse & de la Justice quiconque n'avoit pas contracté par l'étude des Mathématiques cette justesse d'esprit, ce goût de l'ordre, des proportions & des égalités, qui forme le tissu & l'essence de toutes ses parties. Une Musique ravissante venoit ensuite faire pénétrer dans le cœur les Maximes adoptées par l'entendement. Ils avoient entrelassé avec tant d'art la Religion, les Fêtes & la Politique, que l'intervalle qui les séparoit du séjour céleste, étoit

bien plus petit pour eux que pour nous. L'Athénien touchoit à un Héros & le Héros à un demi-Dieu. Enſorte que le Ciel même étoit une carrière ouverte à l'ambition d'un Grec; lorſque nous nous bornons obſcurément à coëffer la nôtre d'un mortier, à l'affubler d'une hermine, & que ſemblables encore à ces Sauvages qui ſe peignent le corps de diverſes couleurs, nous nous complaiſons à bigarrer le nôtre d'un ruban rouge ou bleu & à nous tatouer d'étoiles.

Les grands Hommes, les défenſeurs de la Patrie, étoient chantés par de jeunes beautés qui ne tendoient les mains, qui ne fixoient les yeux que ſur leurs imitateurs. Ce culte impoſant étoit rendu à la Divinité au milieu des Chef-d'œuvres de Sculpture,

Sculpture, d'Architecture & des Monumens élevés à ceux qui en avoient été l'image sur la terre. Comment dans les beaux jours de leurs institutions n'eussent-ils pas été bons, grands & humains? La vertu les subjuguoit par tous les sens.

Mais comme la Religion, les Arts, les Sciences, les Spectacles & les Temples, se trouvoient unis à la Musique prise dans son vaste sens, & que la Philosophie embrassoit tous ces objets; un Philosophe n'étoit parmi eux qu'un grand & sublime Musicien. Déja nous voyons parmi nous; ce qui est d'un bon augure; la notion de Philosophe se rapprocher un peu de la notion Antique. On commence à y faire entrer les Mathématiques & la Musique. Qui sait si cet Art isolé parmi

nous ne s'élevera pas un jour à sa première dignité? On peut l'espérer si la Philosophie lui prête ses secours & ses lumières. Le premier pas qu'il fera dans sa marche ascendante, sera de refaire nos langues & de s'y incorporer. Les prodiges & l'étendue de la Musique ancienne tiennent certainement à cette première condition, de fondre tellement ensemble la Musique & la langue, qu'on ne sache plus ce que c'est qu'une langue sans la Musique, ni la Musique sans une langue. Ils n'étoient si riches à cet égard & nous si pauvres, que parce qu'ils possédoient comme un, ce que nous ne possédons plus que comme deux. Le malheur des tems a tout éteint, & la barbarie du moyen âge a séparé pour nous

ce qui étoit indivisible chez les Anciens. La Musique & la langue sont devenues étrangères l'une à l'autre, & la réunion qui s'en est faite dans nos tems modernes a toujours été forcée, non naturelle; & il n'y a rien qui n'y paroisse. Nous ne produisons plus que de petits effets lorsqu'on les compare à ceux de la Musique ancienne, que nous ferions mieux d'étudier & de pénétrer s'il est possible, que de traiter de fabuleux..........
....
....

Un Philosophe de ce siècle a déja eu de grandes vues & proposé d'excellentes idées sur la Musique. Il est de tous les Modernes celui dont le génie universel & les talens divers le rapprochent le plus de l'acception

antique. Il est de plus un Sage; ce qui est à remarquer: car tous les Philosophes ne sont pas des Sages. On connoît, pour ne toucher que cette corde depuis Socrate jusqu'à Jean Jacques, les erreurs sur les femmes dans lesquelles peuvent tomber, sans préjudice de leur gloire, les hommes du premier mérite. Heureux celui qui sait être sage dans sa conduite comme dans ses écrits : à qui la nature a prodigué les dons du génie, sans les lui faire expier par les travers, l'inquiétude, les singularités ou le ridicule. Une grande Princesse du Nord a désigné ce Sage avant moi, & l'on ne sait qui, la démarche quelle fit pour l'attirer auprès de sa personne, loue le mieux, du Philosophe ou de la Souveraine.

L'estime du mérite étoit peut-être portée plus loin encore dans des tems que nous regardons comme barbares. Nous y voyons un des plus puissans Princes de la terre, s'excuser auprès d'un Empereur, de n'aller point lui-même le prier de lui céder un Philosophe de ses Etats; mais il lui envoya pour en tenir lieu des Ambassadeurs & de riches présens. C'est ainsi encore que dans des siècles plus reculés & plus polis, l'on voit avec moins de surprise le plus grand Philosophe de son siècle, l'élève de Socrate, recherché, caressé par des Rois. L'Ecrivain françois eut avec l'Athénien plusieurs rapports. Sa destinée fut comme lui, de charmer par le langage poli & délicat de ses Lettres & de son entretien, les Maîtres de la terre. Le Génie

& le Goût fuyant du Midi vers le Nord, fembloient malgré lui l'attirer avec eux, & le porter auffi dans une Cour qui dès longtems en fut l'afyle. Les plus grands Hommes de leur fiècle y avoient à leur tête un Sage couronné. La plupart ne font plus. L'on ne s'apperçoit pas du vuide. Le licée qu'ils formoient n'en paroît pas moins plein. Frédéric lui feul les repréfente tous. Lui feul il remplit tout entier ce licée de foixante ans de gloire & de vertu. Que j'aime à voir ce Guerrier vénérable à la tête de fes bataillons nombreux devenus invincibles par fon génie, franchir en cheveux blancs des Monts glacés inacceffibles; prodiguer fes tréfors & s'oublier lui-même pour le falut de l'Allemagne. Que j'aime à le voir,

l'humanité empreinte ſur le front, repouſſer la victoire qui l'appelle, & qui forcée de s'éloigner de lui, fuit éperdue, embarraſſée de ſes palmes & dédaignant d'en ombrager une autre tête que celle du Héros qu'elle chérit & quelle n'abandonna jamais.........................
....
....





EXTRAIT TROISIEME.

De la Méditation sur la distance ou l'Homme est de la Vertu dans son état primitif.

LA physique du corps humain ou son anatomie comparée avec celle des animaux, a donné lieu à de précieuses découvertes. Il semble qu'on auroit dû de même s'appliquer plus qu'on n'a fait à l'analyse & au rapprochement des facultés de l'homme & de la brute ; il en eût résulté une Métaphysique comparée qui eût pu faire éviter bien des méprises. Les uns, séduits par une analogie trompeuse, ont, ou rabaissé l'homme au niveau de la brute, ou élevé la brute à la

hauteur de l'homme. Les autres, tremblant pour les conséquences, ont détourné la vue de cet examen. Mais cette analogie n'est qu'un fantôme qui effraie si on le fuit & qui se dissipe si on ose le fixer. On ne s'est pas assez défié de ce rapport, ou on l'a trop redouté.

Le desir du bien-être est le seul principe de mouvement que puissent renfermer des êtres sensibles. Il reçoit le nom d'instinct dans l'animal, & dans l'homme d'intérêt personnel. Ce principe sous deux noms différens n'en est pas moins le même. Il place l'homme & la brute sur une même ligne. Tel est l'état de l'homme dans ses deux enfances; dans celle de sa vie individuelle & dans celle de sa vie collective ou sociale. Ses actions dans cet

état d'enfance ſont dépourvues de moralité. Où ſeroit-elle ? La loi n'exiſte point. Elle eſt le produit de la réflexion, & l'homme en cet état n'a point encore réfléchi. L'entendement eſt en lui une faculté inerte & paralyſée. Il eſt capable d'intelligence, mais il n'eſt point encore intelligent.

Juſqu'ici on apperçoit entre les deux eſpèces fort peu de différence, & l'animal naît, ſent, ſouffre, jouit & meurt ainſi que l'homme. Cette conformité qui de tout tems a paru accablante, me frappe au contraire de la plus vive admiration pour la Nature. Je la vois merveilleuſe dans la ſimplicité de ſes moyens, commencer l'homme comme le reptile, cacher ſon plus bel ouvrage ſous de modeſtes de-

hors, & jetter dans le sein de l'animalité les germes d'un être immortel. C'est ainsi que sur un dessein uniforme & par le même méchanisme, elle organise la foible plante qu'un printems voit s'évanouir, & l'orme vigoureux qui doit braver les siècles. C'est ainsi que l'humble apparine croît à côté du chêne robuste qui porte sa tête superbe dans les cieux.

Il est peut-être plus important qu'on ne pense d'insister sur ce premier état de l'homme. Nous l'en éleverons plus aisément au rang supérieur qui lui convient, & nous parviendrons à séparer les deux espèces avec d'autant plus de facilité, que nous les aurons d'abord mieux confondues. Pour s'assurer du chemin qu'on a fait & de celui

qui reſte à faire, il faut reconnoître le point d'où on eſt parti. L'orgueil s'irrite de ce rapport & nous égare dans nos recherches. Une première vérité méconnue nous jette dans mille erreurs. On complique ce qui eſt ſimple & l'on ne ſait plus ſur quelle baſe s'appuyer. L'on paroît oublier que le vrai moyen d'exiler une vérité du domaine de l'évidence, c'eſt de la démontrer mal. O homme! ne rougis point de cette origine. Son obſcurité ajoute à ta grandeur. Si tu devois ceſſer d'être un jour; que nous importeroit de connoître ce que tu as été?

Si ce principe uniforme d'actions alloit donner naiſſance à des effets oppoſés, il nous annonceroit de loin une grande ſéparation. Que fait l'inſtinct pour la

brute? Il assure ses pas, il calcule sa marche, & enchaîne tous ses mouvemens avec une telle précision, qu'en peu de mois il lui fait atteindre le plus haut degré de perfection & de félicité dont elle soit susceptible. L'homme au contraire sous le ressort animal de l'intérêt personnel se précipite dans les plus affreux désordres. C'est un enfant robuste, qui ne sait qu'abuser de sa force. Je le vois sortir en troupe de ses forêts, semer sur ses pas la terreur & la désolation. Le crâne de ses ennemis lui sert de coupe à ses festins. Ses jeux sont à l'envi d'arracher des cris à la douleur; & la peuplade entière, selon le sort de la guerre, hommes, femmes, enfans deviennent alternativement ou bourreaux ou patiens. Ses Divi-

nités groſſières ne ſont à ſes yeux que des bourreaux plus cruels & plus puiſſans que lui. Il verſe ſur leurs informes autels le ſang humain, & la chair des victimes appaiſe ſon odieuſe faim. Eſt-ce un charnier que ſa demeure ou le repaire d'une bête féroce? Des chevelures enſanglantées, des crânes dépouillés y tapiſſent ſa hutte, & marquent par leur nombre le degré de reſpect qui eſt dû au tigre qui l'habite. Sa vie eſt courte; elle n'eſt qu'un petit nombre de ſenſations fortes & de vives ſecouſſes. Les intervalles ſont remplis par le ſommeil ou par une veille ſtupide qui n'en diffère guères. En un mot, cette vie dont il ignore l'uſage, à laquelle il tient peu, ſe paſſe toute entière à s'enivrer, dormir, maſſacrer ſon ſemblable & digérer ſon ennemi.

Telles ſont les mœurs de cet animal furieux ou imbécille & l'agreſte enveloppe ſous laquelle ſe cachent long-tems avant qu'on puiſſe s'en douter, Julien, Deſcartes ou Leibnitz. Le voilà cet homme prétendu de la Nature, qu'on a oſé nous propoſer pour modèle & préſenter à notre admiration; cet homme ſimple, ingénu & dont la pureté primitive n'eſt point encore altérée par la contagion de nos vices rafinés & de notre corruption. Telle eſt l'incroyable manie qui porte à regretter le paſſé, ou plutôt, à fronder le préſent; que les Poëtes & quelques Philoſophes ont célébré à l'envi ce premier âge. La Poéſie a inventé pour lui les fictions de l'âge d'Or & du regne d'Aſtrée; & la Philoſophie ou plutôt le Sophiſme,

en lui associant l'innocence & la vertu, en a profané les touchantes images.

Non, ce n'est point la Philosophie qui a pu croire l'homme dans cette affreuse dégradation plus près de la Nature, que lorsque soumis à des loix, il jouit au sein des Arts & des Sciences, de tous les biens qu'elle prodigue à son intelligence & à son industrie. Son état dans ce premier âge n'est qu'une enfance prolongée jusqu'à la décrépitude. Il n'est jamais si loin de la Nature que lorsqu'il est barbare & ignorant. Ce n'est qu'en s'éclairant qu'il s'en rapproche, & qu'en étudiant ses merveilles qu'il s'élève jusqu'à elle. Sous l'influence de cet instinct farouche, l'homme est dans son berceau. Son ame est assoupie. Il ne fait que

souffrir, donner la mort, la recevoir. Il ne sent qu'un besoin, celui d'être fortement ému; & peut-être son mépris pour la douleur tient-il en partie à ce besoin. Dans ce premier âge, tant qu'une même demeure lui est commune avec les animaux; tant qu'il leur dispute sa vie ou sa pâture, il n'est qu'au second rang. L'animal le devance en perfection comme en vîtesse. Habitant des forêts, l'homme y est brut ou dans sa mine. Mais il est la carrière d'où la Nature tirera bientôt ces blocs superbes dont elle formera les Platon, les Antonins, les L'Hopital & les Henri. Comment franchira-t-il l'intervalle immense qui le sépare de la vertu?





EXTRAIT QUATRIEME.

De la Méditation sur le développement successif des facultés intellectuelles & morales de l'Homme.

O HOMME ! n'accuse point légèrement le principe de ton être. Glorifie-toi de ton intelligence; elle est le gage de ton immortalité. Mais plus tu deviendras grand à tes yeux, moins il t'appartiendra de borner la puissance ou de douter de la bonté de celui par qui tu es. Sois timide & réservé dans tes assertions. N'entreprends point sur-tout d'assigner à des effets qui peuvent n'être que passagers, une cause réelle & permanente. Le mal existe sur la terre. Ose-

rois-tu prononcer qu'il exiftera toujours? Et fi ton habitation étoit nouvelle: & fi toi-même tu n'étois fur la terre qu'un être tout récent..................
....
....

N'en doutons point, cette tendance au bien-être que nous fentons au-dedans de nous-mêmes, ne fauroit être vaine. L'homme s'agite, s'inquiète, change de fituation, fe retourne en tout fens; c'eft qu'il n'a point encore, fi j'ofe parler ainfi, rencontré le centre moral de gravité, dont la force Egoïfte l'écarte inceffamment. Il ne le trouvera que lorfque des expériences mille & mille fois répétées de race en race, lui auront enfin appris qu'il n'eft qu'une feule ligne de direction qui puiffe y aboutir, &

que cette ligne ne peut être tracée dans nos cœurs que par les mains de la bienfaisance, de la justice & de l'honnêteté.

L'homme alors même qu'il est vieux est à peine ébauché......

....

....

Un jour viendra, j'aime à le croire, ou la sombre lueur de l'Egoïsme cessera de nous égarer. Ses redoutables effervescences ne feront pas toujours de cette terre un séjour de larmes & de douleurs. Cependant si les orages qu'il excite ; si la foudre qu'il fait gronder sur nos têtes doivent précéder le jour serein de l'ordre & de la paix ; si ces fermentations sont nécessaires pour épurer la vertu & rendre son règne solide & permanent, de quoi nous plaindrions-nous?

....

....

Tout avance très - lentement pour nous, qui passons sur cette terre plus vîte que l'éclair. Lorsque tout marche avec la plus extrême rapidité pour la Nature, qui d'un coup-d'œil perce cet abîme sans fond où s'écoule le tems, & y puise les charmes sans cesse renaissans d'une éternelle jeunesse. C'est cette lenteur de nos progrès vers le bien qui a fait répéter d'âge en âge ce cri accablant, que les hommes seroient toujours ce qu'ils ont été & ce que nous les voyons. Mais ce globe fume encore de ses anciens embrâsemens. Les divers mixtes qui le composent sont à peine ordonnés entr'eux. Cependant tout prend autour de l'homme une assiète plus fixe & plus

tranquille. D'immenſes colonnes d'eau ne s'élèvent plus comme autrefois pour ſubmerger des Provinces entières. Des milliers d'hommes, livrés à la ſécurité, ne ſe voyent plus eux & leurs foyers, deſcendre tout-à-coup dans le ſein de la terre ébranlée. Ils ne voient plus cette terre que ſillonnent des torrens enflammés, ſe refermer ſur leurs têtes, leur ravir la lumière du jour & les plonger vivans dans les gouffres ténébreux de la mort. Un grand nombre de volcans ſont éteints. Les autres, du haut de leurs ſommets, ne lancent plus avec la même furie, leurs feux deſtructeurs, ſur le pâle & tremblant habitant des Campagnes...............

....

....

Non, l'homme n'eſt pas plus

destiné à produire le crime, que la terre à engloutir les Cités qui sont sur sa surface........
....
....

Nous sommes dans le tems. L'expérience nous y façonne lentement. Elle nous mène à la vertu & au bonheur, à travers les orages du vice, des forfaits & des calamités. Ainsi le mouvement & la matière ont produit dans l'espace, par les dissolutions & la ruine, l'ordre physique. Cet ordre a donné naissance au tems. Le tems à l'expérience. L'expérience à l'ordre moral. Telle paroît être la grande loi de la Nature.................
....
....

Tout ce qui existe est lancé par la force suprême dans le

champ de l'éternité, pour y subir un développement successif & s'y avancer par une progression infinie vers la perfection, cette asymptote mystérieuse, dont doivent approcher sans cesse les êtres subordonnés sans l'atteindre jamais....................
....
....

Tout se touche & s'enchaîne dans les trois Règnes. La Nature fait passer par les filières végétales & animales des substances que nous ne connoissons que par leurs effets. Ces substances d'abord se disposent à s'organiser. De l'organisation, elles tendent à s'animaliser, & s'élèvent par des degrés imperceptibles à la sensibilité. Le dernier vœu de la Nature est le sentiment & la vie. Mais l'Agent ineffable qui l'anime

l'anime & la meut, tient en ré-ſerve ce qui ſeul peut donner quelque prix au ſentiment & à la vie. C'eſt à lui qu'appartient la perfection des œuvres de la Nature. Il imprime à la vie l'auguſte ſceau de la penſée. Il colore le ſentiment des roſes du deſir & de l'eſpérance. Il l'embellit de l'aimable pudeur, l'arme des attraits de la vertu, & l'environne des ſonges de la félicité.

L'Univers eſt le laboratoire immenſe où s'exécutent inceſſamment ces transformations merveilleuſes : & le développement de l'homme ici-bas, n'eſt peut-être que l'opération d'une Chymie ſublime, occupée à diſtiller en lui, ſi j'oſe emprunter cette image, des eſprits immortels, qu'elle verſe à ſa mort dans

les vaſtes dépôts de l'éternité. Le corps ſous cette image, n'eſt plus à notre heure dernière qu'un réſidu terreux, qu'un *caput mortuum*, reſté au fond de l'alambic, & qui retourne à la terre d'où il étoit primitivement ſorti.

. . . .
. . . .
. . . .

L'intelligence ſuprême a marqué de ſon ſceau les êtres qu'elle deſtine à l'immortalité. Ce ſceau, c'eſt l'infini. . . . .

. . . .
. . . .

Notre ame eſt un temple ſacré que la main du tems reſpectera. Les ſiècles circuleront ſans ceſſe autour de lui & ne l'entameront point. Il ſera victorieux de la durée & oppoſera un front immobile aux aſſauts

des ans & des révolutions; car il renferme l'idée de l'Eternel.

Si quelque Lecteur impatient désiroit entrevoir du moins quelques élémens de la partie systématique, je lui détacherois au hasard les lignes suivantes du Point de vue Métaphysique. Elles sont en même-tems un exemple de ce j'appelle pensé & non écrit. Je les livre aux penseurs ; elles seroient inintelligibles pour d'autres. Le résultat de toutes mes Méditations & de toutes mes recherches sur ce sujet important, a toujours été, de quelque côté que je me sois tourné, que l'homme est un être immortel, infini, ou le mot d'une énigme absurde & entièrement inexplicable.





EXTRAIT CINQUIEME.

Du Point de vue Métaphyſique non écrit.

J'AI été conduit aux propoſitions ſuivantes par la ſuite de mes Méditations ſur l'Egoïſme.

Les êtres finis ſont ſous la puiſſance immédiate de l'Etre-ſuprême. L'erreur ni le malheur ne ſont pas faits pour eux. Il n'appartient qu'à l'être qui agiſſant par ſa propre puiſſance, s'élève à l'infini & ſait le contempler, de ſe tromper & d'être malheureux. L'erreur & l'infortune ſont les conditions néceſſaires, inévitables, attachées à ſa qualité d'être immortel. Car il n'eſt immortel que par l'idée;

& l'idée par essence renferme les deux *types intellectuels* de l'erreur & de la vérité, & les deux *types moraux* (1) du bien & du mal. La vérité n'est rien sans l'erreur opposée qui lui correspond : & nous ne savons ce que c'est que le bien sans le mal. Le bien & le mal, sont les deux types d'une même idée. L'idée du bien renferme dans son concept l'idée du mal ; & l'idée du mal, celle du bien. L'homme intelligent n'existe qu'à ce prix. Eteignez l'erreur, anéantissez le mal sur la terre, l'homme vous échappe à l'instant. Il ne vous reste qu'un animal infaillible,

(1) Je n'explique point à présent ce que j'entends par ces types, ainsi il est permis même aux Penseurs, de ne pas m'entendre en ce point.

guidé ou mû par le reſſort ſimple de la volupté, qui ne peut l'égarer ni l'attriſter. . . . .
. . . .
. . . .

Les alternatives perpétuelles & les balancemens de bien & de mal, de vérité & d'erreur, ſont la vie même de l'entendement. Supprimez ce balancement, ſuſpendez ces oſcillations, le jeu de l'entendement eſt détruit, le Pendule moral eſt arrêté. Il ne reſte plus de l'homme qu'une eſpece d'automate, réduit à la vie animale, & en tout ſemblable à la brute.

REMARQUE SUR L'EXTRAIT CI-DESSUS.

Il y a des caractères auxquels on peut reconnoître d'avance la ſolidité d'un ſyſtême. Ces caractères ſont la

ſimplicité, le rapport intime, & la liaiſon étroite & néceſſaire de ſes divers élémens conſtitutifs. Le ſyſtême de la Nature ou de la vérité doit briller eſſentiellement du caractère de l'unité. Il doit être tellement un, que le ſyſtême tout entier ſe reproduiſe dans chacune de ſes parties, & qu'on ne puiſſe en détacher aucune ſans l'y retrouver implicitement contenue. Un ſeul principe lumineux & fécond doit en éclairer toutes les parties & en réſoudre toutes les difficultés.

Tout mon Point de vue Métaphyſique ſe retrouve dans le peu de lignes que je viens de détacher au haſard. Elles le contiennent en germe tout entier. Le développement de ce petit nombre de propoſitions & leurs démonſtrations formeront le volume de ce Point de vue. Je crois ces propoſitions nouvelles. Je les regarde comme des vérités toutes neuves, lorſque je les

aurai démontrées. Cependant comme je n'ai point lu tout ce qui a été écrit & pensé par les hommes, & que dans la variété & la bizarerie de leurs rêves, ils ont épuisé presque toutes les combinaisons ; je ne pourrois point assurer que ces propositions n'ont jamais été avancées. Si toutefois quelques Philosophes avoient entrevu ces vérités en tout ou en partie, ce que j'ignore (du moins je ne les ai vues nulle part), leur découverte ne m'en appartiendroit pas moins. Car les vérités appartiennent à celui qui les démontre. Anaxagore & quelques autres Philosophes de l'Antiquité avoient entrevu confusément la Gravitation. Cependant personne n'en a contesté la découverte à Newton; parce qu'il a élevé cette conjecture au rang des vérités, en lui fournissant la base indestructible du calcul & de l'observation. On verra par la démonstration de ces vérités, combien la Mé-

taphyſique proprement dite, a beſoin d'être refaite. Nos Métaphyſiciens juſqu'à préſent, nous ont moins donné l'hiſtoire de l'ame que ſon Roman. Je n'en excepte ni le Sage Loke, ni le judicieux Condillac. L'un & l'autre d'ailleurs, par excès de timidité, n'en ont fait qu'une ſcience détachée; lorſqu'elle n'eſt véritablement une ſcience qu'autant qu'elle embraſſe toutes les autres & qu'elle les éclaire toutes. Je l'ai dit, ils ne ſe ſont point placés dans un point de vue aſſez élevé.





EXTRAIT SIXIEME.

Des trois Points de Vue non écrits, ſur les incertitudes de la Philoſophie.

J'AI cru ne pouvoir mieux terminer cette foible eſquiſſe de mon ouvrage qu'en expliquant ce que j'entends par ces incertitudes, le voici.

1. On n'eſt point d'accord ſur les fondemens de la morale 1), de l'obligation & du droit. Chacun met en avant les ſiens & les fait valoir de ſon mieux. Mêmes incertitudes ſur la conſcience, ſur la vertu & ſur les principes de la moralité.

2. Qu'eſt-ce que la Nature de

(1) Voyez l'éclairciſſement donné ſur le même ſujet dans le Diſcours préliminaire.

l'Homme ? Avons-nous gagné ou perdu, en nous éloignant de la ſimplicité primitive ? Les inſtitutions ſociales & la civiliſation ont-elles perfectionné ou perverti l'eſpèce humaine ? Sommes-nous plus heureux & valons-nous mieux ou moins que les anciens ? La perfection morale de la Société, eſt-elle poſſible & juſqu'à quel point ? Ou, y a-t il dans chaque âge un balancement égal de vices & de vertus ? Ouvrez les écrits des Philoſophes & vous les verrez au priſes les uns avec les autres, & entièrement diviſés d'opinion ſur ces queſtions ſi intéreſſantes.

3. Qu'eſt-ce que la Vertu ? N'eſt-elle que l'art d'être heureux ? Si elle eſt néceſſairement liée avec la félicité, pourquoi

des êtres ſenſibles & paſſionnés comme tels pour le bonheur, ne ſont-ils pas vertueux en plus grand nombre? Si le vice eſt ſi laid & la vertu ſi belle, pourquoi ſi peu de Sages & tant de vicieux inſenſés? Ou bien, la vertu demande-t-elle des efforts? N'eſt elle que le prix de la force? Si elle exige des combats; ſi elle eſt rude à pratiquer; où eſt le motif capable d'y déterminer les hommes? L'Intérêt qu'on dit être le mobile unique des actions humaines, eſt-il compatible avec la Vertu? & juſqu'à quel point? Même partage ſur ces queſtions que ſur les précédentes.

4. La Morale doit prouver aux hommes que leur plus grand intérêt eſt d'être vertueux. Mais pour être vertueux, il faut trouver quelque avantage à pratiquer

la Vertu. Et si l'on ne peut la pratiquer sans se rendre malheureux, que faut-il faire? Si un Gouvernement est tellement dépravé qu'on ne puisse suivre les maximes de la vertu sans être malheureux; alors restera-t-il toujours vrai que ce ne soit que par la vertu que l'homme puisse se rendre heureux?

5. On confond perpétuellement les divers sens du mot Vertu; & en les substituant les uns aux autres, on arrive à des résultats perpétuellement contradictoires. Il est difficile de concevoir une morale claire & certaine, au milieu des ténèbres dont se trouve enveloppée la notion de Vertu. Il n'en est aucune sans exception, qu'on ait autant pris plaisir à embrouiller. Les hommes doivent par intérêt personnel & pour se conserver

ſains de corps & d'eſprit, pratiquer la Vertu; & la Morale eſt la ſcience de rendre l'homme heureux par la Vertu. Néanmoins, diſent quelques Philoſophes, la Morale & la Vertu ſeront ſans force, ſi elles ne ſont appuyées par la Politique & les Gouvernemens. Ce ſont-là des idées un peu incohérentes.

6. Le ſens de cette expreſſion; la Vertu eſt à elle-même ſa propre récompenſe; n'eſt point encore fixé.

7. Sous des inſtitutions viciées, la Vertu redoutée, haïe, perſécutée, n'apporte que dégoût à celui qui veut en ſuivre les maximes. Cependant ſi l'exercice en eſt dangereux, la gloire en eſt plus grande; & une ame élevée goûtera une volupté d'autant plus pure que cet exercice

sera plus périlleux. Voilà donc le dégoût ou la volupté, tout à côté de la Vertu, selon la différence du point de vue.

8. Quelle est l'influence des opinions sur la conduite? Il est certain que chaque homme se conduit d'après ses lumières, & que les lumières de chaque homme ne sont autre chose que ses opinions. Il sembleroit donc que rien ne doit influer autant sur nos déterminations que nos opinions. D'un autre côté, il est également vrai, que nous sommes déterminés dans la plupart de nos actions, par des motifs & des rapports bien plus prochains que des opinions spéculatives, &c. &c. &c.

9. L'injustice & la méchanceté, sont-elles inhérentes à la nature humaine? Ou ne sommes-

nous injuſtes & méchans, que parce que nous ſommes encore ignorans & barbares?

10. La vie eſt-elle un bien? eſt-elle un mal? Deux Philoſophes célèbres & très-oppoſés d'opinions s'accordent en ce point, que la vie eſt un préſent funeſte. L'un ne ſait l'embaumer que des plaiſirs phyſiques de l'amour; l'autre a ſous la main le baume de l'éternité & dédaigne de s'en ſervir.

11. Si l'ordre ſocial eſt naturel à l'homme, & que l'ordre ſocial entraîne néceſſairement avec ſoi tous les déſordres moraux; ces déſordres en ce cas ſeroient naturels à l'homme: cela eſt-il vrai ou faux? Les vices & le crime ſont-ils en effet étrangers ou naturels à l'homme? & ne peut-on le concevoir vivant en ſo-

ciété, sans donner un spectacle mixte, où tantôt le vice & tantôt la vertu soit dominante.

12. Quelle est la meilleure forme de Gouvernement? Est-il possible ou impossible d'en établir un aussi permanent que le sol physique sur lequel on le fonderoit? Ou les corps de Nation sont-ils en tout semblables au corps humain, & obligés de passer par les divers périodes de la jeunesse, de la virilité, de la décrépitude & de la mort?

13. Les Philosophes sont divisés d'opinion & de doctrine sur la Finance, le Commerce & le Luxe. Que d'écrits pour & contre! Les uns sont pour la frugalité & les vertns antiques; pendant que les autres séduits par l'esprit financier, tiennent pour les jouissances qu'ils doivent au Com-

merce ; & ſourient aux voluptés du luxe qu'il entraîne à ſa ſuite.

14. Sur la propriété des terres & la communauté des biens, même partage. Il faut, dit l'un, une propriété fixe, héréditaire, ſans quoi les hommes redeviendroient barbares ou reſteroient ſauvages. Point du tout s'écrie l'autre. Cette propriété eſt la ſource de l'avarice, de l'ambition & de tous les crimes de la terre, qui font de l'homme un véritable Antropophage. Il n'y a que la communauté des terres qui ſoit le remède à ces maux, & qui puiſſe le rendre doux, ſociable & humain.

15. Point de liberté, dit l'un, avec des repréſentans. Point de liberté, ni de félicité, dit l'autre, ſans repréſentation.

16. Differte-t-on fur les anciens ? on leur fait dire tout ce qu'on veut. Ils fe prêtent avec une docilité merveilleufe à toutes les opinions. Veut-on prouver qu'il y a eu parmi eux une plus grande maffe de bonheur, de fageffe & de vertu, que parmi nous ? auffi-tôt fe préfentent à l'efprit une foule de faits & de confidérations victorieufes. Eft-ce l'opinion contraire que l'on veut foutenir ? & prétend-on à cet égard faire prédominer les Modernes fur les Anciens ? les argumens & les raifons font en auffi grand nombre.

17. Les Egyptiens d'après l'Hiftoire & les Monumens, peuvent être tour-à-tour confidérés, felon le but qu'on fe propofe, comme le peuple le plus fage, le plus fuperftitieux, le plus phi-

losophe, le plus heureux, le plus imbécille, le plus malheureux & le plus fou de la terre.

18. On pose pour principe, & rien ne semble mieux fondé, qu'il faut au génie de la liberté pour fournir sa carrière & jouir de toute la plénitude de son essor: & par le fait, nous voyons tous les chef-d'œuvres de l'esprit humain & les grandes vues de la Philosophie, éclore sous des Gouvernemens plus ou moins arbitraires, sous Alexandre, Auguste, Louis XIV & Louis XV.

19. J'ouvre un livre de Morale. J'y cherche de quoi me rendre meilleur & plus heureux; & j'y vois: *Pour obtenir le bonheur, il faut peu de desirs, peu de besoins & beaucoup de moyens de les satisfaire.* Sera-ce-là une règle infaillible? Pas tout-à-fait. A quelques pages

delà, je vois que *pour obtenir le bonheur, il faut beaucoup de desirs & peu de moyens de les satisfaire ;* parce qu'on se dégoûte des biens qui n'ont rien coûté, & qu'il faut que le desir soit irrité par l'obstacle, sous peine d'ennui.

20. Vous avancez que les Anciens étoient beaucoup plus libres que nous, puisqu'ils étoient armés & que nous ne le sommes pas. Vous posés pour principe qu'il n'est point de bonheur sans liberté, & vous décidez néanmoins que nous sommes beaucoup plus heureux que les Anciens.

21. Il faut une morale à l'homme ; & le desir de se conserver lui fera préférer la vertu au vice, par la même nécessité qui lui fait préférer le plaisir à la dou-

leur. Il doit par intérêt personnel & pour se conserver sain de corps & d'esprit, pratiquer la vertu; & la morale est la science de rendre l'homme heureux par la vertu. Qu'ont donc besoin la morale & la vertu d'être appuyées par la Politique & le Gouvernement? & comment concevoir que dans aucun cas l'exercice de la vertu puisse rendre malheureux?

22. Vous me donnez pour motif de pratiquer la vertu, la préférence qu'un bien-être durable doit avoir sur le bien-être d'un moment. Mais si tout de moi périssoit à ma mort, le sacrifice généreux de ma vie ne seroit plus que la jouissance d'un moment. Je devrois donc par vertu, préférer à cette jouissance

paſſagère, le bien-être plus durable de ma vie conſervée & prolongée.

Il ſeroit bien extraordinaire qu'au milieu de toutes ces incertitudes, il ne reſtât plus aucune vérité à découvrir, ni rien d'utile à dire ſur la morale & la vertu. Je l'ai cherchée la Vérité, avec toute la ſincérité d'un cœur droit & toute l'ardeur dont j'étois capable. Mais pour la reconnoître, il faut avoir vécu avec elle, s'être familiariſé avec ſa phyſionomie. Il faut avoir fréquenté les lieux où elle ſe plaît. C'eſt un avantage précieux, dont la plupart de ceux qui ont écrit ſur ces matières ont été privés. Ce n'eſt que dans les régions élevées de la Géométrie qu'on peut eſpérer de jouir de ſon intimité. C'eſt envain qu'ail-

leurs on croit la reconnoître, qu'on l'invoque, qu'on atteste son nom. Par-tout ailleurs on se trouve exposé à des méprises & au danger de prendre ses apparences pour elle-même. C'est sur-tout dans l'analyse de l'infini, considérée métaphysiquement, que je l'ai trouvée tout à la fois pure & sublime. C'est là que j'ai appris à respecter la nature de l'entendement humain. C'est dans cette analyse que j'ai appris à distinguer sous la flamme subtile & pénétrante qui en fonda les profondeurs, les premiers traits d'un être immortel.

Mais si la Philosophie n'a pu tout éclaircir; elle brille du moins d'une lumière bien supérieure à celle des siècles précédens, & à tout ce que les Anciens nous ont laissé de plus

instructif

inſtructif & de plus favorable au bonheur des hommes. Si la Philoſophie a ſes incertitudes, elle a auſſi ſes certitudes. Voici au haſard quelques-unes de celles que ma mémoire me préſente. Elles devroient être gravées dans les palais des Rois, écrites ſur leurs hautes-liſſes & incruſtées ſur le lambris des cabinets de leurs Miniſtres ; en attendant qu'elles le ſoient dans leurs cerveaux.

ELLE DIT :

1°. Qu'il vaut mieux faire fleurir une Province, que de la dévaſter par la guerre & les impôts.

2°. Qu'il vaut mieux rendre les hommes heureux que de les détruire.

3°. Qu'il vaut mieux faire por-

ter les impoſitions aux riches qu'aux pauvres.

4°. Qu'il faut protéger l'opprimé & ſecourir le foible contre les attaques du fort.

5°. Que le gouvernail eſt fait pour le vaiſſeau & non le vaiſſeau pour le gouvernail.

6°. Que la perſécution donne également des Martyrs à l'erreur & des proſélytes à la vérité. Témoin les Confeſſeurs de la foi Chrétienne & les Hérétiques qui ont ſcellé de leur ſang leur obſtination ſous Henri VIII & François I.

7°. Que l'opinion intérieure de l'ame ne peut point être recherchée. Qu'elle eſt nulle pour l'éloge & le blâme, tant qu'elle ne produit point d'effets extérieurs bons ou mauvais, parce qu'il

importe au maintien de la Société que les hommes ſoient jugés non ſur ce qu'ils penſent, mais ſur ce qu'ils font.

8°. Qu'il ſeroit fort à déſirer que les hommes les plus juſtes & les plus éclairés d'une nation fuſſent employés par le Prince aux affaires du Gouvernement, & que les plus frippons & les plus ignorans fuſſent mis de côté.

9°. Qu'un des moyens les plus ſages de faire ce diſcernement ſeroit de repouſſer tous ceux qui s'avancent, & de faire avancer tous ceux qui ſe retirent.

10°. Que pour multiplier les Citoyens dans un état & les attacher au Gouvernement, il faudroit leur ménager le plus qu'il eſt poſſible, les moyens d'y acquérir des propriétés.

11°. Que tout ne feroit point bouleverſé dans une Monarchie; lorſqu'on donneroit le néceſſaire aux Curés & qu'on ôteroit aux Prélats un énorme ſuperflu.

12°. Qu'un homme conſacré au Service de Dieu ne contracteroit aucune impureté en procréant des enfans en légitime mariage ; ſi l'Egliſe révoquoit une loi que des inſpirations très-ſupérieures à nos vues bornées & à nos terreſtres raiſonnemens lui ont fait maintenir juſqu'à préſent. Vu que de cette ſainte union ſont auſſi ſortis d'illuſtres Pontifes, & que l'acte qui fait un Pape ne ſauroit être un acte impur.

13°. Que l'offrande la plus agréable qu'on puiſſe préſenter au Seigneur eſt celle d'un peuple ſage & heureux. Que vou-

loir peupler la Terre de Saints & le Ciel de Bienheureux, eſt une entrepriſe très-louable, que cependant ici l'excès peut devenir dangereux, qu'il faut d'un côté, prendre garde de trop anticiper ſur l'avenir, & de l'autre, s'abſtenir de renverſer l'ordre établi par la nature, qui a donné aux hommes la Terre pour leur bonheur & le Ciel pour leur ſanctification & le complément de leur félicité.

14°. Que bien choiſir eſt la véritable action de Roi; que les hommes d'un eſprit élevé & d'un cœur droit ſont très-rares; qu'il faudroit les aller chercher juſqu'au bout du monde; que prendre les terres, les charges & l'argent d'autrui n'eſt point une injuſtice comparable à celle de priver l'Etat du ſecours de

ces hommes ſupérieurs aux autres.

15°. Que pour bien choiſir, les Rois devroient ſouvent, comme les Dieux antiques, ſe transformer en hommes, ſe mêler parmi eux ; & dans cet humble déguiſement, ſe rendre ſourds à la voix des ſirènes & des favoris pour prêter une oreille attentive à la voix publique, qui rarement manqueroit de leur déſigner les ſerviteurs utiles & capables.

La penultième certitude eſt tirée des écrits d'un Théologien qui n'eſt pas un Père de l'Egliſe ; apparement parce qu'il eſt venu trop tard ; mais qui eſt en échange, le père de l'humanité & de toutes les vertus. Je n'ai jamais pu lire une page de Fénélon ſans ſentir mes yeux ſe rem-

plir des plus douces larmes.

Peut-être trouvera-t-on ces certitudes bien ſimples & même triviales. C'eſt ce qui arrive à toutes les vérités préſentées ſous des formes variées & nombreuſes. Elles obtiennent la conviction publique par leur évidence; & tombent par les redites au rang des trivialités. Mais à qui doit-on cette conviction! A qui doit-on, que ce qui étoit nouveau pour le dix-ſeptième ſiècle ſoit devenu trivial à la fin du dix-huitième? A la Philoſophie ſans doute; & j'ai entrepris cet ouvrage autant pour la venger de ſes injuſtes détracteurs que pour élever un monument à la Vertu. C'eſt ce monument même que j'oppoſerai à la clameur des ingrats qui inſultent à la Philoſophie moderne, en lui devant tout ce

qu'ils ſont ; en tenant d'elle & leur bonheur & leurs lumières.

En effet, ſi un brouillard épais ne dérobe plus à nos yeux la vraie forme des objets. Si chacun de nos pas n'eſt plus marqué par une chute. Si l'horiſon s'eſt aggrandi pour nous. A qui le devons-nous, qu'à la Philoſophie, qu'à ce flambeau, que le génie & l'humanité ont ſuſpendu ſur les Nations? Pigmées, qui en préſence du ſoleil vous énorgueilliſſez d'appercevoir ſes taches : vous oubliez que vous ne les comptez qu'à la faveur de ſa lumière. Votre manie eſt de vous croire grands ; un preſtige d'optique allonge à vos yeux votre taille. Pour elle, ſemblable à l'aſtre radieux qui produit votre illuſion, elle reſtera pour éclairer l'univers, pour l'échauffer de

ses rayons : vous passerez, vous & vos petites œuvres, comme vos ombres vaines.

Je sais que la Philosophie n'a pas besoin de moi pour défenseur : mais je ne pourrois l'abandonner sans trahir la cause même de la vertu, dont elle peut être un solide appui. D'ailleurs en lui prêtant mes foibles armes ; je contente mon cœur, je satisfais à ma reconnoissance, à ma vénération pour elle. Ces certitudes sont bien simples ? Pas si simples. Et pourquoi depuis trois mille ans, notre conduite n'en est-elle qu'une perpétuelle contradiction ? Pourquoi l'histoire connue jusqu'à ce jour n'est-elle que l'inverse de ces maximes ? Pourquoi ne semble-t-elle jusqu'à présent qu'une satyre sanglante du plus bel ouvrage qui soit sorti des

mains du Créateur? Pourquoi? Parce que de tout tems, le nom de la Vertu fut dans toutes les bouches, & l'Egoïſme dans tous les cœurs.





TITRES de quelques-unes des Méditations traitées dans l'Ouvrage intitulé Du Moi humain, ou de l'Egoïsme & de la Vertu.

1°. *DE l'Egoïsme considéré comme amour-propre.*

2°. *De l'Egoïsme considéré comme un vice.*

3°. *De l'Egoïsme & de l'amour de soi considérés dans leurs différences & dans leur rapport avec le bonheur.*

4°. *De l'Egoïsme considéré dans ses effets extérieurs, selon l'acception vague & l'idée confuse qu'y attachent la plupart des hommes.*

5°. *De l'Egoïsme & de la Vertu*

dans leur rapport avec le bonheur.

6°. *De l'Egoïſme & de la Vertu dans leur rapport avec l'art de s'aimer.*

7°. *De l'Egoïſme & de la Vertu conſidérés chez les Anciens & les Modernes.*

8°. *De l'influence des Mœurs, des Uſages & des Habitudes ſur l'Egoïſme & la Vertu.*

9°. *De l'Egoïſme & de la Vertu dans leur rapport avec les Loix.*

10°. *De l'influence des Climats ſur l'Egoïſme & la Vertu.*

11°. *De l'influence des Sites ſur l'Egoïſme & la Vertu.*

12°. *De l'Egoïſme & de la Vertu conſidérés comme des mobiles oppoſés.*

13°. *De l'Egoïſme & de la Vertu dans leur rapport avec l'inégalité des richeſſes & la différence des rangs.*

14°. *De l'Egoïſme & de la Vertu dans leur rapport avec l'opinion chez les Anciens & les Modernes.*

15°. *Des modifications ; que les tems, les lieux & la forme des Gouvernemens apportent à l'Egoïsme & à la Vertu.*

16°. *De l'Egoïsme & de la Vertu considérés dans quatre époques mémorables, le Stoïcisme, le Christianisme, la Chevalerie, la Philosophie Monarchique.*

17°. *De l'Egoïsme & de la Vertu dans leur rapport, avec la félicité publique.*

18°. *De l'Egoïsme & de la Vertu considérés comme principes de Gouvernemens.*

19°. *De l'Egoïsme & de la Vertu dans leur rapport avec la Constitution & la force Politique des Etats.*

20°. *Si les Vertus patriotiques peuvent s'exercer avec autant d'éclat dans les Monarchies, que dans les Républiques : Sujet proposé par l'Académie de Besançon.*

21°. *De l'Egoïſme & de la Vertu dans leur rapport avec la découverte du nouveau Monde.*

22°. *De l'Examen des principaux Gouvernemens de l'Europe dans leur rapport avec l'Egoïſme & la Vertu.*

23°. *Quelle eſt la meilleure manière de rappeller à la raiſon les Nations tant ſauvages que policées, qui ſont livrées à l'erreur & aux ſuperſtitions de tout genre : Sujet propoſé par l'Académie de Berlin.*

24°. *De l'Egoïſme & de la Vertu dans leur rapport avec la Langue & la Muſique.*

25°. *De l'Egoïſme & de la Vertu dans leur rapport avec l'Education.*

26°. *De la diſtance où l'homme eſt de la Vertu dans ſon état primitif.*

27°. *Du* Moi *humain, & combien la recherche de ce qui conſtitue ce* Moi, *eſt préférable à celle des idées*

de corps & d'ame, pour pénétrer dans le Syſtême Moral.

28°. *Sur le Développement ſucceſſif des facultés intellectuelles & morales de l'homme.*



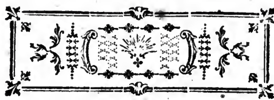


TABLE DES MATIERES.

IDÉE GÉNÉRALE DE CET OUVRAGE.

Section premiere.

Section seconde.

Section troisieme.

DU MOI HUMAIN,

OU

DE L'ÉGOISME

ET

DE LA VERTU.

POINT DE VUE MORAL.

Fin de la Table.

E R R A T A.

Page 110, ligne 18, inſpira, *liſez* inſpiras.
Page 111, ligne 17, raſſembla, *liſez* raſſemblas.
Page 112, ligne 9, donna, *liſez* donnas.
Page 114, ligne 10, guida, *liſez* guidas.
Page 117, ligne 3, t'oppoſe, *liſez* t'oppoſes.
Ibidem, ligne 5, fait, engage, *liſez* fais, engages.
Ibidem, ligne 10, épaiſſiſſoit, *liſez* épaiſſiſſois.
Page 209, ligne 20, vertns, *liſez* vertus.



